

cote 326

Approche ethnologique  
de la dynamique des paysages  
de Grande Brière

LA BRIERE SENS DESSUS DESSOUS

Paysage horizontal et vertical  
à travers le roseau et la tourbe

Mission du Patrimoine ethnologique  
Parc Naturel Régional de Brière

Sandrine Mazel  
Octobre 1991

Que soient remerciés ici les  
Briérons pour leur accueil et leur  
patience, et tous ceux qui par leur  
confiance leur gentillesse et leur  
participation m'ont aidé à réaliser  
ce travail :

La Mission du Patrimoine ethnologique Le  
SRETIE Le Parc Naturel Régional de Brière  
Martin de la Soudière Didier Bouillon Pierre  
Lamaison Bernard Guiheneuf Yves Saudray  
Annie Boulet Joëlle Penhoat Françoise  
Zonabend Jean-Paul Billaud Guy Belliot Marie  
Capdecomme Martine Hassenforder Martine  
Kah Mado Fabienne Rutin Eugène Mahé  
Jeanette et Robert Hervy Fabienne Leguiche  
Belle et Lou

# LA BRIÈRE

Echelle

0 2 4 6 km



Jean Gay-1935

## SOMMAIRE

### PROLOGUE

p. 10

A. PROMENADE A TRAVERS LA BRIERE	p. 11
B. TROIS CARACTERISTIQUES DU MARAIS DE BRIERE	p. 18
1. La géographie d'une zone humide	
2. Exploitation et tourbage : "vivre sans la Brière c'était pas normal."	
3. Le droit de propriété indivise structure les rapports sociaux et les représentations	
C. L'EVOLUTION ECONOMIQUE ET SES CONSEQUENCES	p. 20
1. Evolution vers le "climax" et dimension symbolique de l'entretien	
2. Du paradoxe de l'indivision et des changements des usages sociaux : de la solidarité aux conflits	
Le marais comme métaphore sociale	

### PRESENTATION DE LA RECHERCHE

p. 24

A. LES SUJETS DE L'ENQUETE	p. 25
B. L'OBJET DE L' ENQUETE : LE MARAIS DE GRANDE BRIERE MOTTIERE	p. 25
C. CONDITION DE L'ENQUETE	p. 26
D. DEFINITION D'UN CONCEPT	
E. PROBLEMATIQUE	p. 28

### I. LA BRIERE AVANT LE PAYSAGE

p. 31

"Y avait pas de pain à jeter dans les buissons !"  
"On reconnaît plus nos terres"  
Et la Brière change aussi : "c'est une forêt de roseaux"

A. DES TERRES A LA BRIERE	p. 36
1. Conception graduelle des catégories de terrain	
2. Les marais et les "terres autrement"	
3. Marais, marécages et Brière	
4. Le marais de Grande Brière Mottière	
B. L' EXPLOITATION	p. 41
1. Pourquoi exploiter la Brière ?	
2. Quel entretien du marais pour quelle exploitation ?	

## II. BRIERE ... PAYSAGE ? PAYSAGE ...BRIERE ?

p. 46

### A. MA RECHERCHE DU PAYSAGE ET CE QU'EN DISENT MES INTERLOCUTEURS p. 47

C'est alors que l'ethnologue se demande ce qu'il en est de sa représentation du paysage.  
Mais faut-il regarder le paysage ?

### B. LES PAYSAGES DU MARAIS DE BRIERE p. 51

#### 1. Du passé au présent : Le paysage historique p. 51

a. Un paysage vertical

b. Le paysage-culte

Symbiose

Appropriation

c. Un paysage immobile

\* La Brière entre toponymie et géomorphologie

\* Les images du marais mort et mourant

Le potentiel de mort du marais

La stérilité du marais

\* La stabilisation du marais

La revendication de "l'ancienneté"

Conclusion : Le temps présent

#### 2. Le paysage mobile : le paysage "vivant" p. 58

a. La mobilité de l'objet

b. La mobilité du sujet

La variété des images discrètes produites par la mobilité du sujet

Le paysage au fil du chaland

#### 3. De "la main de l'homme" à la technologie moderne :

éloignement du regard et panorama

p. 61

### C. CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES : AU DELA DU MARAIS p. 65

#### 1. Conclusions

2. Et au-delà du marais ? : le paysage métallique

3. Où la nature et la civilisation se font face

## A TRAVERS LE ROSEAU

p. 68

Du "grand roseau propre", vertical et exploitable... au "petit roseau minable"

Du roseau vertical impropre, au roseau horizontal propre

L'homme, le roseau, la tourbe, la perche...

### III. L'ÉPAISSEUR DU MARAIS

... le roseau épouse la tourbe

p. 72

#### A. LA BRIERE SENS DESSUS DESSOUS

p. 74

Mélange et chamboulement

1. "Le chamboulement"

Deux phénomènes mettent le marais sens dessus dessous : cataclysme originel et tourbage

2. Le marais "entre terre et eau"

Où le paysage renversé se redresse

3. Représentation du tourbage

La main du créateur

#### B. ORGANISATION DE LA BRIERE

p. 80

1. Dessus, dessous et au milieu

Au milieu, entre la tourbe et l'horizon, un peu au-delà de l'épaisseur de l'eau... : Le "milieu"

Au-dessus

Au-dessous : le marais, la tourbe

2. Les anguilles et "la vermine"

Anguille impure ? Marais impur ?

"La vermine"

3. Le mélange des matières

Le mélange et l'intrication des éléments : la matière du marais

Tellurique ou végétale

Pas de feu pour la fumée

Le silence et la couleur de l'air

4. "Il faut aimer l'eau qui s'écroule..."

a. La nature de l'eau

b. L'eau élément tabou socialisé !!!

c. Les pouvoirs de l'eau

d. L'eau du marais

Conclusion : l'ombre des matières

#### C. L'EAU : UNE FENETRE SUR LE MARAIS

p. 92

Les accès à la verticalité : eau et cataclysme

1. Médiation entre l'intérieur et l'extérieur

2. Médiation entre le réel et l'inconscient

"quand je rentre du boulot, je laisse la voiture, j'enfile mes bottes et je suis parti."

"un bol d'air pur"

3. Médiation entre le monde du marais et le monde des hommes

a. De la réalité sociale au fantasme

b. Du chaos originel au chaos final

Création

Le marais transmet la mort

"La brière coule !"

Les sources du marais

Les sorcières d'épouvante

"Ces eaux croupies par l'attente d'un second déluge"

Le rapport au corps

## **CONCLUSIONS**

p. 99

\*Du "point de vue"

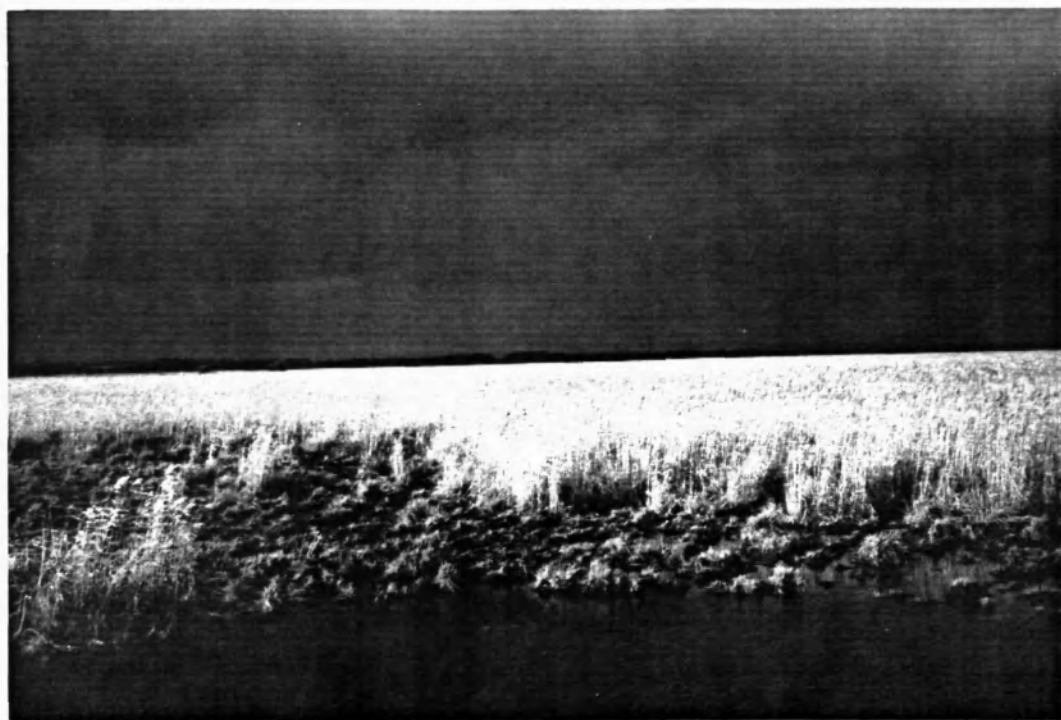
\*Du point de vue social  
Chaos et indivision

\*Du point de vue de l'imaginaire  
Voyage et création : le proche, le lointain et l'altérité

## **BIBLIOGRAPHIE**

p. 105

“Je lui disais : ‘Quand vous avez bu, Aoustin, il vous arrive quelquefois d’avoir bu, ne voyez-vous pas tout en beau ? Eh bien moi, quand je pense à la Brière, c’est comme si j’avais bu.’” [Chateaubriant : 25]





## PROLOGUE

### A. PROMENADE A TRAVERS LA BRIERE

### B. TROIS CARACTERISTIQUES DU MARAIS DE BRIERE

1. La géographie d'une zone humide
2. Exploitation et tourbage : "vivre sans la Brière c'était pas normal."
3. Le droit de propriété indivise structure les rapports sociaux et les représentations

### C. L'EVOLUTION ECONOMIQUE ET SES CONSEQUENCES

1. Evolution vers le "climax" et dimension symbolique de l'entretien
  2. Du paradoxe de l'indivision et des changements des usages sociaux : de la solidarité aux conflits
- Le marais comme métaphore sociale

## PROLOGUE

Le premier regard d'un touriste sur le marais, c'est Alphonse de Chateaubriant qui nous l'offre dans "Au pays de Brière", publication de ses notes de terrain et ébauche de son roman "la Brière". Tout commence par cette première vision esthétique que je n'ai pas pris moi-même la précaution de transcrire.

"Ce ne fut qu'après plusieurs heures d'expectative, et après avoir maintes fois grimpé sur le dos des talus, qu'enfin, du sommet de l'un d'eux, je découvris celle que pour notre première rencontre, je devais surprendre à son éveil, dans la vapeur violente du matin.(...)

C'était bien elle : dix mille hectares de silence et de nudité, un immense lotus bleu épanoui au milieu du cirque de l'atmosphère.

De là-haut, j'en suivais du regard les contours presque circulaires, que marquait de distance en distance la pointe d'épingle d'un clocher.

On a bien l'impression qu'aucun chemin ne tranche dans cette substance sans vertèbres, crevée de nappes d'eaux mortes, d'où le frémissement des roseaux se communique à toute l'étendue." [Chateaubriant : 10]

### A. PROMENADE A TRAVERS LA BRIERE

Ce voyage de Chateaubriant dans le marais, reproduit ci-après, s'offre comme le premier regard d'un voyageur, qui aurait la perspicacité d'un homme qui choisit de rester plutôt que de passer, et qui a ainsi appris l'histoire de la Brière. L'enthousiasme qui l'a mené en Brière est aussi celui qui m'y conduit chaque fois. Il l'exprime ainsi : "... Je veux voir des chaumières... je veux voir et toucher les grands hommes calcinés, je veux parcourir ce pays d'eau morte et ranimer, si c'est possible, la fête de mes émotions d'antan." [Chateaubriant : 20]

Un Briéron a qui je demandais de me raconter la Brière me disait : "je ne suis pas Chateaubriant !". Son roman sur la Brière, connu de tous, lu par certains, a fait de lui un érudit local et une référence littéraire, en matière de description des lieux et de connaissance de son histoire. Ces pages de son livre de bord permettent une mise en place du décor que recherchait Chateaubriant pour son roman, et sont une présentation de ce qui a, pour lui aussi, été un terrain de recherche où il a séjourné longtemps, s'imprégnant des modes de vie et des paysages de Brière. Tout est là... l'histoire anecdotique de la Brière, ses silences, ses sons, ses vies et son immobilité, ses couleurs, ses consistances, ses hauteurs, ses profondeurs, ses lointains : les hommes et leur industrie.

Mais aussi mes impressions poétiques et les mythes lacustres, la fermeture du marais, l'indépendance, la pauvreté et la richesse, l'indivision et la fierté. Et encore la tranquillité, la solitude, les hésitations des nuages entre le ciel et l'eau, le balancement et l'élanement des roseaux, la topographie, la géographie et l'imaginaire qui leur est lié. C'est une promenade en Brière, un regard vers le passé, une lecture imposée, pour saisir un paysage que l'on va montrer, pénétrer, approfondir, étendre toujours, jusqu'à ses limites.

"Sur la proposition d'Aoustin, je l'accompagnai sur les bords du Brivet, où il devait réparer sa chaloupe, en vue de son prochain voyage annuel à Saint-Nazaire.

Pendant qu'il travaillait, j'allai m'appuyer sur le parapet du vieux Pont de Rozé, dont la vieille architecture enjambe le petit fleuve.

De là, la vue embrasse le cercle immense de ces prairies de Donges, qui prennent naissance aux brouillards de la mer ; de ce plat horizon qui porte, comme un vaisseau échoué dans les brumes, les vingt-cinq bouches à fumée des forges de Trignac.<sup>1</sup>

Des montagnes de charbons et de minerais, une atmosphère d'escarbilles et de poussières, occupent tout d'abord un grand espace autour de ce grand désert ; puis, à mesure que la vue se porte au deçà, l'air se dégage de ses impuretés, le paysage verdoie et s'éclaire, ce ne sont plus que prairies et prés gras irrigués, prés communs, à l'infini jusqu'où l'oeil peut apercevoir.

La petite rivière traverse de ses anneaux cette fauve étendue de pâtures, où ça et là se dresse la silhouette tourmentée de quelques bouquets d'ajoncs.

Au large, des filets d'eau dormante luisent sous l'herbe courte ; des sentiers de piétons s'en vont vers le lointain où paissent des vaches enlisées jusqu'aux genoux.

Et quand on se tourne vers le nord, ce ne sont plus là-bas des prairies, mais de fluides immensités, des étangs comme des deltas, des îles étranges, perdues dans le bleu des limites illimitées.

La Brière se déployait sous mes yeux, un canal s'y dirigeait, presque tout de suite, il disparaissait sous le voile léger et mystérieux des roseaux.

Ça et là se déployaient sous un maigre tapis d'herbes, des régions de terre tourbeuses, dans lesquelles, tout récemment, on avait creusé de profondes entailles.

Ces noires blessures, et les tas de mottes dressés tout auprès, les uns en forme de mulons, les autres rectangulaires comme des mausolées, donnaient à tout ce pays une physionomie plus triste encore.

Et toujours les roseaux, l'eau, le silence, le désert, et au delà, dans la brume, une ceinture bleuâtre de petites collines.

La Brière ! Sorte de mer morte dont le flot aurait été brassé avec les bas-fonds. Une seule petite route traverse cette morne terre, soumise depuis l'ère des grandes révolutions cosmiques, à un indéfectible silence.

(...)

---

<sup>1</sup> Spectacle remplacé aujourd'hui par celui des raffineries de Donges.

Bas-fond d'un arrière pays, la Brière, reste perdue dans l'immense solitude de ses eaux et de ses tourbières.

Ainsi recueillie, muette, peut-être récolte-t-elle tout le sanglant passé des luttes et des pirateries dont elle fut le théâtre, à moins, qu'intérieurement elle ne se ronge elle-même par la mélancolie de son instable destinée. Car la nature semble l'avoir écarté de ses vues décisives et en avoir fait le jouet de ses caprices.

Il ne faut pas remonter bien haut pour trouver à la place qu'elle occupe aujourd'hui le "Brivates Potrus" du géographe Ptolémée, cette grande baie maritime qui, en l'an 127 de notre ère, réfléchit dans ses eaux les trirèmes et la silhouette de César.

Alors des îles innombrables jalonnaient ce golfe, points stratégiques d'un tel ordre d'importance, à cette proximité de l'estuaire, que jusqu'à la fin de l'empire, la "Vindumeta insula" et le fort de Gramone y abritèrent les soldats à la mentonnière de cuivre.

Et, tandis que tous ces événements se déroulaient sur les îles, en même temps, à leur base, secrètement s'accomplissaient les desseins d'un autre envahisseur, l'Océan, qui travaillait lui-même à la destruction de son archipel. Continuellement les sables et les marnes charriés par les courants se déposaient en cette partie de l'estuaire et, quelques siècles de ces alluvions suffirent pour exhausser le sol, cimenter l'intervalle des îles, réduire le lit de la Loire, et convertir la baie, saturée de vase, coupée de ses relations avec la mer, en un vaste marécage intérieur : le "Brivates Portus" avait disparu.

Pourtant, quelques éminences de terre ferme demeuraient, qui continuèrent de s'appeler des îles. Là vivait une population farouche, entassée en des cases lacustres, subsistant de pêche et de chasse. Les roseaux lui fournissaient ses toitures, la tourbe lui donnait le feu.

Ils réussirent pendant tout le moyen âge à se soustraire à l'autorité des seigneurs; mieux qu'une anguille, le Briéron le plus barbu leur glissait des doigts.

Mais c'est qu'aussi c'était de pauvres misérables, si chichement lotis en ce bas monde, qu'à leur seule vue tout bon chrétien ne pouvait que se sentir mollir.

Ainsi fut prise de pitié la Duchesse Anne qui passait un jour par là.

Elle s'empressa de faire rédiger une charte qui concédait à des pauvres riverains la propriété indivise de la Brière, le droit d'y tourber en permanence et de l'exploiter à leur volonté.

Ce fut partout grande liesse ; désormais on pouvait lever la tête au-dessus des roseaux.

Et c'était depuis ce temps de grâce, qu'il n'y avait pas une flaque d'eau qui ne fût la propriété des Briérons, que toutes ces prairies, tous ces marécages, toutes ces plâtières constituaient leurs héritages, leur inaliénable propriété.

.....<sup>2</sup>

Le léger chaland fendait l'eau en silence et suivait la couline.

---

<sup>2</sup> Coupe de l'auteur

Sur le miroir de la chalandière, parmi les premiers flots de roseaux, il glissa sans une oscillation, coupant l'eau sans effort et y traçant deux fines et longues rides qui, remuant les nénuphars, allaient mourir sur les berges tourbeuses.

Aoustin, debout à l'arrière, poussait à la gaffe, le visage tourné vers le large. Il ne cessait d'explorer l'étendue de son regard perçant.

Parfois, le chaland paressait sur des roseaux submergés, et il fallait forcer la gaffe.

Puis, la savane des roseaux se resserra de plus en plus, emplumant le ciel de ses fuseaux duveteux qu'agitait la brise ; un bruissement léger, presque sans consistance, composé de mille frôlements insaisissables chacun, se propagea dans le silence des piardes.

Le chaland, contournait les roseaux, les traversait, passait de piardes en coulins.

Sa marche ne se faisait pas plus entendre que s'il eût nagé entre deux ciels. Seul Aoustin faisait un peu siffler l'eau en ramenant la perche.

Le ciel était chargé de gros nuages gris, innombrables et lourdes toisons montées de la mer, lambeaux de nuées humides et blanches, qui s'en allaient se déchirant presque à toucher le marais...

Nous avons maintenant à l'entour de nous toute la Brière, tout son silence, tout son sommeil, toute sa mort.

Aoustin, noir dans la clarté, poussait toujours à la gaffe par pesées aisées et régulières.

D'immenses lagunes se déployaient au delà ; hérissées de quelques touffes, roides et grillées;

Puis les herbages recommençaient, avec les troupeaux, les étourneaux, et tout près des nuages le petit point noir des buses et autres oiseaux de proie ; eux seuls pouvaient de cette hauteur apercevoir dans ces milles hectares de solitude les villages qui repèrent les limites du grand cercle : les flèches de la chapelle de Saint-Lyphard, de Saint-André et de Crossac, le clocher de Saint-Malo-de-Guersac, et à l'opposé, du côté de la mer, du côté de Saint-Nazaire, les grandes forges de Trignac aux lentes et mourantes fumées horizontales." [Chateaubriant : 52-60]

\*

Entrons en Brière.

Port d'hier...



Et d'aujourd'hui



D'une "piarde" : un canal et la roselière.



Une "butte" dont on indique le point culminant de la Brière.



L'envahissement de la roselière et la colonisation par les arbres.





## B. TROIS CARACTERISTIQUES DU MARAIS DE BRIERE

Le marais de Brière se définit d'abord comme une zone humide. Il se présente comme une mosaïque de plans d'eau peu profonds, de roselières, de prairies inondées et de buttes. On y circule en bateau, et si l'essentiel des activités d'exploitation était le tourbage, aujourd'hui on y pratique surtout la chasse, la pêche, le pacage dans une moindre mesure, et la coupe de roseaux de façon vestigiale. Il se distingue ensuite par sa morphologie empreinte du travail de l'homme, qui suggère un rapport particulier à l'espace (illustré en particulier par l'ensemble des plans d'eau qui correspond à d'anciens lieux d'extraction de tourbe.) On verra au cours de ce travail comment cette exploitation qui mettait les Briérons en contact avec la matière et le passé de la Brière, a produit un système de représentation particulier. Enfin, le marais se particularise par le principe d'indivision qui régit la propriété, plaçant Briérons et Brière dans un rapport privilégié et constituant d'une certaine manière une communauté de propriétaires.

### 1. La géographie d'une zone humide

Le marais de Brière appartient à un vaste ensemble de zones humides comprenant au Nord le golfe du Morbihan et l'estuaire de la Vilaine, à l'Ouest les marais salants de Guérande et de Mesquer, au Sud l'estuaire de la Loire et le Lac de Granlieu.

La dépression briéronne occupe près de 20.000 hectares de terrain inondable. La rivière "le Brivet" traverse ces marécages en décrivant une large boucle de 30 kilomètres avant de se jeter au pied du pont de Saint-Nazaire dans l'estuaire de la Loire. Au Nord se trouvent les marais du Haut-Brivet (2.000 ha), en partie drainés et mis en culture. A l'Est se trouvent les marais de Donges (18.000 ha), principalement consacrés à l'élevage extensif, constitués pour la plus grande partie de parcelles privatisées délimitées par des fossés et des douves. A l'Ouest s'étend la cuvette la plus grande (9.000 ha) et la plus profonde. L'essentiel de cette dépression (7.000 ha) constitue le marais de Grande Brière Mottière qui appartient en indivision aux habitants des vingt et une communes (chacun est propriétaire de l'ensemble).

Pluviométrie et répartition des pluies conditionnent le calendrier saisonnier des inondations sur le marais briéron : le cycle de l'eau se caractérise par l'alternance de périodes estivales sèches (niveau d'étiage à la fin de l'été) et des périodes hivernales humides (niveau haut au mois de février) avec une amplitude annuelle de 0,60 m à 0,80 m en moyenne. Cependant la régularité de ces phénomènes saisonniers est modifiée par deux facteurs, l'un naturel, l'autre humain. D'une part, la topographie des lieux soumet les marais Briérons à l'influence des fortes marées. La Loire, par ses

dépôts alluvionnaires a contribué à isoler la cuvette Briéronne de l'océan, un système semi-lagunaire s'est installé par les exutoires naturels dont celui du Brivet. D'autre part, l'occupation humaine s'est progressivement traduite par la volonté de maîtriser le plan d'eau selon deux impératifs majeurs : favoriser d'une part l'écoulement en entretenant le cours du Brivet et en créant d'autres exutoires ; empêcher d'autre part la pénétration de l'eau salée par la mise en place d'écluses et de vannages.

## **2. Exploitation et tourbage : "vivre sans la Brière c'était pas normal"**

Les habitants de la Brière ont tiré parti au maximum des ressources du marais : nourriture (élevage, pêche, chasse), matériaux de construction (bois, roseau), combustibles (tourbe). Et profitant de la situation géographique privilégiée de la Brière, les Briérons se sont engagés dans le commerce des produits du marais. L'exploitation de la tourbe, dite "motte", était la base de leur économie. Extraite en été au moment des basses eaux sous forme de briquettes, mise à sécher sur les buttes jusqu'à Noël, la remontée des eaux permettait alors d'en assurer le transport vers les berges. Utilisée comme combustible, elle a fait l'objet pendant plusieurs siècles d'une exploitation importante. Expédiées jusqu'à Brest et Bordeaux, quelques 100.000 tonnes étaient extraites annuellement dans les années 1850.

La Brière commercialisait aussi le "noir", vase organique résultant de la décomposition des végétaux et qui une fois séché servait d'amendement dans les jardins. Il était acheminé jusqu'à Nantes : autour de 1880 quelques 100.000 hectolitres y étaient déchargés chaque année. Les mortas, bois turbifiés (aulnes, chênes et résineux) et quasiment imputrescibles servaient de bois de charpente. Le roseau récolté à l'automne ou en hiver servait à la confection de la couverture des chaumières. Chaque famille possédait une ou deux vaches qui étaient "montées en Brière" au printemps. Au début du siècle, plus de 3.000 bovins et chevaux paissaient sur les buttes et prairies. De même les oies et canards domestiques vivaient sur le marais. La chasse et surtout la pêche prenaient une place importante dans la vie quotidienne. L'espèce la plus caractéristique parce que la plus nombreuse est l'anguille pour laquelle les modes de pêche sont la fouine (sorte de trident), la bosselle (sorte de nasse), le carrelet (pêche de nuit au filet).

## **3. Le droit de propriété indivise structure les rapports sociaux et les représentations**

Le marais de Brière est la propriété indivise des habitants de vingt-et-une communes. Ce droit a été acquis en 1461 par lettres patentes, entérinant la libre exploitation du marais par les Briérons depuis des "temps immémoriaux".

C'est une exception au droit français puisque ce ne sont pas les communes qui sont propriétaires mais les habitants de ces communes. L'exercice de ce droit se traduit par la gestion collective d'un syndicat composé de vingt et un syndicats représentant les habitants des vingt et une communes, et jusqu'en 1838 d'une assemblée de pères de famille. Ces deux instances ont menés une gestion coutumière basée sur la solidarité et le consensus briéron : chaque Briéron était pluri-actif et avait donc des activités et des intérêts communs en matière de niveaux d'eau. La gestion et la régulation des niveaux d'eau dans le marais n'est apparu qu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> quand furent probablement construits les premiers vannages, avant cela la marée circulait librement.

Les Briérons ont structuré leurs représentations du marais et des rapports sociaux dont il est l'enjeu durant des siècles d'histoire, d'indépendance et d'autonomie (la Brière n'a jamais été assujettie à aucune autorité de tutelle). Ce droit d'indivision est source de liberté, de force et de fragilité. De liberté, puisque chaque Briéron se considère comme libre d'exercer un droit d'usage dans un espace qu'il conçoit comme "son domaine". De force, puisqu'il permet aujourd'hui de revendiquer la spécificité d'une tradition "d'autarcie", et de profiter des prérogatives attribuées à de tel cas (avantages conféré par la présence d'un PNR, protection du patrimoine). De fragilité, car le caractère *hors-norme* de l'indivision marginalise et isole la Brière.

### C. L'EVOLUTION ECONOMIQUE ET SES CONSEQUENCES

Le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle est marqué en France par l'avènement de l'ère industrielle et par le développement de réseaux de communication, conduisant à des mutations sociales et au développement de nouvelles ressources. L'industrialisation de la Basse-Loire (chantiers de construction navale et industries sidérurgiques et chimiques) apporte aux Briérons des revenus plus stables et plus rémunérateurs que l'exploitation du marais, tandis que le développement des moyens de transport favorise l'utilisation du charbon, meilleur combustible que la tourbe. Inévitablement, cette évolution a entraîné le déclin des activités traditionnelles en Brière, et depuis la dernière guerre le marais n'est exploité que de façon marginale. La commercialisation de la tourbe et du noir a cessé dès la première guerre mondiale. Le cheptel de bovins n'était plus que de 200 à 300 animaux au début des années 1980, alors qu'il était d'environ 3000 au début du siècle. Et bien que le roseau soit toujours utilisé pour la couverture, il est fortement concurrencé par l'ardoise et le roseau de Camargue et de Hollande.

## 1. Evolution vers le "climax" et dimension symbolique de l'entretien

Le déclin de l'exploitation se traduit par une évolution du marais qui n'est plus suffisamment entretenu pour que soit contenue son évolution naturelle vers le comblement. Depuis plusieurs décennies, la tourbe n'étant plus coupée, les anciens lieux d'extraction abandonnés se colmatent et disparaissent, envahis par la roselière. Des 700 hectares d'eau libre à la fin de la dernière guerre seuls 250 hectares subsistent. D'autre part, la coupe du roseau a fortement régressé, et l'accumulation de matières végétales qui s'en suit provoque l'atterrissement et favorise l'apparition de la saulaie, témoignage de la tendance naturelle du marais à évoluer vers une formation de type "forêt humide".

Le manque d'entretien du marais est aujourd'hui l'objet de préoccupations, il est à la fois un problème écologique, car il entraîne la banalisation de l'écosystème, un problème politique car les instances responsables de cette gestion ne sont pas en mesure de le pallier, et il met aussi en jeu des représentations et de des pratiques symboliques. En écoutant les Briérons parler de leur marais, on est tout de suite frappé par la forte conscience qu'ils ont de leur spécificité culturelle, par l'intérêt qu'ils portent à cette zone humide, et par leur mobilisation autour de l'entretien pour empêcher le comblement. Les arguments qu'ils avancent pour justifier la nécessité d'une gestion du marais sont les suivants : une "zone humide doit rester humide pour que le marais garde son identité" et "il est indispensable puisque les gens pratiquent des activités ancestrales".

Forte adéquation entre le Briéron et son milieu, identité des Briérons très marquée par une vie "symbiotique" avec le milieu, certes ! Mais on ne doit pas oublier que depuis 1971 le marais de Brière est le "coeur" du Parc Naturel Régional de Brière : le récit des gens fait singulièrement écho aux arguments scientifiques de protection de la nature. Mais si les discours se ressemblent et dénoncent de concert le peu d'entretien engendré par les activités pratiquées aujourd'hui, on s'aperçoit que pour les usagers, pratiques et entretien ont acquis une autre dimension. Aujourd'hui détaché d'une réalité quotidienne, le marais prend place dans l'imaginaire briéron, il est investi d'un rôle identitaire. Pour les Briérons, être attaché à une zone humide, "patrimoine à préserver", aux "espèces exceptionnelles" vivant dans "un paysage insolite, unique", ce n'est pas protéger un environnement, mais protéger une identité. Pratiquer et entretenir le marais c'est en partie s'identifier à ses ancêtres et entretenir le symbole d'une communauté aujourd'hui disparue. Ainsi, au-delà d'un simple écho aux préoccupations environnementales du PNR, dont la présence est un facteur de renforcement de l'identité, le discours des usagers révèle une démarche personnelle de recherche identitaire.

## 2. Du paradoxe de l'indivision et des changements des usages sociaux: de la solidarité aux conflits

Les notions de solidarité et de consensus se sont substituées à celles d'individualisme et de conflit. Déjà présent du fait de l'indivision qui entraîne la compétition pour l'appropriation du territoire, l'individualisme s'est aggravé avec le changement des usages sociaux du marais (de lieu de travail, il est devenu espace de loisir) et la différenciation des usages (qui a conduit à l'apparition de catégories d'usagers qui n'existaient pas jusqu'alors : personne n'est plus à la fois tourbeur, chasseur, coupeur de roseaux...). Des pratiques de loisir, très individualistes, telle la chasse à l'affût et la pêche ont pris de l'importance en Brière. En outre, celles-ci s'opposent aux pratiques traditionnelles de l'élevage dont les intérêts en matière de niveau d'eau sont contradictoires. Enfin les représentations du marais des deux catégories d'usagers, chasseurs/pêcheurs et éleveurs, sont elles-mêmes antinomiques. Ainsi sont nés les conflits entre catégories d'usagers. L'évolution socio-économique à laquelle ont été soumis les Briérons les a conduit à se détourner d'une activité d'exploitation centrée sur le marais et a conduit à la dissolution de la communauté aussi bien du point de vue spatial, car le marais ne centralise plus les activités, que du point de vue social, par l'autonomisation de l'individu.

### Le marais comme métaphore sociale

Outre le consensus autour de l'entretien, la présence du marais et l'existence du droit indivis sont les seuls liens qui unissent encore cette communauté, liée autrefois par ses activités d'exploitation. C'est donc en particulier de l'exercice de ce droit et des difficultés de son application ("chacun est propriétaire de l'ensemble") que naissent frustrations, individualisme et appropriation. Ces contradictions maintiennent l'actualité d'une discussion autour de l'avenir du marais, et elles n'ont pas fini d'alimenter la polémique et de provoquer les réunions indispensables à la vie sociale de la communauté Briéronne. On sait combien sont stimulantes pour l'identité les débats sur la disparition du marais briéron. Il est le support des discours sur la disparition de la communauté, mais aussi l'objet de tous les transferts, prétexte à tous les arguments, lieu de tous les phénomènes sociaux, concept qui adopte tous les contenus. Il permet l'extériorisation des contradictions internes à ce système socio-juridique et leur spatialisation. C'est le lieu où s'actualisent les conflits générés par l'exercice du droit indivis.

Le marais cristallise tous les phénomènes sociaux: les symptômes de dysfonctionnement s'y manifestent, et bien qu'il ne soit plus un lieu de sociabilité il reste prétexte à l'évocation de la communauté (d'antan ou d'aujourd'hui, imaginaire ou idéalisée) par le discours ou l'action dont il est le siège (entretien ou prélèvement, individuel et isolé), ou encore l'objectif de réalisation (collective ou individuelle). Il est le noyau de cette société.

Géographiquement et historiquement, il tient une place centrale : les activités traditionnelles s'y déroulaient, il se trouve au coeur de la région dite Briéronne et nommée d'après lui, et comme le disent les habitants "le coeur de la Brière c'est pour les Briérons." Il y a un centre : ce fameux coeur du marais. Il y a une périphérie : la ceinture des communes briérones. Il y a une limite, arbitrairement définie à un moment de son histoire, fluctuante au cours des saisons, controversée au cours des années. Le marais, entité relativement bien circonscrite dans l'espace (conçu par tous comme un ovale rondoïde et on s'emploie encore aujourd'hui à définir scientifiquement les limites de cette "zone humide") est l'objet idéal d'un transfert métaphorique. Son intégrité offre à l'esprit l'image d'une communauté soudée, dont chaque constituant dirige ses activités vers le même centre. Force centripète autrefois, pouvoir de rassemblement aujourd'hui, il évoque la mémoire des anciens, le temps écoulé en son sein, et l'infini des dons de son cycle végétatif. Il est donc aussi l'objet d'un transfert symbolique, d'une recherche passéiste et nostalgique.<sup>3</sup>

\* \* \*

---

<sup>3</sup> La rénovation des piardes en cours se fait sur le modèle de cartes aériennes datant de 1948, les plus anciennes disponibles, et qui offrent une idée de la taille des plans d'eau alors que la Brière cessait d'être exploitée.

## PRESENTATION DE LA RECHERCHE

A. LES SUJETS DE L'ENQUETE

B. L'OBJET DE L' ENQUETE : LE MARAIS DE GRANDE BRIERE MOTTIERE

C. CONDITION DE L'ENQUETE :

D. DEFINITION D'UN CONCEPT

E. PROBLEMATIQUE

## PRESENTATION DE LA RECHERCHE<sup>4</sup>

### A. LES SUJETS DE L'ENQUETE

"- Comment ! vous partez pour ce pays qu'on appelle la Brière ? Quoi faire, mon Dieu ! puisque vous aimez les lieux humides, allez à Venise...

- Je vais à la recherche d'un décor, Madame.

- Quoi ! de la boue, de la fange ? pas un arbre et des gens sales...vous y mourrez de dégoût et d'ennui !"

et la dame fit une moue qui se refléta dans sa tasse de thé.

[Chateaubriant : 1]

J'ai commencé mon enquête au mois d'août, période très touristique, où commerçants et professionnels du tourisme, passent leur journée entière, en bordure de Brière, attendant les clients. Les comportements et les commentaires de ces derniers ne manquent pas d'intérêt, ils permettent de comprendre les représentations extérieures sur le pays de Brière, représentations qu'il est bon de confronter aux siennes propres avant que de les considérer comme objet d'analyse, ou de les opposer à celle des Briérons. Sur les ports de Brière certains Briérons ont une pratique de 30 ans de contacts, de rencontres avec "l'étranger", de confrontations aux questions les plus incongrues, ceux-là, même une ethnologue ne pouvait les étonner. Mais ils restent Briérons avant tout, ils ont seulement acquis l'aisance qui facilite le travail d'approche, on "renseignait sur la Brière" avec complaisance et presque avec devoir. Les entretiens avaient lieu sur le terrain même, il suffisait de pointer un doigt, pour montrer les villages au loin, la chalandière auprès où l'enfant capricieux s'est jeté derrière le chaland de son père qui partait, l'Ancienne Curée de Bréca, les arbres qui n'étaient pas là avant... Puis d'une saison à l'autre, d'un village à l'autre<sup>5</sup>, le froid arrive, on frappe aux portes, on s'installe dans les cuisines, auprès des cheminées, Madame acquiesce, influente et pertinente ( "t'as don' pas compris que c'est des vieux comme toi qu'elle veut !"), Monsieur raconte. Et quand l'humeur et le temps s'y prêtent, on "va en Brière".

Les archives du Parc et de la Commission syndicale ont été consultées leurs acteurs ont été rencontrés afin de re-contextuer le discours des Briérons et d'en structurer l'analyse. Il ne sera que très peu question de leurs

---

<sup>4</sup> Cette recherche s'inscrit dans le cadre d'une réponse à un appel d'offre de la Mission du Patrimoine Ethnologique sur le thème du paysage (1990). Elle a été co-financée par la Mission du Patrimoine ethnologique, le SRETIE, et le Parc Naturel Régional de Brière.

<sup>5</sup> On a privilégié les communes riveraines : Saint-André-des-Eaux, Saint-Lyphard, La-Chapelle-des-Marais (Mayun, Camer-Camérun), Saint-Joachim, Saint-Malo-de-Guersac, Montoir-de-Bretagne.



réalisations et projets. En effet, il ne s'agit nullement ici de produire un document exhaustif sur les paysages de Brière, et le parti-pris tout au long de l'analyse a été de restituer le regard des Briérons sur leur environnement et d'exposer les catégories qui président à ce regard.

## **B. L'OBJET DE L' ENQUETE : LE MARAIS DE GRANDE BRIERE MOTTIERE**

La précision était de rigueur lorsqu'il s'agissait de nommer cet objet : "la Brière" désigne tantôt le marais de Grande Brière Mottière, tantôt la région qui l'entoure, tantôt les villages de Brière et leurs habitants. Alors l'objet de l'enquête quel était-il ? Le marais uniquement, ou la région entière avec ses chaumières et leurs jardins, ses gageries, ses prés et ses marais privés ?

L'arbitraire apparent du choix du marais de Grande Brière Mottière pour cette recherche est cohérent avec l'arbitraire de la délimitation géographique définie historiquement par lettres patentes mais il restait à connaître les représentations de cette limite imposée, est-elle pertinente pour délimiter un espace, qu'est-ce qui définit un marais, et qu'est ce qui particularise la Brière ?

Très rapidement disons que c'est l'inondation qui définit l'espace comme zone humide selon les écologues, et que c'est l'indivis qui différencie la Brière des marais qui la jouxtent, et où sont pratiquées les mêmes activités. Usages et géomorphologie conjugués justifiaient le don de la Brière aux habitants, or désormais, l'indivis est un raccourci pour définir la Brière (exception faite de rares Briérons qui n'ont pas connaissance de cette propriété), et un mot clef pour rassembler les volontés et servir de support aux revendications (conservation de la zone marécageuse pour protéger la spécificité et de la région et de l'identité briéronne).

Enfin une dernière et essentielle question persistait : où le sujet doit-il se placer pour parler de la Brière ? Puisqu'il s'agit d'un espace et d'une relation à cet espace il faut un référentiel. Faut-il se situer dedans, au bord, en dehors du marais ? Ces réflexions permettront de définir les différents paysages de Brière

## **C. CONDITION DE L'ENQUETE**

### **Initiation**

Au sujet des rites de passage Mary Douglas dit ceci :

"C'est donc pendant les états de transition que réside le danger pour la simple raison que toute transition est entre un état et un autre est indéfinissable(...)

Non seulement la transition elle-même est dangereuse, mais aussi les rites de ségrégation constituent la phase la plus dangereuse du rite. (C'est pourquoi on peut lire que beaucoup de jeunes mouraient au cours des

initiations.)

(...)

Mais, ces périls imaginaires nous en disent long sur la marginalité. Dire que des jeunes gens risquent la mort, c'est affirmer qu'un individu qui se place hors des structures admises et qui pénètre dans une région marginale se trouve à la merci d'une puissance capable, soit de le supprimer, soit d'en faire un homme."

[Douglas 1971 : 113]

Ceci rappelle les dangers du marais clamés au non-initié et dont l'ethnologue est le parfait représentant. "Celui qui connaît pas il peut avoir des surprises !", me dit avec un accent de bravade un de mes interlocuteurs. Mais quel genre de surprises, lui demandai-je. "Tomber dans un trou [c'est-à-dire tomber dans un trou de vase, s'enliser donc], ou tomber dans l'eau". Ce sont justement ces événements qui sont le prétexte aux moqueries et aux actions rituelles qui prouvent l'appartenance au monde du marais (n'est plus à prouver le rôle initiatique de l'enlissement et de l'immersion).

"Le marais, c'est dangereux, faut connaître." Cet avertissement des dangers réels et imaginaires, réitéré à chacun de mes entretiens me prévenait de ne pas m'y aventurer seule. Les Briérons préservent leur domaine certes, mais font aussi savoir que seule une longue pratique donne l'assurance d'un voyage sans encombre dans l'univers du marais (et pour pratiquer la Brière mieux vaut avoir un "parrain").

Ces réflexions me disent que ce n'est pas par des bavardages de cuisine que je connaîtrais le marais, et que après une heure ou deux de discussion je ne serais pas plus avancée. Il faudrait, pensent-ils tous, qu'elle se rende sur le marais, et ils disent : "comment voulez-vous que je vous le décrive, il faut le voir." Et avant qu'ils ne commencent à me *parler du marais*, ils osent inévitablement la prudente interro-négative suivante : "vous n'y êtes pas allée dans le marais ? si ?". L'ethnologue alors de les rassurer :

"la chasse de nuit dans les roseaux, et les moustiques! [rires]", "et la pêche au trois-mailles, on a surtout eu des 'chats' et un beau brochet...en huit heures quand même", "et je suis rentrée étourdie de soleil, après avoir accompagné Marie à faire le tour des marais de Rotz, où elle se promène les 'vêpres' tous les second jours. A 84 ans elle retrouse ses jupes pour sauter les fossés, elle marche toujours devant avec son bâton, elle ne connaît pas la fatigue. Moi, après trois heures de marche, je suis épuisée, elle en rit encore ", "et j'ai accompagné monter des bêtes en Brière... perdu une botte dans un trou."

## Présence de l'ethnologue

Dans son chapitre intitulé "finale" et qui clos les Mythologiques, Lévi-Strauss commence ainsi : "Au long de ces pages, le 'nous' dont l'auteur n'a pas

voulu se départir n'était pas seulement de 'modestie'. Il traduisait aussi le souci plus profond de ramener le sujet à ce que, dans une telle entreprise, il devait essayer d'être pour autant qu'il ne le soit pas toujours et partout : le lien insubstantiel offert à une pensée anonyme afin qu'elle s'y déploie, prenne ses distances vis-à-vis d'elle-même, retrouve et réalise ses dispositions véritables et s'organise eu égard aux contraintes inhérentes à sa seule nature." [Lévi-Strauss 1971 : 559].

Mais le présent rapport n'est pas le résultat de vingt ans de travaux et huit ans de rédaction, mais de trois mois d'immersion, trois mois d'émersion, et quelques mois de rédaction. La distance nécessaire à l'effacement illusoire de la personnalité de l'auteur n'a pas été atteinte faute de recul dans le temps.

J'ai promis à qui de droit, pour ce rapport, d'être présente derrière chaque brin de roseau, et je ne crois pas pouvoir faire autrement, je crois bien qu'un brin de roseau serait inefficace à dissimuler ma présence, pas plus que ceux de toute la Brière. Car ceci a aussi été l'aventure d'une ethnologue aux prises avec son terrain, embarrassée d'un concept : le paysage, et environnée de nouveautés, d'informations, de gentillesse, de saisons et de temps qui passe... et d'eaux qui coulent... de cette "eau nouvelle" qui ruisselle du ciel... de cette "eau jaune" qui délave les buttes du marais, et en trouble les "eaux noires".

Et Lévi-Strauss de poursuivre : "Mais cette prise de conscience demeure d'ordre intellectuel, c'est-à-dire, qu'elle ne diffère pas substantiellement des réalités auxquelles elle s'applique, qu'elle est ces réalités-mêmes accédant à leur propre vérité." [Lévi-Strauss 1971 : 559]

## D. DEFINITION D'UN CONCEPT

La relation étroite entretenue entre le marais de Brière et les Briérons étant établie, il reste à chercher le *paysage du marais de Brière*. Ces deux dernières années j'avais mené des recherches sur ce terrain sur les thèmes de l'identité, de l'interaction Parc/population locale, de l'exercice et du partage des pouvoirs autour de la gestion du marais. Une nouvelle approche en terme de paysage, notion à définir et concept à mettre à l'épreuve, devait induire fortement les premiers temps de ma recherche. Il s'agissait de s'interroger tant sur le contenu, la validité et la viabilité ou la pertinence d'un concept, défini de manière souple comme "les représentations intellectuelles et pratiques de l'espace", que de s'interroger sur la *réalité* de ce concept tant dans son inscription territoriale que dans ses manifestations sociales. Raisonner en terme de paysage, cela supposait la maîtrise d'un des deux termes de l'équation, le paysage sur le terrain (dans l'espace, comme dans les représentations), ou le paysage comme concept, quand il s'agissait en fait, de faire les deux à la fois. Cela n'a été, pendant un temps, qu'un va-et-vient continu et stérile entre la Brière des Briérons, et ce que j'essayais de

construire pour analyser ce qui s'offrait à moi : mon paysage. La dimension diachronique n'était pas absente de mes préoccupations, mais le regard était trop présent et faisait obstacle à une lecture objective de ce...paysage. (Car on finit par se persuader que l'on a dans les mains un outil, et l'on fait en sorte qu'il serve.) Et voilà que s'offre à l'ethnologue une autre Brière, non plus seulement ce paysage que le discours et la mémoire figure, ou ce paysage que l'on observe autour de soi "en pleine Brière", ni non plus ce paysage que scrute le touriste rapprochant son regard éloigné à l'aide de ses jumelles (chapitre II.), mais un paysage que seul l'arrachement pouvait me révéler. J'ai découvert un paysage fait de représentations plus verticales, où l'histoire du marais s'enfonce dans la tourbe, où l'horizon disparaît dans les ténèbres de la matière et dans le mystère de leur mélange, où les éléments de ce paysage deviennent des sensations au contact de ces matières, où l'esprit de ces matières (brumes, vagues, brouillard, fumée) souffle les fantômes où se débattent et s'enlisent les voyageurs égarés, pour finalement renaître purifiés du labeur et de la misère de générations de Briérons, calmés de l'accélération de l'histoire par la pérennité et l'infini du cycle de la création : du chaos originel au chaos de fin du monde (chapitre III.). Le chaos originel, c'est dit-on, un raz de marée qui renversa une forêt. Quand au chaos de fin du monde ce serait celui qui ensauvage le marais, et fait disparaître avec lui, sous une envahissante "forêt vierge", l'image de la communauté briéronne.

## E. PROBLEMATIQUE

Aujourd'hui on entend :

"C'était coupé c'était propre, mais à force que c'est pas coupé maintenant il se forme des buttes que c'est impossible de marcher."

De la construction du canal de ceinture on dit:

"ça fait pas le même effet de Brière, quand on s'est vu monter comme ça qu'on avait un beau passage, pas de roseau, pas d'herbe, pas rien, et qu'on s'est bridé, par un canal qui nous a tout anéanti."

La Brière, une forêt ? dites-moi :

"Le bois dans le marais, des saules, y avait pas tout ça avant, ça devient à l'état sauvage quoi, mais personne veut, on pourrait peut-être encore aller le couper, mais on pourrait pas aller le chercher, faudrait le sortir en hélicoptère."

C'est toujours sur le thème de l'accès que sont menés les discours sur les changements du marais quelles qu'en soient les origines : dépossession, ensauvagement, vieillesse ou inondation. Les changements de l'environnement sont perçus dans leurs répercussions au niveau des usages,

et c'est en termes concrets d'entrave aux pratiques ancestrales ou simplement habituelles que s'exprime la désolation devant cette modification. A l'aube des temps un raz de marée est venu renverser le paysage originel et en interdire l'accès et le contact direct avec le sol (la tourbe recouvre les arbres couchés de cette forêt fossile). La surface du marais ne s'atteint plus que par l'intermédiaire de la perche et de l'eau. Aujourd'hui, la colonisation par le roseau empêche l'accès à la vue comme au chaland. L'homme recherche des accès pour rejoindre le fond du marais. En Brière le terme de "profondeur", indique l'enfouissement dans les roseaux vers les horizons, le lointain ou les profondeurs verticales. Le fond du marais c'est aussi bien ce que le regard scrute au plus loin, que les mystères de ses limites verticales insondables. C'est verticalement et horizontalement que le roseau empêche l'accès à cette profondeur. Toute une symbolique de l'accès, de l'ouverture et de la fermeture s'est ainsi construite et structure les représentations de l'espace. Les catégories et classifications qui ordonnent le territoire des Briérons sont régies par ce système de représentations.

Cette symbolique sera mise en relation avec la géométrisation de l'espace et le regard géométrique et manichéen d'une citadine sur l'espace rural n'est pas sans responsabilité dans la sensibilité aux manifestations tant réelles qu'imaginaires repérées dans le discours. On définit deux axes spatio-temporels qui permettent de structurer les énoncés sur l'espace briéron et les rendre cohérents entre eux pour reconstituer l'image de la Brière. Ils organisent la Brière selon une bipartition symbolique entre l'univers horizontal et vertical. Cette dichotomie linguistique sert ici de catégories analytiques, elle est opératoire dans le temps puisque l'horizontalité nous offre des images vivantes du présent (cf. II), tandis que dans la verticalité se lit l'histoire de la Brière et des Briérons (cf. III)

"Boucher", "colmater", "couvrir" sont les termes de la fermeture du marais manifestée par son comblement, ils apparaissent à travers le prisme de ces symboliques dans leur expression horizontale : "vue bouchée", "milieu fermé", "banalisation", "étouffement" dans les roseaux ; et dans leur expression verticale : "mer qui l'a recouvert hier", "piarde bouchée aujourd'hui", "marais qui se colmate et disparaîtra demain".

## I. LA BRIERE AVANT LE PAYSAGE

"Y avait pas de pain à jeter dans les buissons !"

"On reconnaît plus nos terres"

Et la Brière change aussi : "C'est une forêt de roseaux"

### A. DES TERRES A LA BRIERE

1. Conception graduelle des catégories de terrain
2. Les marais et les "terres autrement"
3. Marais, marécages et Brière
4. Le marais de Grande Brière Mottière

### B. L' EXPLOITATION

1. Pourquoi exploiter la Brière ?
2. Quel entretien du marais pour quelle exploitation ?

## I. LA BRIERE AVANT LE PAYSAGE

L'accessibilité des marais est liée à la maîtrise des inondations, l'inaccessibilité elle, est liée en premier lieu à la disparition de l'exploitation et en second lieu à "l'abandon" qui dans les représentations stigmatise la perte de contrôle de l'environnement .

Accès et maîtrise de l'espace étant liés, on va tâcher de décrire ce que représentent l'exploitation et l'abandon, d'abord des terres puis du marais de Brière, en présupposant que l'un et l'autre sont interdépendants.

On reconstruira l'espace du marais de Brière au travers des classifications propres aux Briérons.

## Culture, friche et Brière

Madame : "Le tas d'épines qui peut y avoir dans les champs, avant c'était des jardins, une année on mettait des pommes de terre, l'année d'après on mettait du blé, et à la main, à la pelle. Tout ça était fait à la pelle."

Monsieur : "Nos parents auraient vu un buisson d'épine au bout de son champs on aurait été beau."

Madame : "Les terrains c'était sacré !"

Monsieur : "Tout était en ordre quoi. Tout était aussi propre qu'une maison, il n'aurait pas fallu laisser trop de terre labourée pour aller à la bordure, même si y avait des épines. Il aurait fallu faire au travers pour tout nettoyer."

Madame : "Parce que nos ancêtres ils croyaient que c'était un sacrilège de ne pas labourer toute la terre."



“Y avait pas de pain à jeter dans les buissons !”

De la maison, au jardin et au champ il n’y avait qu’un pas, point n’était faite de distinction entre la sphère domestique et celle du travail. Le même ordre y régnait, les mêmes principes de “propreté” y étaient appliqués : ce qui était utilisable était utilisé, ce qui était productif produisait et cela ne pouvait être autrement. Ce respect de la terre et de ses produits se retrouve sur le marais. L’intimité avec la terre que suggère le parallèle qui est fait avec la maison est encore illustrée par cette réflexion :

“La culture est pas faite [aujourd’hui], ils travaillent la culture mais pas de la même façon que nous on travaillait dans le temps. Non, parce qu’ils mettent du maïs ou du raigras, allez c’est coupé, c’est ensilé, c’est fini on en parle plus. Nous c’était pas ça y avait beaucoup de gens qui récoltaient leur grain, leur pain.”

Ils considèrent que la terre est faite pour nourrir les hommes, dans un rapport étroit et un temps long tandis que les techniques agricoles actuelles (l’ensilage en particulier) détachent l’homme de la réalité physique de la terre ( c’est une technique qui bouscule les rapports de l’homme aux plantes : récolte rapide, croissance qui n’est pas menée a terme). Peu minutieuses elles sont méprisées par les anciens pour qui elles ne respectent pas les richesses de la terre.

“On reconnaît plus nos terres”

Le contrôle de l’environnement s’exprime aussi par l’appropriation et le marquage territorial. Malgré une entente entre les exploitants (on comptait approximativement les “jambées” de terrain au moment de la fauche), il est donné une grande importance aux “débornements” (Bornes en pierre, fossés de drainage), division et parcelles visibles sont en effet les signes de l’exploitation. Cette préoccupation se manifeste chez les anciens par l’expression du regret de ne plus repérer leurs parcelles, celles-ci ont souvent été rachetées et rassemblées pour être exploitées, les autres sont inexploitées et les traces des anciens fossés s’effacent peu à peu. C’est une partie de l’histoire de ces gens qui disparaît.

“Avant les gens avaient chacun leur petite parcelle, un demi hectare, 300 ou 200 mètres carrés, des fois même pas. Les fermiers ont groupé tout ça maintenant.”, “y avait des bornes chaque coin, les grosses charrues ont passé dedans maintenant les bornes elles sont disparues, on en parlera plus quoi.”

Dans le marais de Brière il existe une étroite relation exploitants/exploitation qui est consacrée par la toponymie. Nous sommes avec un Briéron sur un territoire dont il connaît chaque piarde. D’un mouvement du menton caractéristique de l’expression de son mépris il lance : “celle-là, elle a pas de nom”. C’est une piarde *déclassée*, très envasée elle est

visiblement abandonnée depuis plusieurs années.

Et la Brière change aussi : "c'est une forêt de roseaux"

Des anciens champs on dit : "c'est tout en épines et en ronces", "c'est tout en taillis, c'est pas labouré." et de la Brière on dit : "c'est pris en roseau", "c'est le maquis", "c'est comme une terre qui est pas labourée, ça envahit vite en ronces, en saloperie, pareil la Brière pareil."

L'ensauvagement est une marque outrageante de la disparition du travail sur le marais. C'est la disparition de l'intervention directe de l'homme et si l'on parle encore "d'exploitation" l'action du type prélèvement qui est exercée aujourd'hui n'est pas considérée comme une exploitation.

Autrefois chaque parcelle de terrain était exploitée, la "nature" c'était les champs. Aujourd'hui les anciens voient dans les cultures abandonnées non pas une nature sauvage qui s'oppose avec logique et harmonie à une nature apprivoisée, mais une nature défigurée.

*C'est quoi la nature pour vous : "c'est les arbres... le grand air principalement... comme ça pousse, comme ça s'en va quand c'est sec..." La Brière c'est la nature ? "elle est en perdition, c'est la nature défigurée.*

## A. DES TERRES A LA BRIERE

### 1. Conception graduelle des catégories de terrain

"Les terres ça entoure le village, et puis suivent les marais, avant d'arriver à la Brière.": Les Briérons ont conscience d'un continuum de la terre au marais. Les catégories sont d'ordre idéal, elles sont déterminées par l'usage principal des terrains. La qualité des terres diminue au fur et à mesure que l'on se rapproche de la Brière. A Mayun, commune de la Chapelle-des Marais (qui dit-on souvent n'est pas "faux-nommé" puisque 2/3 de ses terrains sont des marais) on hiérarchise ainsi les terrains:

La gré ou gagnerie (terrain labourable toute l'année), les prés de terres, les prés entre terre et bô, les prés de marais, le marais, la Brière. Chacun de ces terrains est connu par sa production : culture, bon foin, foin de marais, litière...tourbe et roseaux

Aucun de ces terrain n'est déprisé, la progressivité avec laquelle il se rapproche de la zone humide ne permet pas d'avoir des catégories étanches, et il n'est pas rare que l'on dise d'un terrain qu'il est "un petit peu marais". Seul espace perçu comme transitoire, la "l'vée" est un pré situé "autour de la gagnerie", on le dit "à la chute des terres", avant le "vrai marais". Situé dans une zone de transition et peu valorisée il est peu mis en valeur.

"vous avez des saisons au milieu du marais" : C'est le degré d'accessibilité d'un terrain qui détermine l'appartenance à l'univers des marais, plutôt que des terres. (Univers aux frontières fluides). L'accès est d'abord fonction de l'inondation, critère interchangeable avec la hauteur du terrain mais qui lui est préféré car c'est une manifestation concrète de cette différence, et des saisons et de la possibilité d'aménager un "chemin sec".

Comment on sait qu'on est dans un marais ? "vous passez de l'autre côté de l'eau." : C'est tout de même l'eau qui stigmatise l'inondation, et c'est le second critère qui vous assure d'être dans un marais : "il faut que c'est bas et inondé". Puis sont déclinés tous les états entre terre et eau et comment ce mélange supporte son homme, car en Brière "la terre est faite pour porter les hommes" (dit-on pour justifier le droit de passage sur les terrains des voisins):

"ça danse !", " le dessus de la motte c'est mou", "en novembre, il va commencer à geler, ça fond vous n'avez pas le pied solide."

## 2. les marais et les "terres autrement"

On oppose le marais aux "terres" : Dans d'autres zones marécageuses, on parle de "terres hautes" ou de "terres labourables" en opposition aux "terres de marais", ici on oppose simplement le "marais" aux "terres". Si la langue vernaculaire ne consacre pas les altitudes topographiques, celles-ci apparaissent dans une bipartition des espaces : les terres dites de labours sont plus "haut" plus "élevées" que le marais qui est "creux" et "bas".

"Les terres" (ou "terres végétales", "terres naturelles") sont un terme générique pour désigner les terrains fertiles et labourables, tandis que "la terre" est un terme qui désigne la composition des "terres" : "le premier marais sitôt le champs, c'est un petit peu la terre, y a de la terre."

Les "terres autrement" : relief élevé et présence de plantes allogènes : Le terme de terre est étendue parfois au marais, on oppose alors les "terres de marais" aux "terres autrement". D'une façon générale on remarque que la dichotomie marais/"terres autrement" se fonde sur la présence de plantes allogènes. C'est la présence d'arbres qui détermine la catégorie d'un terrain comme "terre". Le commentaire d'une photographie nous éclaire sur cette catégorisation :

"on dirait un bord de Brière, c'est "entré" en Brière avec la terre derrière". Pourquoi ? "Parce que je vois les arbres. C'est pris de Brière à monter sur terre."

Ensuite on caractérise les deux espaces selon la hauteur du relief ("faut ça soit en bas, au-dessous de la terre parce que la terre est quand même dure tandis que là il faut aller plus bas en-dessous pour avoir les marais"), et la fertilité du terrain (du terrain de marais : "c'est pas de la terre, c'est de la motte, c'est de la terre de marais, ça a aucune valeur pour cultiver, pour faire du jardinage.").

Sans doute la colonisation du marais par les arbres est-elle perçue comme une parenté avec les terres cultivées : des espèces allogènes, les arbres, y apparaissent (dont les graines sont, dit-on, portées par le vent depuis les terres labourées), les arbres identifient le relief élevé des terres labourées, le fait de recréer les canaux crée des remblais assimilables aux talus plantés de haies qui bordaient les terrains cultivés. Ce *labour* des canaux permet à certains de penser que les arbres poussent spontanément sur les reliefs élevés du marais, et à d'autres que les graines viennent des arbres fossiles, en accord avec le mythe du cycle végétatif et de la richesse inépuisable du marais.

## 3. Marais, marécages et Brière

Marais et marécage sont deux termes classificatoires utilisés indifféremment. C'est le mot marais qui est privilégié dans la toponymie : "nos marais ici", "nos marais à nous", "les marais", auxquels on oppose "le

marais" (de Grande Brière). "Le marais" étant une catégorie consacrée par le cadastre, on l'entend parfois utilisé comme qualificatif ("tout ça c'est marais"). Cette classification n'est pas aussi rigide qu'on le voudrait pour se faire comprendre : *La Brière c'est un marais ?* "non c'est pas un marais privé, c'est la Brière !" ; et l'on peut craindre de s'égarer : "Y avait des lots de marais [de cette qualité] qui étaient entourés de fossés dans le marais [territoire de marais], pour aller en Brière passe des marais [morceau de terre de marais] de 40 arhes, des beaux marais."

Les marais sont classés selon l'usage de la végétation (litière ou fourrage), et la composition du sous-sol. Il y a une grande confusion dans la définition et l'utilisation des termes marais, marécages, bruyères et Brière. On dit parfois d'un marais "c'est de la Brière"(ou bruyère) : "dans le marais de chez nous vous avez de la Brière par endroit, mais y en a pas partout mais c'est le marais quand même. Et en Brière vous avez de la Brière mais y a pas de Brière partout mais c'est le marais quand même."

Parenté terres/marais/Brière : Le sous-sol indicatif de la qualité d'un terrain comme marais induit une association entre la Brière et les terres.

"On a des prés de terre si on creuse un peu, on trouve les arbres dans nos champs, dans nos prés même. On trouve les arbres qu'on retrouve en Brière, les mortas. Peut-être qu'à l'époque nos marais maintenant ça faisait partie de la Brière, ça se peut parce que c'est le même machin, avant Jésus-Christ je ne sais pas."

#### **4. Le marais de Grande Brière Mottière**

Gens de la terre et gens de l'eau : L'hésitation sur la filiation du marais est le signe du malaise provoqué par son statut hors-norme, et hors classification, ne dit-on pas que le marais est "entre terres et eaux" ou comme le dit un Briéron : "l'été ils mettaient complètement à sec pour faire la tourbe... l'hiver c'était comme une mer." Dans le marais les termes employés pour décrire les différents espaces dénotent parfois d'un attachement à la terre plutôt qu'à l'eau. La piarde, le plus souvent décrite comme une étendue d'eau est définie par d'autres comme une "étendue de terre". Peut-être s'agit-il d'un attachement au passé (du marais asséché pour le tourbage) plutôt qu'au présent. Cette confusion dans la définition ajoutée à la connaissance parcellaire de la Brière conforte l'hypothèse de l'absence d'une conception globale. Souvent lorsqu'on parle de la Brière, c'est un concept qui est évoqué. L'originalité de la Brière se passe de définition. D'un autre marais il faudrait préciser les caractéristiques, mais "Brière" signifie à lui seul : indivis, commission syndicale, tourbière, tourbe...

Délimitation de la Brière<sup>6</sup> : A la gradation observée pour catégoriser les espaces au-delà de la Brière s'opposent des critères de délimitation très précis qui définissent l'espace qu'elle occupe. On reconnaît sans faillir l'entrée en Brière par ses éléments caractéristiques: roseau, canaux, piardes ; tandis qu'on en sort de façon plus progressive : "il y a moins d'eau, la terre monte, c'est les prés, les champs". Cet espace a des frontières matérielles qui sont exposées avec la précision d'un géomètre (ne sont jamais cités que des éléments extérieurs au marais) : canal de ceinture, anciennes bornes, haies de saules, les clochers et Saint-Nazaire.

Cette limite définie strictement reste graduelle dans les représentations, car on n'ignore pas que la Brière fait partie d'un ensemble de zones marécageuses.

Le canal de ceinture délimite la Brière horizontalement et le savoir des anciens verticalement. Tandis que la propriété indivise et privée limite immatériellement le terrain dit marais de Brière. A l'extérieur de Brière sont la bordure de Brière, les marais et les terres. Extrêmement balisé, le marais de Brière reste réservé aux initiés : "celui qui sait pas il peut pas dire si il est en Brière ou dans le marais"

---

<sup>6</sup> Les limites géographiques de la Brière ont été définies par les lettres patentes :

"On appellera Brière, Grande Brière, ou Brière Noire, la vaste étendue de marais tourbeux qui s'étend de l'ouest de Saint-Joachim, borné à l'est par l'Etier de Méan, les îles d'Aignac et de Pandilles, et la chaussée qui relie cette dernière à l'île de Kerfeuil ; au sud, par l'île d'Aine et le territoire de Saint-André-des-Eaux ; à l'ouest, par le territoire de Guérande et de Saint-Lyphard, et enfin, au nord, par la Chapelle-des-Marais." [Guihaire 1942 : 111]

## De l'exploitation du marais de Brière

Monsieur : "Si c'est pas fait ça sera plus la Brière, ça va s'en aller, ça va être quoi alors! Puisqu'avant c'était nettoyé, c'était propre, c'était une belle Brière. "

Madame : "Tout le monde mettait un peu du sien. Elle se couvre partout, y a plus de piarde, y a plus rien du tout parce que où c'était coupé la tourbe, ça faisait des grandes piardes y en a qui sont très belles, vous avez vu, y a des nénuphars. Mais y en aura plus ça se remplit."

Monsieur : "Avant soit disant c'était pas une Brière, c'était une forêt dans le temps. Alors qu'est-ce-qu'elle va revenir?, pas à l'état sauvage..."

Madame : "Y a quarante ans, quand on coupait les roseaux avec la grand-mère, on voyait des oiseaux, des grenouilles... on voit plus rien du tout... ça meurt la Brière, ça meurt."

## B. L' EXPLOITATION

### 1. Pourquoi exploiter la Brière ?

Les expressions employées pour parler du marais tel qu'il apparaît aujourd'hui, relèvent aussi bien du fatalisme que du désespoir. Un interlocuteur qui cherchait à expliquer l'attachement des Briérons à leur marais s'est servi de cette image: "C'est le laboureur et ses enfants", tout en cherchant à montrer qu'il s'agit d'un sentiment inexplicable pour l'héritage d'une terre travaillée par ses parents, il mettait ainsi en évidence la totale irrationalité de cet attachement. Ils ont hérité d'un marais dont ils pensent qu'il était la richesse de leurs ancêtres, leur moyen d'existence. Aujourd'hui, les richesses de ce marais sont obsolètes. Les Briérons se trouvent désarmés devant ce trésor inutile. Cette transmission promettait de leur assurer ce qu'ils considéraient comme une chance unique dont bénéficiaient leurs ancêtres: l'autonomie. Or, elle ne tient pas ses promesses, le marais n'est pas utile aux Briérons. Déçus, ils cherchent à tout prix à le rendre utilisable.

Les tentatives d'exploitation du marais, relèvent aussi du souhait d'un repli sur soi pour se protéger de l'extérieur, et sont un moyen de redonner vie au marais et espoir aux Briérons. Ils cherchent à lui donner un aspect exploité cohérent avec sa valeur présumée.

Pour la génération qui a connu le marais exploité, c'est la perplexité qui domine les actions: "il faut faire quelque chose". La même simplification domine le discours sur l'entretien: "si on n'entretient pas, ça va se boucher". On ne sait ni quoi faire ni comment, ni même pourquoi, du moins rien n'est-il rationalisé ou déclaré. Seuls sont avancés les arguments de conservation du patrimoine écologique et culturel, développés par le Parc dont c'est la mission, et récupérés par la population qui trouve là un motif pour redonner vie au marais.

Et malgré tous ces solides jalons posés pour justifier l'entretien, on constate un sentiment d'incompréhension et d'insatisfaction, d'autant plus significatif quand il est relevé par un responsable de la gestion du marais qui dit, en faisant allusion aux travaux de curage des canaux entrepris à l'aide d'une drague suceuse :

"On est comme les shaddoks, on pompe..."

L'inexploitation de ce qui est considéré comme un trésor toujours valorisé, conduit à une culpabilisation de la population qui a l'impression de ne pas savoir tirer bon profit de ce qui lui a été légué :

"Un marais en friche comme ça, c'est une honte.", "c'est lamentable de voir un marais comme ça", "le marais mérite d'avoir un autre aspect que celui-là."

Cette culpabilité motive des actions de revalorisation du marais dans son



utilité et son utilisation<sup>7</sup>. Cette revalorisation s'effectue, entre autre, par un transfert de la jouissance de la valeur du marais, des Briérons aux touristes citadins, et une transformation du mode de valorisation par le travail en un mode de valorisation par le loisir. Pour conserver à cette démarche son caractère valorisant, le tourisme, qui n'a pas toujours une image favorable, est intégré dans une logique d'exploitation du marais, les touristes étant investis du statut "d'usagers" mais qui "font une autre forme de prélèvement, ils prélèvent avec leurs yeux". Ainsi, si chacun se résigne à ce que le marais ne soit pas exploité réellement ("on pourra pas retourner comme autrefois", "il faut pas rêver, il sera jamais entièrement exploité"), on peut tout de même lui donner l'aspect d'un marais exploité et vivant. Ceci en l'entretenant mais aussi en y développant les activités de loisir par l'intégration des politiques nationales actuelles d'usage des campagnes pour le loisir des citadins:

"ça permet de montrer ce que c'est qu'un marais", "les gens de Saint-Nazaire peuvent venir se balader le dimanche, comme vous au bois de Boulogne."

C'est une nouvelle adaptation à l'environnement, compatible avec l'évolution socio-économique. Dans cette démarche, le Parc est le partenaire idéal. On constate d'ailleurs que la vision de toute chose est transformée par la finalité de conservation du Parc qui demande d'envisager chaque chose en terme de valorisation.

On peut émettre deux hypothèses pour expliquer cette représentation du marais comme seul moyen de subsistance et garant de l'autarcie.

On sait le marais totalement dépendant de l'entretien par l'homme, la reconnaissance et le respect de sa valeur en tant que marais des ancêtres, demanderaient que l'on se place dans une relation de dépendance identique à celle dans laquelle il se trouve, conçue idéalement comme totale. Les Briérons voudraient aussi tout devoir au marais et n'être dépendants que de lui, vivant ainsi dans une autarcie exacte.

D'un autre point de vue, on peut faire l'hypothèse que cette représentation de l'autarcie est empruntée à la culture des communes "iliennes". Celles-ci, environnées de marais et privées de terres cultivables, ont tiré jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'essentiel de leurs ressources du marais. Cette organisation est proche des sociétés traditionnelles auto-suffisantes auxquelles les Briérons identifient leur propre société. En outre, les habitants de ces communes se considéraient comme les seuls vrais Briérons, du fait de leur situation géographique et de leurs activités économiques. Les Briérons d'aujourd'hui ne chercheraient-ils pas, par la revendication d'une autarcie, à s'identifier aux vrais Briérons d'autrefois ?

---

<sup>7</sup> Pour améliorer l'utilisation et ainsi l'utilité du marais, le Parc poursuit un programme de curage des canaux et curées depuis 1973. Le projet de restauration des piardes entre aussi dans cette logique. Précisons que ce projet s'accompagne de la valorisation des produits extraits.

## 2. Quel entretien du marais pour quelle exploitation ?

Si la nécessité de l'entretien du marais fait le consensus, il n'en reste pas moins que la conception qu'en ont les usagers est tributaire de leur pratique et de leur représentation. Aujourd'hui, l'exploitation n'induit pas un entretien suffisant de la zone humide, mais c'est tout de même en terme d'exploitation que le P.N.R implique les hommes dans la gestion du milieu, incitant toutes catégories d'usagers à ce "retour au marais" (en particulier les éleveurs). A nouveau, autour de la notion d'exploitation se lisent les conflits entre ces catégories: d'un côté, un entretien productif lié à l'exercice d'une pratique professionnelle, de l'autre une conception symbolique de l'entretien ajoutée à l'exercice d'une pratique de loisir.

Les éleveurs se trouvent en butte à de nombreuses tentatives d'intimidation de la part des chasseurs pour les empêcher d'accéder au marais. La fauche du roseau, ce dernier pourtant considéré comme un fléau, "défigure le paysage" et les gravières (sortes de guets) installées pour permettre l'accès en tracteur et l'exploitation des buttes, sont considérées comme un grand préjudice par les autres usagers qui ne peuvent plus emprunter les canaux traversés par les dites gravières. Ces réactions de rejet systématique montrent combien l'exploitation réelle du marais est peu désirée. L'activité même des éleveurs qui mettent leurs bêtes à paître sur le marais, est méprisée ("c'est pas un métier que tu fais là" s'entend dire un éleveur) et les exploitants disent être considérés comme des "arriérés". Or, ce qui choque un éleveur en butte à ces sarcasmes, ce n'est pas tant d'être déconsidéré, mais que le marais lui-même soit méprisé. Pour les éleveurs, l'exploitation réelle du marais est une marque de respect de sa valeur, en tant qu'il est une source de subsistance capable d'assurer l'auto-suffisance. Et "l'archaïsme" qui fait pour les uns le charme de la Brière et qu'ils apprécient, au travers par exemple de la navigation à la perche, est au contraire rejeté par les autres qui lui préfèrent le "modernisme". Le retour tenté vers le passé ne fait pas l'unanimité, valorisant pour certains, il est dévalorisé par d'autres et les exploitants qui en sont les acteurs sont marginalisés.

Si la réalité de l'exploitation est une marque de respect selon les éleveurs, le cas de la chasse et de la pêche est à mettre à part. Ce qui distingue ces deux types d'exploitation (élevage et chasse/pêche), c'est que l'un est intégré à une activité professionnelle, tandis que l'autre est aujourd'hui pratiqué sur le mode du loisir. On comprend que c'est davantage ce dernier type de pratiques, aujourd'hui dominantes qui, détaché de la réalité, sera investi de symboles et produira des représentations différentes (voire incompatibles) avec celles qui sont liées à une exploitation réelle du marais.

On assiste à un glissement de la finalité de l'exploitation du marais, du

fait qu'il est de plus en plus conçu comme un espace de loisirs, et qu'il n'est plus indispensable à la survie (ou garant de l'auto-subsistance). Contrairement à ce qui vaut pour le passé, les personnes qui vivent aujourd'hui du marais sont marginalisées : ce sont de "mauvais Briérons". Ce sont eux qui "profitent" du marais, soit qu'ils tirent un profit supplémentaire à ce qui suffit au simple plaisir, soit qu'ils commercialisent le produit de leurs activités, soit qu'ils en retirent une quantité équivalente à celle nécessaire pour assurer leur subsistance. On les nomme alors des "super-prédateurs". L'exploitation est dite "abusive", elle est un manque de respect pour le marais et sa générosité. Le marais d'aujourd'hui apporte du plaisir par le loisir, on le distingue du marais d'autrefois qui "faisait vivre". Toute relation de productivité avec lui est dévalorisante pour soi. Systématiquement, quand sont évoquées les promenades en chaland, en famille ou avec des amis, on se défend de les faire payer comme des "professionnels du tourisme". Et, par ailleurs, on refuse de prélever sur le marais des ressources trop importantes, on chasse et on pêche pour le plaisir, mais aussi dans le cadre d'une pratique symbolique. En effet, chacun justifie son droit au prélèvement (en petite quantité seulement) par ses actions d'entretiens sur le marais. Le marais, n'étant plus exploité, se sépare de l'univers productif. L'argent, dissocié du marais, ne devient que la caractéristique d'un univers extérieur et représente le "monde civilisé". Le marais devient antinomique de la notion d'argent. C'est pourquoi, toutes les activités commerciales, qui étaient pourtant le moteur de l'exploitation du marais, sont aujourd'hui rejetées.

La valeur accordée au marais provient, on l'a vu, de ce qu'il est un garant potentiel de l'auto subsistance. Mais celle-ci doit rester irréaliste, et ne peut être réelle que si l'exploitation qui la réalise est le seul moyen de survie. Ainsi, pendant la guerre, le marais a repris sa place de source de subsistance, et c'est sans honte que l'on dit y avoir eu recours. Mais aujourd'hui, chacun a une activité rémunératrice dont il vit en dehors du marais, toute activité sur le marais devrait donc être secondaire, économiquement parlant. Exploiter le marais, si ce n'est pas vital mais qu'il s'agit seulement d'acquérir un surplus, c'est dilapider ses richesses. D'autre part, rabaisser les produits du marais au rang de surplus, c'est leur retirer toute la valeur qu'on leur attribue en tant que substance essentielle. Les personnes qui sont attachées à la représentation symbolique des activités sur le marais et qui sont, en quelque sorte, les pionniers de ce retour au marais, sont particulièrement choquées des comportements abusifs des "profiteurs" du marais. En effet, cette exploitation est réelle, ce n'est pas une simple mise en scène, comme cela est attendu. Les vrais Briérons, qui déplorent de ne pas avoir le concours de tout le monde pour "exploiter" le marais, se sentent finalement trompés par ceux qui, prétextant la participation, se prennent trop au jeu, en enfreignent les règles et font de l'exploitation une réalité. Enfin, ce comportement de "sur-exploitation" est, du fait de la propriété indivise, considéré comme une atteinte aux droits des autres Briérons qui s'en sentent spoliés : "il y a toute une bande de racailles là-dedans, je peux vous dire, y a des voleurs, y a des

pillards, des braconniers...".

L'exploitation, on le voit, est recherchée plus à titre symbolique, entrant dans un ensemble de pratiques rituelles sur le marais, que pour produire de l'entretien, comme cela est déclaré. L'entretien, qui ne peut dériver de cette exploitation symbolique, est cependant nécessaire pour donner au marais un aspect exploité. Il sera obtenu par le recours à des moyens lourds, une drague-suceuse est employée pour draguer les canaux, une pelleteuse a été utilisée pour creuser une piarde, dans le but de tester la valeur commerciale du "noir". L'ampleur des moyens utilisés et la tolérance face à cette intrusion à caractère industriel, indique que leur contribution est considérée comme essentielle. Cette application à donner au marais un aspect exploité, le plus proche de l'image idéalisée du marais des ancêtres, semble relever de la mise en place d'un décor. D'autant plus que les aménagements ne sont pas faits dans le but de permettre une ré-exploitation du marais, celle-ci étant rejetée par une partie des usagers. La restauration des plans d'eau, dans laquelle s'engage le Parc, c'est, pour certains, la crainte de voir apparaître une piarde d'un hectare, creusée au bulldozer, trop profonde pour y poser ses "bosselles", et si vaste que dix chasseurs pourraient y construire leur hutte. L'inadaptation de cette restauration à une exploitation traditionnelle par les usagers montre que les actions entreprises ont sans doute un autre objectif que de ré-exploiter le marais et que le seul aspect pourrait en être l'objectif principal.

\* \* \*

## II. BRIERE ... PAYSAGE ? PAYSAGE ...BRIERE ?

### A. MA RECHERCHE DU PAYSAGE ET CE QU'EN DISENT MES INTERLOCUTEURS

C'est alors que l'ethnologue se demande ce qu'il en est de sa représentation du paysage.

Mais faut-il regarder le paysage ?

### B. LES PAYSAGES DU MARAIS DE BRIERE

#### 1. Du passé au présent : Le paysage historique

a. Un paysage vertical

b. Le paysage-culte

Symbiose

Appropriation

c. Un paysage immobile

\* La Brière entre toponymie et géomorphologie

\* Les images du marais mort et mourant

Le potentiel de mort du marais

La stérilité du marais

\* La stabilisation du marais

La revendication de "l'ancienneté"

Conclusion : Le temps présent

#### 2. Le paysage mobile : le paysage "vivant"

a. La mobilité de l'objet

b. La mobilité du sujet

La variété des images discrètes produites par la mobilité du sujet

Le paysage au fil du chaland

#### 3. De "la main de l'homme" à la technologie moderne : éloignement du regard et panorama

## II. BRIERE ... PAYSAGE ? PAYSAGE ... BRIERE ?

### A. MA RECHERCHE DU PAYSAGE ET CE QU'EN DISENT MES INTERLOCUTEURS

C'est alors que l'ethnologue se demande ce qu'il en est de sa représentation du paysage.

En arrivant sur ce terrain pour une enquête sur le paysage, je ne savais pas si je trouverai un paysage, que ce soit dans le discours ou sur les lieux.

Une première, et rapide conclusion m'amena à penser la Brière comme l'anti-paysage. Ce que j'y voyais ou y entendais me semblait bien loin de ces instantanés ou de ces peintures qui arrêtent pour une seconde, un lieu présenté ainsi dans une "vue" grandiose, et qui ont donné son contenu au mot paysage: au contraire, c'est un lieu vécu de près, à l'intérieur duquel il faut se trouver pour l'appréhender, à travers lequel il faut circuler pour le voir. Il ne s'offre pas à la vue mais le regard le cherche, il n'est connu que dans le détail, et aucune tentative de globalisation n'émerge. Alors, point de paysage en Brière ?

Mon acharnement m'a conduit, malgré moi, à construire ma propre représentation du paysage. S'il m'était difficile au début de définir ce concept, peu à peu, en me familiarisant avec mon terrain, et les objectifs de ma recherche s'affinant, je finis par me persuader que la Brière était un des paysages possibles.

Plus loin, plus tard, en Anjou, plongeant mon regard au dessus de la Vallée de la Loire je réalisai que ce regard n'était éduqué à ne trouver de paysage qu'en Brière et que j'avais éliminé les modes de perception inopérants (sans doute essentiels à l'analyse d'autres lieux) telle la globalisation par la vue ou l'esprit. Le panorama n'était plus pour moi un paysage !

C'est ainsi, à Champtoceaux, sur les bords de la Loire, que toutes mes interrogations sur le paysage de la Brière ont trouvé leur réponse. Un panneau engageait le visiteur à parcourir ce qui était fièrement nommé "le chemin panoramique de Champalud". Les mots "palud" et "panorama" m'attirèrent irrésistiblement. Et qu'est-ce que ce chemin et ce panorama pouvaient avoir à faire ensemble? Quoiqu'il en soit j'allais enfin voir un paysage du dessus, ce que ne permet pas toute enquête sur le paysage, en particulier dans le cas d'un marais. Mais je m'arrêtai, déçue, au bord de cette falaise qui plongeait sur la Loire : pourquoi aller plus loin : ce que j'avais sous les yeux, ce n'était pas un paysage. Mais comment était-ce possible, puisqu'autour de moi tout le monde s'extasiait. Pour ma part, du haut de mon belvédère, ce n'était pas la Loire que je contemplais, je regardais avec ennui

une maquette, immobile et inanimée. Aucun être vivant auquel s'identifier. Il manquait à ce que je regardais toutes les façons que j'avais de voir, et tout ce que je pouvais voir en Brière, sur mon terrain, dans mon paysage. Une telle appropriation n'avait pas été sans peine, il avait fallu expérimenter mon regard et confronter mes expériences à celles de mes interlocuteurs. Je les avais donc inlassablement interrogés sur leurs expériences supra-briéronnes :

*-Vous êtes montés en haut du clocher de Saint-Lyphard et qu'est-ce qu'on voit?*

*-Pas grand chose.*

*-Accompagnez moi jusqu'au petit pont, qui surplombe le marais là-bas, vous pourrez mieux m'expliquer.*

*- C'est pas la peine, on voit rien !*

C'était très décevant. Il n'y mettait aucune bonne volonté. Si du haut du clocher j'avais eu du mal à trouver le marais, une fois cette étape franchie j'avais tout de même repéré le scintillement du coude d'un canal ! Alors, ce n'est pas la Brière ça? Et bien non, et c'est au bord de la Loire qu'il m'apparût comme une évidence qu'un paysage se devait d'être perçu à l'échelle humaine: les pieds dans le marais, le regard au bord des yeux. Il faut pouvoir s'y promener, c'est mieux encore s'il est façonné par l'homme, il faut pouvoir aller dedans, en être entouré, qu'il vous donne au moins une chance de lui appartenir. Voilà que j'y voyais plus clair dans les représentations intellectuelles et pratiques de la Brière. L'échelle humaine est essentielle pour appréhender le paysage du marais de Brière, ce qui n'est pas à l'échelle humaine n'est pas du marais, puisque, dit-on, depuis son origine cataclysmique, et jusqu'à une époque récente, c'est la main de l'homme qui l'a façonné.

Devant la fluctuation des significations, il m'a semblé que le paysage était tel un visage qui s'offre aux regards, sous différents angles, et qu'à chacun de ces angles les regards y voient ce qu'ils ont appris à voir. Le paysage, c'est une façon de regarder un lieu, à l'ethnologue ensuite de lire ce regard et de qualifier le paysage. C'est sur cette réflexion que j'arrêtai ma définition du paysage et autour de ce regard que je décidai de déchiffrer les paysages de Brière.

**Mais faut-il regarder le paysage ?**

"Là, on entre dans une piarde, y a plus d'espace, je sens le vent... et là on prend le canal, j'entends le bruit dans les roseaux qui se rapproche." C'est "Labrador" qui parle, on s'est promené ensemble, d'autres l'appellent aussi "l'aveugle". Et j'ai souvent demandé à mes interlocuteurs, pour susciter leur imagination, de décrire le marais, comme s'ils s'adressaient à un enfant, ou à

un aveugle, l'un d'entre eux me disait :

"Je l'emmènerais en Brière, on passerait dans les roseaux qui le frôlerait, il entendrait l'eau, il sentirait le mouvement du bateau, et les bruits tous les bruits du marais, les canards qui s'envolent, les grenouilles, tout ça je lui montrerais !"

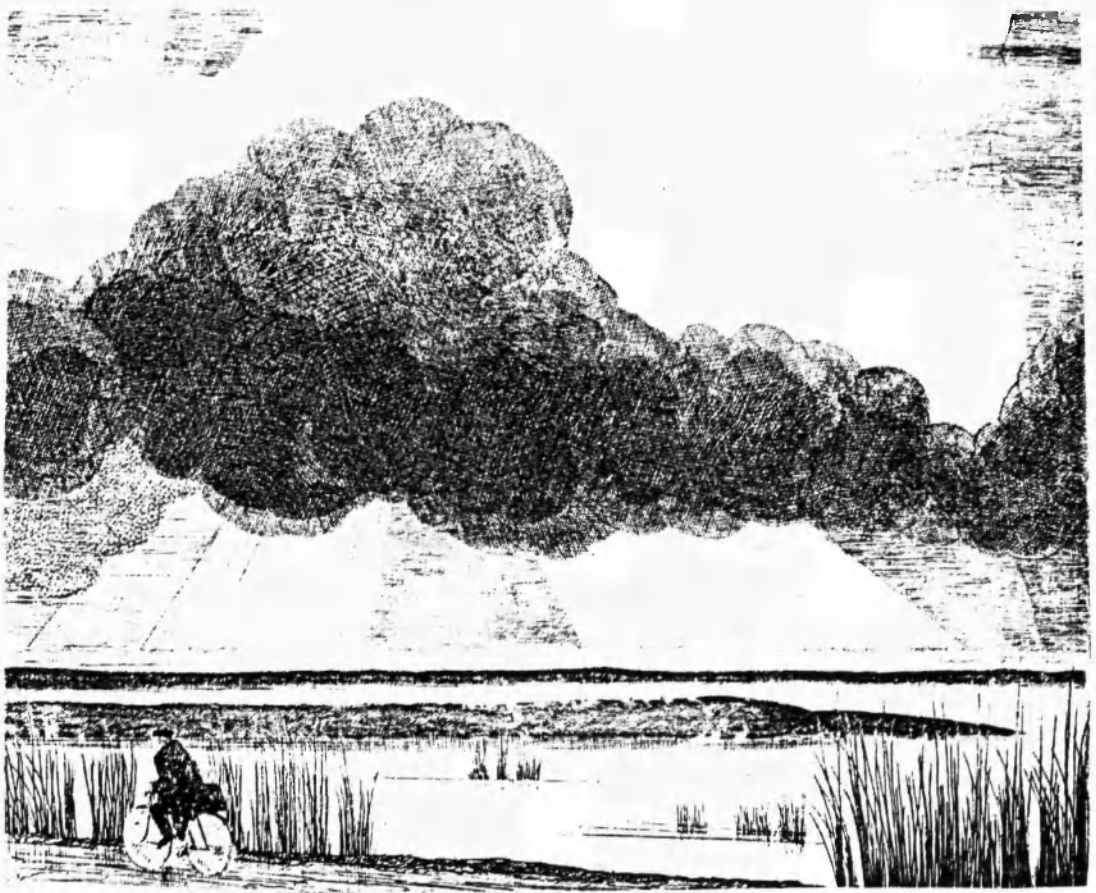
Comme ce chargé de mission "environnement" du Parc que j'ai vu précipiter son pied dans le marais pour en vérifier l'inondation, cet ancien me parle de contact : "on tombe les yeux fermés dans le marais, on voit bien qu'on n'est pas sur terre. Et puis d'abord au son du sabot du pied, c'est beaucoup plus souple."

On le respire aussi : "ça avait une sente quand vous coupiez le marais au mois d'août ça avait une bonne odeur, la gâche elle était verte et ça avait une bonne sente."



**"Paysage au cycliste"**

Eau-forte  
Laboureur  
1932



## B. LES PAYSAGES DU MARAIS DE BRIERE

L'analyse du discours sur le marais met en évidence trois dimensions de la perception du marais de Brière : la profondeur, le déplacement, le panorama.

Ces trois dimensions nous ont permis de déterminer trois catégories analytiques de paysages, trois axes pour la compréhension du marais de Brière comme paysage, qui s'interpénètrent dans les représentations des Briérons.

Deux paysages proches :

. Le paysage historique : paysage vertical, en profondeur, fait d'histoire, de mémoire et de matière

. Le paysage mobile : paysage "vivant", fait de durée et de circulation

Un paysage éloigné par le regard et par la culture :

. Le paysage-panorama : culturel et immobile (dans le temps et dans l'espace)

### 1. Du passé au présent : Le paysage historique

A l'abri d'une chaumière, les anciens m'ont parlé d'un marais caché "derrière une barrière de roseaux infranchissable" : ce paysage, le seul dont ils peuvent parler, celui qu'ils pouvaient à la fois pénétrer, exploiter et voir, c'est le paysage du passé.

Lors de déplacements sur le terrain, on me montre exclusivement des "endroits qui sont comme c'était autrefois". Nostalgie ? désir de se faire comprendre ? manifestation de son impuissance ?... Un couple d'anciens avait choisi comme but de leur promenade un champs coupé "comme autrefois" dans un pré de marais où cela n'avait pas été fait depuis des années... Il m'engage à y aller, m'y accompagne... (cf. *supra* : l'exploitation)

#### a. Un paysage vertical

La dimension historique de la Bière m'apparaît alors comme essentielle à la lecture du paysage : alors la ligne d'horizon entre ciel et terre qui habituellement détermine un paysage se redresse sur la Brière et passe à la verticale.

Le ciel, négatif du paysage, si présent dans ce pays plat, aussi bien au dessus du marais, que dans le marais par son reflet dans l'eau, en détermine le destin (niveau d'eau, tempête favorable à la pêche). Pourtant, le ciel et ses reflets sont totalement absents d'un discours sur le marais, parce qu'il est d'une part, ancré à la terre et que, d'autre part, il mobilise pour le percevoir d'autres sens que la vue.

Cette verticale s'enfouit dans le marais, en dépasse l'apparence aquatique et atteint sa substance : la tourbe. La tourbe, essence du marais, en contient toute l'histoire.

*Cette mémoire, cette histoire, quand la visite-t-on ?* demandais-je à peu près à une jeune femme stupéfaite

Je voulais simplement savoir si le "petit père" qu'elle allait me présenter pourrait m'emmener sur ses anciens lieux de chasse et de pêche. Elle me répondit avec une grimace ennuyée que je voulais feinte : "cela ne va pas être possible". Je me demandai quel tour on me jouait, "il ne peut plus percher ?", dis-je avec une innocence simulée, quand elle répondit à mon insistance : "mais c'est qu'on ne peut plus y aller". C'est ce "petit père" qui résista tant à mon désir de l'entendre commenter une "vue" en prétextant que justement on ne verrait "rien".

La verticalisation de l'histoire nous place dans un nouveau rapport espace/temps.

On ne verrait rien en effet de ce qu'on y voyait autrefois : pas d'hommes au travail, pas de pâturages "bien propres" où paise le bétail ; on y verrait pas non plus l'espace vivant et témoin de cette vie par ses milliers de petits canaux et de plans d'eau, ses "belles" coupes de roseau, ses trous de tourbe... un espace vécu qui se goûtait dans le travail à l'intérieur du marais. Le "petit père" avait raison, cette Brière d'hier est invisible pour les yeux, elle est enfouie sous un tapis de roseaux morts, et envahie par la roselière. Les mains la façonnaient, le regard l'englobait.

Le tourbage a ouvert un paysage vertical, mémoire de l'histoire du marais, celui-ci nous donne alors accès à l'imaginaire lié à cette verticalité et nous parle des matières et de l'esprit de ces matières.

Cette vision verticale se retrouve chez de nombreux observateurs du marais. Un chasseur raconte en parlant de la chaleur : "entre deux rangées de roseaux, le soleil vous tombe dessus". Un touriste me fait part de ses déceptions : "c'est des couloirs, j'ai été déçu, je m'attendais à de grands plans d'eau, il faut aller au loin pour être entre l'eau, le ciel, et les roseaux." Géométrisation d'un espace vécu et regardé qui trouve une expression emphatique dans les années trente sous les traits des gravures de Laboureur.

## **b. Un paysage-culte**

Alors qu'est devenu le paysage vécu par les anciens et évoqué par leur récit ? Qu'est devenu ce paysage à trois dimensions où l'on voyait évoluer les Briérons entre les trous et les tas de mottes ?

Pour les anciens il est paysage caché, car il est d'hier, ce paysage que seul le récit peut figurer, car le temps en a éloigné le Briéron, en transformant son "étendue-à-perte-de-vue" en "forêt vierge". La Brière du discours des anciens est une Brière éloignée dans le temps.

"Il faudrait revenir un siècle en arrière, pour revenir à la Brière telle qu'elle était, parce que c'était autre chose que maintenant, elle était plus belle que maintenant, plus exploitable à tout point de vue."

"la tourbe est à fleur de terre... la tourbe est là, personne ne coupe et puis

si l'eau était un peu plus basse, y a peut-être des gens qui iraient quand même, ne serait-ce que pour revivre ce qu'on a vécu."

Aujourd'hui disparue aux yeux des anciens, elle est cependant présente au coeur des jeunes Briérons sous la forme d'un paysage-culte. Ils ont conçu un compromis qui compense la disparition de l'exploitation traditionnelle et l'inaccessibilité de la Brière (à la vue, comme au chaland). Les nostalgiques de l'âge d'or doivent se satisfaire d'un paysage miniature : "leur couline" au bord des canaux où ils tendent leurs bosselles à anguilles, "leur piarde" où ils lâchent leurs cannes d'appels, et cachent leur hutte de chasse dans le roseau (camouflage qui fait leur fierté), et se tiennent à l'affût pour la "passée du soir", ou la "volée du matin". Ils entretiennent et nettoient leur "coin de Brière" selon des pratiques très ritualisées (par la régularité de la fréquentation du marais, le temps passé, les heures du jour ou de la nuit où l'on s'y rend, le temps passé à y travailler et celui passé à y exercer une autre activité, chasse, pêche, ou promenade observatrice). Ils l'entretiennent avec un courage et une ferveur qui ressemble à de la dévotion, et louent ce travail qu'ils disent pénible et usant. Et on ne peut s'empêcher de voir là une forme de culte aux anciens, une identification par le "travail" ; c'est aussi le besoin de mériter ce marais, de le posséder avec souffrance, paiement d'un tribut que celui-ci réclamerait depuis des temps immémoriaux pour permettre de profiter de "ses richesses abondantes", de "sa manne inépuisable". Ils vont tenter de mettre en scène, pour eux-mêmes, les activités de leurs ancêtres, dans un paysage reconstitué à l'image du marais des anciens. Les Briérons semblent entretenir de ce fait une relation privilégiée avec le marais. Nous la présentons sous les deux formes qui l'expriment.

## Symbiose

Lorsque le marais est envisagé sous l'angle identitaire, la relation entretenue avec lui apparaît réciproque. En effet, les individus pour qui le marais représente leurs ancêtres vont le pratiquer à la fois pour entretenir un symbole identitaire, mais aussi pour reproduire la relation "symbiotique" qui existait entre le marais et les Briérons d'autrefois. On parlera de relation symbiotique dans la mesure où l'exploitation qui permet d'en tirer des ressources produit l'entretien qui empêche le comblement du marais et le maintient en zone humide. La relation se fondant sur l'entretien, il peut devenir la motivation principale de la fréquentation du marais. Cette relation de réciprocité perçue comme un échange d'entretien contre les ressources du marais se situe sur un mode symbolique : le prélèvement des ressources est un prélèvement minimum et nullement suffisant pour assurer la subsistance, ou justifier l'ampleur du travail accompli sur le marais.

## Appropriation

Le droit d'usage est la seule forme d'appropriation possible en Brière compte tenu de ce que le marais est une propriété indivise. Il correspond au droit exclusif de s'approprier toutes les ressources du territoire que l'on entretient et qui par là s'en trouvent marquées. Cette forme d'appropriation qui est une entorse au droit de la propriété indivise, reste parfaitement conciliable avec l'usage individuel que l'on fait du marais aujourd'hui. Le marquage territorial qui résulte de cette appropriation entre lui aussi dans un système symbolique. En effet, il est le résultat d'une identification aux ancêtres par le travail (entretien manuel et fatigant d'un lieu de chasse et de pêche), permettant une réaffirmation de l'appartenance à une lignée, ensuite la visualisation de ce travail renforce le sentiment d'identification aux ancêtres qui, pense-t-on, entretenaient la même relation symbiotique avec le marais. On constate par ailleurs que ce marquage territorial par le travail donne la conscience du pouvoir de maîtriser l'environnement. Ce dernier point conduit à toutes les justifications rationalisées du droit d'usage d'un territoire : "On tue deux ou trois canards, juste pour dire qu'on a pas travaillé pour rien." La fonction identitaire du marais est favorisée par le fait que les marqueurs territoriaux utilisés aujourd'hui sont des marques du travail des ancêtres qui déjà servaient de marquage territorial. Il est intéressant de remarquer que ce qui permet aujourd'hui le choix d'un lieu de chasse ou de pêche est la présence de piardes qui sont d'anciens trous de tourbe, et qui déjà servaient de lieu privilégié pour toutes formes d'activités sur le marais. Elles étaient l'objet du même type d'appropriation : le tourbage dégageait une aire visible qui était un parfait marqueur territorial. Ainsi aujourd'hui le marquage d'autrefois sert de repère pour l'appropriation de "son coin de Brière". En outre, notons que seul le tourbage ou ses vestiges offrent des repères visuels propre au marquage territorial. Ni la chasse, ni la pêche ne permettent un marquage territorial qui garantisse "l'appropriation" d'un territoire. En effet, les huttes de chasse doivent être parfaitement invisibles dans le paysage (pour le gibier avant tout), et ne peuvent être prétexte à un marquage territorial. Pour ce qui est de la pêche, l'emplacement des nasses doit rester secret pour éviter qu'elles ne soient "pillées".

Cette pratique identitaire de reconstitution et d'entretien d'un paysage est très marginale sur les 6 000 hectares de la Brière. Mais sa force symbolique se perpétue:

Un petit garçon s'amuse à l'aide d'une rame à retirer avec ardeur et minutie les algues du fond d'une chalandière, il a de l'eau jusqu'aux cuisses, et ne cesse de s'éclabousser de vase, "faut nettoyer tout ça! c'est du travail !" se vante-t-il essoufflé, "t'es courageux" lui répond aussitôt un ancien qui l'observait.

### c. Un paysage immobile

#### La Brière entre toponymie et géomorphologie

La Brière désigne des territoires différents : le marais de Grande Brière Mottière et la région qui s'étend autour de ce marais jusqu'aux limites des communes briéronnes, l'ensemble des marais avoisinants, le territoire du Parc Naturel Régional depuis 1970 ; mais ce terme évoque aussi différentes notions: il est employé pour désigner le droit indivis ou la matière qui constitue le marais ("On enlève le roseau, l'herbe, et on arrive dans la Brière"). Et lorsque l'on vient à s'intéresser à l'évolution du paysage, et à l'avenir du marais de Brière, on ne peut qu'être étonné de s'entendre répondre : "La Brière sera toujours la Brière." Alors de quoi parle-t-on, est-ce d'un territoire, d'indivis ou de matière ou s'agit-il d'une notion plus complexe ?

On poursuit la discussion, et on entend déplorer qu'il y a moins de gibier, moins de plan d'eau, plus de roseaux et d'arbres. Donc "il" change? Oui, le marais se comble, oui, il disparaît petit à petit sous la roselière, "la forêt reprend son bien"... mais on campe sur ses positions et pour un Briéron ce territoire couvert d'eau ou d'une "forêt humide" reste la Brière. Ainsi, il n'y a pas de contradiction, la Brière est un nom de lieu, elle n'a pas à être comme-ci ou comme-ça, elle se trouve dans les limites géographiques reconnues à ce lieu.

Lorsqu'on met en parallèle ces réflexions avec les préoccupations identitaires des Briérons on s'aperçoit que le marais joue un rôle de stabilisateur des anxiétés liées à l'accélération des rythmes quotidiens. Le changement paysagé avoué est refusé : soit il est contenu, soit il est déguisé, soit il est nié. Cette vision statique de la Brière permet aux Briérons de combler leur nostalgie du passé, et donne une image de la pérennité, du temps long et cyclique d'autrefois. L'existence du marais est présente dans la conscience de chacun, et cette réalité s'attache à la notion d'un temps continu, sans rythme : "toute ma vie, j'ai été là-dedans... pour moi c'est continu" ; et infini, sans limite : "je suis né là-dedans. Mes oncles, mon grand-père, mon arrière-grand-père coupaient la motte..."; jusqu'à ce que l'histoire de la communauté se confonde avec l'histoire du marais : "c'était pas faites les curées [petits canaux], c'était naturelles, nous on a vu ça toujours comme ça, mais y avaient été fait par d'autres je sais pas moi y a combien de temps."

Puis les rythmes du marais ont changé : "c'est exploité depuis des milliers d'années"... "tout le monde l'exploitait dans l'ancienneté"... "après la guerre ça a diminué un petit peu"... "y a une quinzaine d'années on était encore cinq, six à en couper [du roseau], maintenant y en a même pas un seul qui coupe ici."

Et l'histoire en Brière a soudain pris un cours incontrôlable par les

Briérons : le temps cyclique est devenu évolutif, et "la roue a tourné on ne peut pas dire comment". La stabilité du marais, résultat de l'équilibre entre son évolution et son exploitation, était corrélative de la stabilité économique. Dès que la mutation socio-économique s'annonce et avec elle l'abandon du marais, celui-ci commence son évolution vers la forêt humide. La lutte qui s'engage contre cette évolution se donne à voir comme une réaction au bouleversement des rythmes de l'histoire. On agit alors sur les manifestations du temps dont on est encore maître : l'évolution du marais. Même si, pendant un moment cette évolution n'a pas été au centre des préoccupations, les changements des modes de vie avaient en effet éclipsé les changements du marais, abandonné, et les temps du marais ont été remplacés par ceux de la salle de séjour et de la télévision.

"Après guerre, la vie a changé, on a eu le chauffage autrement, les maisons faites autrement, la paie de l'ouvrier suffisait, les 2 ou 3 vaches, ça a disparu. On était les derniers à en avoir au village, puis on les a vendues parce que on avait pas besoin de ça."

Ce paysage anthropisé, cette nature domestiquée par excellence, qui représente la relation homme-nature et l'enracinement dans le pays va être contrôlé, et par son intermédiaire c'est leur histoire, et leur identité que les Briérons cherchent à préserver.

### Les images du marais mort et mourant

L'évolution visible du marais suggère pour les Briérons des images de mort, soit que le marais porte en lui la mort, soit qu'il la transmette, soit qu'il empêche la vie. L'angoisse de cette vision de mort provient de l'identification de l'individu et de sa communauté à ce marais dont il lui semble, dès lors, qu'il incarne sa propre mort.

Les termes employés pour parler du marais tel qu'il apparaît aujourd'hui sont ceux qui décrivent un espace où l'homme ne pénètre pas, et qui n'est pas marqué par sa maîtrise. C'est cette absence de maîtrise, à la fois de son environnement et de son avenir, qui caractérise cette société. En effet, l'évolution économique à laquelle elle est soumise, se matérialise dans une évolution visible du marais, qui elle non plus n'est pas maîtrisable.

La permanence du marais était le symbole de la solidité des structures sociales. Son aspect dynamique actuel, symbolise la mutation de cette société. L'évolution du marais met en évidence, à la fois l'impuissance et la résignation de la population à cette mutation. C'est également une valeur repère, jusque là jamais remise en cause, qui périclité. Ceci explique comment le marais suggère facilement des images angoissantes.

#### Le potentiel de mort du marais

Si le marais est un potentiel de vie, et c'est ce qui fait toute sa valeur aux yeux des Briérons, il a dans le même temps un certain potentiel de mort. C'est l'image qu'évoque le comblement et l'attérissement du marais. En effet, c'est

paradoxalement la richesse de sa végétation ("sa productivité équivalente, voire supérieure aux meilleures terres agricoles", "cette masse énorme de matière végétale") qui est responsable de sa mort. Cette ambivalence donne lieu à une certaine incompréhension, et devant l'inéluctabilité de ce processus, à une certaine impuissance. Il faut rappeler qu'en fait, ce marais est une étape dans un processus naturel évolutif, un état stabilisé, résultant d'un équilibre basé sur l'exploitation de l'excédent de végétaux qu'il produit. Il ne peut avoir une vie évolutive, une quelconque évolution ne pouvant qu'engendrer la disparition de cette étape.

#### La stérilité du marais

L'image qui, encore plus que celle de la mort, nie l'idée de vie, c'est celle de la "non-vie", c'est-à-dire de l'impossibilité d'envisager une vie sur le marais qui est alors décrit comme une "surface inerte" ou comparé à un "désert". Un agriculteur met en parallèle la présence limitée d'animaux d'élevage sur le marais, donc de fumier fertilisant, avec la stérilité du marais :

"Tant qu'il ne sera pas exploité par les agriculteurs, il y aura toujours un problème de non-reproduction, de non-vie".

L'image de la fertilité du marais vient de ce qu'il est exploité. Par conséquent, c'est l'abandon de cette exploitation qui serait responsable de sa stérilité.

Cette transformation en forêt humide, visible à la fois par l'augmentation du nombre d'arbres et l'envahissement du roseau, est un processus perçu comme le vieillissement du marais. C'est l'image même de l'évolution, qui est le propre de la vie humaine et du contexte social. On parle maintenant des mesures prises pour "rajeunir" le marais. Et pour annuler cette image de mort, les Briérons vont mettre en scène la vie du marais, mise en scène qui ne figure pas ce qui se passe réellement.

#### La stabilisation du marais

Une recherche de stabilité apparaît clairement dans le discours. En effet, il est rare que soit évoquée l'évolution du marais ou l'action d'enrayer son évolution. On emploiera plus volontiers des termes qui évoquent un état stable et définitif, dégagé de la notion d'équilibre renouvelé dans le temps (comme le suggère la pratique de l'entretien). Les gens veulent "fixer", "bloquer" cette zone qui aujourd'hui est dite "stabilisée". Ce dernier terme suppose que son évolution a été contenue avec succès, alors que l'on sait qu'elle continue d'opérer.

Le marais stable est détaché de toute temporalité, il doit rester dans un état fixe et immuable et on refuse la moindre modification de cet état, ne serait-ce dû à la présence humaine. Ainsi, on ne recrée pas de nouvelles



piardes ou canaux, mais on préfère "recreuser" ceux qui existaient autrefois. Dans les faits, le marais est effectivement détaché d'une réalité temporelle dans la mesure où on ne lui rendra pas la vie par le travail quotidien des Briérons. Permanence et fixité sont synonymes, et toute forme d'évolution met en péril l'image de cette permanence.

#### La revendication de "l'ancienneté"

Aujourd'hui, les Briérons ont le sentiment d'appartenir à une société très ancienne, d'une économie de type traditionnel. Ce type d'économie a disparu depuis un siècle, mais on y fait toujours référence pour caractériser la société Briéronne. Cette identification rassure par l'autarcie qu'elle évoque. La revendication d'une ancienneté, quand il reste si peu de vestiges pour la fonder, est la preuve d'un refus de l'évolution et d'une réaction face au changement : celui-ci, se dit-on, n'opère que depuis peu, ce qui n'est rien en comparaison d'un "passé de trois cents ans".

On rassemble alors les preuves que le marais n'a jamais été menacé dans son existence :

"Il est resté jusque là, avec tous les changements qu'il a pu y avoir depuis la royauté, c'est d'ailleurs extraordinaire."

"Les syndicats peuvent changer, c'est toujours le même esprit de protection de la liberté des Briérons, ça ne change pas."

Et en même temps on occulte complètement l'évolution récente :

"Je l'ai jamais vu bouger en quarante ans (...), je pense que l'avenir est assuré", "le marais restera toujours marais", "Ça n'a pas bougé, dans 100 ans ce sera pareil, à moins qu'on fasse des travaux", "la Brière sera toujours la Brière".

#### Conclusion : Le temps présent

Le temps est pourtant partout en Brière, on en lit les marques dans le paysage. Dans les roseaux c'est leur inclinaison vers l'est, pliant sous les vents dominants, leur lumière, leur couleur comme les nuits d'hiver où la Brière est blanche, quand les roseaux irradiant la lumière de la lune. Dans l'eau c'est le reflet du ciel, sous l'eau ce sont les rhizomes des roseaux, ils s'étendent et recouvrent le marais, la tourbe se forme, la vase s'accumule. C'est l'histoire du marais qui se déroule c'est son vieillissement, le travail du temps, son empreinte sur ces lieux. Ce sont les trous de mottes qui sont avalés par le temps et la terre, ensevelis dans le passé : c'est la mort du marais, son histoire qui se termine.

## 2 Le paysage mobile : le paysage "vivant"

Comme jadis, il faut pénétrer dans le marais, c'est à dire, s'embarquer, "quitter le port", "les terres", se déplacer sur les canaux. On ne voit le marais

que lorsqu'on est "dedans" et des "points de vue" la plupart disent "on voit rien". Le paysage ne s'offre pas à la vue, c'est le regard du promeneur qui s'offre au paysage. Il le cherche, il circule à travers lui, il y voit certes ce qu'il veut mais doit faire l'effort d'aller vers lui, de le découvrir. Ce paysage se laisse voir dans l'effort. Il est passif, il s'offre, le *paysageur*, celui qui regarde (et non celui qui voit) et qui par son regard crée le paysage doit être actif, mobile. Son regard aussi doit être mobile pour saisir les signes de vie du paysage (mouvement des herbes, vipères, rats...) et par lesquels il existe. C'est là qu'est le paysage de la Brière, dans le regard de ces gens, chasseurs, pêcheurs ou "amoureux de la nature", qui traquent toutes traces de vie. C'est une Brière dont on se rapproche au plus près possible, jusqu'à en distinguer les moindres aspérités, la moindre variation de consistance du fond, de l'irrégularité des bords, de l'inclinaison des roseaux, de l'état des huttes de chasse des voisins.

C'est un paysage fait de durée et de circulation, aux dimensions de la vie : l'espace et le temps.

### a. La mobilité de l'objet

Une relation physique était entretenue avec le paysage, vécu et vivant de la présence des hommes.

"Ce jour-là le Bru était noir de mottes et de monde. Hommes, femmes, enfants, salis de poussière brune, travaillaient à l'édification des mulons et des tourelles.

La rosée, étincelante de soleil, couvrait de sa blancheur humide l'herbe rase qui croît sur ces terrains. Des jeunes filles aux beaux yeux sombres, poussaient devant elles des brouettes, de vieilles femmes travaillaient courbées, saisissaient la motte dans leurs maigres mains noueuses et l'ajoutaient à l'édifice, des hommes portaient avec effort sur leur ventre des cages remplies, et au milieu de ce fourmillement de corps penchés étaient arrêtées les charrettes. (...)

Continuellement, partaient le roulement sourd des mottes jetées dans les charrettes, et les éclats de voix de femme qui se perdaient dans le ciel trop grand (...)

Le noir combustible, aux reflets roux comme une fourrure d'ours, tranchait sur toute cette clarté ensoleillée.

Et le soleil brillait partout, sur les mouchoirs couvrant la tête des femmes, sur l'eau dont les risées miroitaient, dont les petites bulles se diapraient." [Châteaubriant:122]

Pour certains, le marais d'autrefois était vivant du fait que des gens y travaillaient, c'est la présence humaine mais aussi son activité, qui l'animaient : "on passait des endroits, on voyait les gens qui coupaient la tourbe : 'au boulot!' qu'on disait", "la coupe de la tourbe était une vie, y avait les petits grand-pères et les petites grand-mères (...) y a du monde, y a une vie, c'était une famille ici, là, noir de monde, c'était la fête, la belle fête".

Aujourd'hui, l'absence de ces hommes au travail qui donnaient au marais sa dimension sociale, évoque la mort. Pour effacer cet aspect, la mise en scène de la vie du marais impose de jouer de nouveaux rôles "de vrais Briérons" propres à lui redonner une existence sociale. Et c'est aussi l'observateur attentif à la vie du marais qui remplace le vide social par la présence des animaux. La Brière n'est plus un lieu de sociabilité, c'est un "milieu naturel aux espèces exceptionnelles".

Et la fréquentation du marais en est elle aussi modifiée :

"Les gens portaient le matin avec la faux sur l'épaule et en route, les enfants, la femme, tout le monde, et on revenait le soir... maintenant y a des touristes avant y en avait pas..."

### **b. La mobilité du sujet**

Un jeune ironise : "les touristes avec une bonne paire de jumelles, ils ont vu tout le marais eux... vous voyez le canal et de chaque côté : vous voyez rien... sinon il faut rentrer." Voir la Brière c'est avant tout circuler, aller partout, prendre les petits canaux qui serpentent entre les rangées de roseaux, "s'écarter de droite et de gauche" et passer du temps "sinon on a pas le temps de voir" ..

#### **La variété des images discrètes produites par la mobilité du sujet**

"Pour voir ce paysage, il faut rentrer, circuler, avoir une variété, en l'espace de quelques mètres on passe complètement d'un style à un autre : "d'une roselière à un canal, repasser à une piarde, repasser... tu peux passer d'un paysage à un autre en l'espace de quelques mètres, c'est un découpage, y'a du roseau, trois centimètres plus loin c'est un changement brut." C'est une circulation à travers des espaces aux ouvertures différentes, le canal serré entre deux rangées de roseaux et où le soleil tombe, la roselière où l'on étouffe et "où c'est l'infarctus", la belle piarde "en plein clair". Cette succession d'ouvertures et de fermetures crée la variété chère au promeneur. Le regard sensible du photographe perçoit d'autres expressions de cette opposition tout en rupture d'horizontalité et de verticalité, en contraste lumineux : "un canal bien noir entre deux rangées de roseaux bien blancs, l'eau sera plus blanche."

#### **Mobilité du regard**

Un autre photographe dira par contre : "Prendre des photos en Brière...? On aurait que du roseau, ou il faudrait un téléobjectif pour prendre des canards ou du gibier, si pas de télé c'est limité."

Beaucoup insistent dans cette voie : "En Brière le paysage revient toujours pareil". Je me suis interrogée sur le sens de cette monotonie et le regard qui y était porté.

- *qu'est ce qu'on voit en bordure ?*
- du canard et des canaux
- des roseaux à perte de vue
  
- *et quand on est dans le marais ?*
- l'étendue de la Brière
- des canaux , des canards, des nénuphars
  
- *qu'est-ce-qu'on voit en bordure du marais ?*
- Tout dépend de la direction de la vue si on regarde en l'air, on voit les cieux, si on regarde devant soi on voit une étendue, la roselière, si on se retourne, on voit un clocher.

A défaut de téléobjectif, tous les chasseurs d'images et autres affirment qu'il faut de "l'attention", de la "patience" pour "surprendre" la vie du marais. Voir la Brière, c'est aussi avoir un regard mobile et attentif

### Le paysage au fil du chaland

Image continue ou "succession de points fixes" ?

"Avec la perche on a un contact plus long, avec les découpures, tu les connais tu vas appuyer la perche dessus, faut que tu saches où tu vas la poser, tu observes l'endroit où tu l'as posée, tu observes où tu la poseras le coup d'après. Là tu as franchement le contact avec la terre, pas la terre mais le bord du canal, tu fais attention, beaucoup plus attention au type de végétation. Alors que le moteur tu te mets au milieu du canal, tu as que des lignes droites tout le temps, tu as une roselière à peu près uniforme, des rangées de roseaux qui défilent, tu vas repasser dans le canal en l'espace de quelques secondes, c'est pas du tout la même impression. Quand tu es à la perche, une roselière tu la regardes plus en détail et tu vois dans la roselière un paysage."

De l'accélération du regard que permet la propulsion motorisée résulte une succession d'images dont la continuité écrase les détails mais rapproche la vision d'une perception globale, pour ces deux raisons cette vision du paysage s'apparente à celle de l'observateur haut perché : il ne perçoit pas les détails, mais peut de son regard reconstituer un paysage total.

### 3. De "la main de l'homme" à la technologie moderne : éloignement et panorama

Une vision idéalisée : "voir la Brière", c'était "voir loin", c'est-à-dire repérer l'emplacement de la Brière, des choses, des gens. "C'était plus propre qu'il y a maintenant, y'avait pas de roseau, de canne à pêche comme ça, croyez moi on voyait un chaland venir de loin, y'avait de l'eau, et de la voile, alors là

ça torchait bien." Et c'est avec un certain manichéisme que l'on oppose le paysage fermé d'aujourd'hui au paysage ouvert d'hier à l'horizon dégagé, car bien souvent les coupes de roseaux étaient petites et irrégulières, la Brière n'était pas le terrain "nu" idéalisé par les anciens : "c'était bien nettoyé on voyait ça à perte de vue, c'était beau à voir."

L'horizon scientifique : Aujourd'hui comme hier on cherche à constater une étendue plutôt qu'à admirer un paysage : "du belvédère on a une vue de très loin, on se rend bien compte que ça représente 7000 ha." Quoi qu'il en soit le belvédère consacre l'apparition du regard globalisant.

Est-ce un marais nouvelle échelle qui s'offre à nous aujourd'hui ? : l'échelle de bois de laquelle on le regarde, belvédère de fortune aménagé dans le marais par des promeneurs en barque, plus approchant des arbres en haut desquels on se hissait par temps de brume pour apercevoir les clochers et s'orienter sur le marais, que du le belvédère de Saint-Lyphard, qui offre au touriste le regard du clocher sur la Brière.

Comme nous l'avons dit, l'échelle humaine est essentielle à l'appréciation de la Brière comme paysage, peut-être cette dimension est-elle en train de se modifier depuis qu'il est acquis que la Brière peut être façonnée par le travail de dragues qui aujourd'hui remplacent "la main de l'homme". Sans doute motivé par cette dépossession du paysage qui marque brutalement le passage à une nouvelle ère, l'accès à la vision panoramique a-t-il aussi été favorisé par les facteurs mêmes qui ont éloigné les regards du marais : la technologie moderne.

Si c'est un lieu humanisé au sens des écologues et que l'on perçoit de l'intérieur il est aujourd'hui entretenu artificiellement et mécaniquement à l'aide de moyens lourds : dans le marais moderne, des dragues et des pelleteuses font un travail qui nécessitait autrefois l'intervention de toute la communauté briéronne. Il faut apprendre à le regarder d'ailleurs. Il faut éduquer la perception à des vues d'ensembles et statiques, celles qu'offrent les "panoramas ". Ce n'est plus un paysage à regarder, mais un paysage qui se montre. Nous allons exposer comment se porte ce nouveau regard sur ce nouveau marais qui s'est ouvert à la technologie moderne, et à l'ère du tourisme .

Ce paysage éloigné dans le temps et "impénétrable" aujourd'hui, on va essayer de le faire renaître : on parle de "rajeunir le marais". Pour le percevoir, on va s'éloigner encore plus, prendre plus de distance et du haut d'un belvédère s'offrir une image du passé. Les Briérons nostalgiques sont prêts à accepter la rénovation du marais, le curage des canaux et le nettoyage des piardes, comme autant d'entreprises propres à leur donner une nouvelle vision : celle de l'âge d'or du marais des anciens. Ceci nous amène à découvrir une nouvelle échelle pour ces paysages : au-delà du paysage proche (la piarde entretenue), se trouve le paysage éloigné (le marais des anciens, celui de l'âge

d'or comme celui du passé historique). Tandis qu'à l'échelle humaine les Briérons se désolent dans la contemplation du travail d'un seul homme car si la vanité de cette intervention illusionne le promeneur devant une "belle piarde bien propre", elle rend plus tragique encore l'irréalité d'un travail collectif aux yeux des Briérons.

"L'entretien mécanique" expression que l'on prononce du bout des lèvres, depuis plus de dix ans a conquis les Briérons, on emploiera les grands moyens pour accéder à ce nouveau paysage grande envergure, et qui pour l'instant est encore envahi par la roselière. On peut émettre l'hypothèse que les Briérons sont en train de se constituer un regard éloigné sur le marais, un regard qui conserve les acquis des générations passées, mais qui s'enrichit et s'éduque à l'air du monde moderne. En effet, s'ils sont éloignés du marais par la technologie moderne, c'est elle qui les en rapproche ; et, contraints de convertir cet espace de travail en un espace de loisir, c'est au titre-même de touriste, avec la curiosité qui le caractérise, qu'ils redécouvriront leur Brière. Pour eux, un "paysage", c'est celui des vacances, du lointain, de l'inconnu. Les divers "clubs des anciens" ont exercé leur regard à d'autres paysages, aux commentaires touristiques et aux découvertes guidées. Touristes dans leur propre pays, ils auront alors bien devant eux ce qu'ils appellent un paysage.

Le paysage panoramique de la Brière est donc un paysage culturel à plus d'un titre. Il est tout d'abord reconstitué selon des objectifs précis : c'est un paysage que l'on donne à voir comme une illustration de la vie d'autrefois, une pièce de plus au musée de la nature. D'autre part, d'objet conceptualisé il devient un instrument conceptuel : il devient paysage à montrer, ce qu'il n'avait jamais été, et il devient l'instrument d'un sentiment identitaire. En effet, symbole qui n'était plus honoré que par quelques-uns, le marais de Brière n'était plus qu'un toponyme et un centre géographique, il reprend dignement sa place au coeur de la région Briéronne.

## C. CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES : AU-DELA DU MARAIS

1. Conclusions
2. Et au-delà du marais ? : le paysage métallique
3. Où la nature et la civilisation se font face

## C. CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES : AU-DELA DU MARAIS

### 1. Conclusions

. Profondeur, déplacement, et panorama, sont trois facettes de la relation du Briéron avec son marais qui déterminent trois formes de perception de cet espace et trois catégories de paysage.

. La notion de paysage appliquée à la Brière est dynamique, la relation avec le marais continue d'évoluer et impose pour être perçue une vision dynamique, flexible et adaptative.

Ce caractère se retrouve dans d'autres paysages fermés qu'il faut imaginer, ou pénétrer et surprendre.

. Le paysage du marais de Brière n'existe que dans le temps : celui qui a écrit son histoire et que les mémoires ont retracé, il fait de la Brière un paysage historique et un paysage-culte ; celui des vies qui l'habitent, et qui sont les "choses intéressantes à regarder", celui de la circulation en son sein, qui font de la Brière un paysage mobile ; celui de son adaptation à l'évolution de l'échelle de perception, qui font de la Brière un paysage panoramique...

. Comme autrefois, les Briérons ont une connaissance partielle de la Brière, mais parfaite de "leur coin" (très rares sont ceux qui, comme les gardes de Brière, ont une connaissance globale du marais). Aucun désir de globalisation n'émerge pour redonner à ce lieu son intégrité. S'il pouvait être perçu dans toute son étendue, au travers d'intensives coupes de roseau, aujourd'hui, il s'offusque à la vue. Les éléments du puzzle restent éparés pour la jeune génération à moins que... à moins que l'on se hisse en haut d'un belvédère.

. Le nouveau paysage panoramique est conçu comme une entité, il peut être perçu dans sa globalité, spatiale, et temporelle (ou plutôt intemporelle), le regard peut le traquer du haut d'un de ces clochers, autrefois repères pour s'orienter dans le marais. Le regard peut l'englober, l'esprit le globaliser.

. Autrefois, c'était la même Brière qu'on regardait de près et de loin, aujourd'hui ce sont deux regards différents qui se portent sur elles. Mais qu'on la regarde de près ou de loin, elle est un paysage témoin du passé. La Brière est regardée et non plus vécue : elle devient paysage-témoignage.

. Dichotomie des paysages et dichotomie des paysagers :

Détachés de la réalité du marais, les anciens se contentent d'un panorama et du récit du paysage d'autrefois. En revanche, le marais reste accessible aux



jeunes à travers l'entretien du paysage-culte.

. Le paysage horizontal représenté sous forme de piarde par les jeunes, recréé par le Parc, et regardé du haut d'un belvédère n'est pour les anciens qu'une friche, (improductive et sans valeur), un marais impénétrable (car on ne peut plus "être dedans") dont on ne peut rien voir (puisqu'il n'y a pas de vie ni de visibilité).

. Aujourd'hui, "être dedans", c'est être au-dessus de la tourbe, ce n'est donc pas se situer dans un paysage complet : le paysage complet appartient au passé. Aujourd'hui on se trouve dans un paysage tronqué, celui qui est déifié. La partie émergée prend les valeurs ancestrales de celle qui est immergée mais elle n'est qu'un théâtre, un témoin, un support pour véhiculer ce qu'était le paysage de la Brière.

## **2. Et au-delà du marais ? : le paysage métallique**

En Brière c'est avec fierté que l'on se présente comme un retraité des "Chantiers", et si on n'y est pas allé on triche un peu, et on passe à autre chose. C'est l'honneur du Briéron, de celui des îles, comme de celui de l'ouest. Aux "Chantiers", on participe à la technologie : on fond le métal, on le modèle on le façonne, on le frappe, on le rivète. Et surtout on y applique la force de l'homme, on y imprime l'empreinte des générations de Briérons (le père, le grand-père y ont travaillé, le fils y travaille), tout comme sur le marais c'est le travail de l'homme qui façonne le paysage. Il y a une intime relation entre les représentations du travail aux "Chantiers" et au marais, des temps différents, des techniques différentes, mais un investissement identitaire encore et le sacrifice à un travail pénible et usant, une même admiration et un même respect pour le travail de l'homme.

Plus tard, on se retrouve sur le marais, et on aperçoit au détour d'un canal le profil du pont de Saint-Nazaire. "C'est beau la nuit". D'une piarde, on voit à l'horizon les fumées des usines s'épaissir, et ce n'est pas laid, on le remarque à peine, parce que ça a toujours été là. Ça ne fait pas partie de la Brière, mais de son horizon. Voilà peut-être pourquoi, pour la voir, il faut plutôt regarder vers le centre, vers le fond, vers ses entrailles. L'horizon, c'est autre chose, c'est le futur, le monde du travail et le quotidien, le marais c'est le passé, une matière proche que l'on peut toucher, sentir, regarder, sans se brûler les yeux à l'arc de la soudure, sans se rendre sourd au martèlement du rivet.

## **3. Où la nature et la civilisation se font face**

Avant d'aborder la question de la place de l'ordre et du désordre dans le marais il convient de se demander si cette architecture qui découpe l'horizon ne représente pas le désordre venant rompre l'équilibre de la relation entre l'homme et son marais, et abîmer l'empreinte sur le paysage. Cette

confrontation est-elle perçue par les Briérons, et quelle signification prend-elle?

Les constructions industrielles et urbaines, qui constituent le paysage métallique, ne perturbent pas le regard des Briérons sur le marais. En fait, c'est là un paysage qu'ils ont vu évoluer, et qu'ils ont eu le temps d'intégrer. Ils y ont eu une activité particulière, socialisante et socialisée : le travail. Ils participent à une technologie qu'ils ne maîtrisent pas, menaçante elle suscite respect et crainte. C'est dans cet horizon que se situe le paysage "civilisé" : travail, technologie, ville estuaire, fleuve, départ, bateau, mer, voyage, lointain...

L'image de cette *nature sauvage* qu'offre le marais si proche ne serait-elle pas l'image de l'ordre, tandis que par opposition, le paysage métallique serait l'image du désordre ?

Au contraire, on entend dire : "le pont de Saint-Nazaire fait bel effet quand il est tout éclairé.", "les H.L.M de Saint-Nazaire, ça ne gêne pas"

Et si l'on interroge un promeneur en barque sur la vue depuis le marais, on est surpris de l'échange provoqué :

- *qu'est-ce qu'on voit au loin ?*
- l'arbre ?
- non, là-bas.
- ah, et ben c'est les raffineries de Donges.

Ainsi, on voit aussi bien un arbre que les cheminées qui se profilent derrière, cela fait partie du paysage horizontal, et cela est ignoré. Il n'est porté aucun jugement le concernant.

Il s'agit donc d'un ordre perçu comme différent mais nullement perturbateur tant qu'il se tient hors des limites du marais, et malgré sa présence marquée dans le paysage horizontal. Dès lors qu'il pénètre le marais, l'équilibre est rompu :

"Parfois, quand le vent porte, la sirène du chantier on l'entend jusque dans le marais. J'me dis mince même le dimanche elle m'appelle !"

Le marais est à la fois sauvage et civilisé, ces éléments apparemment antagonistes y sont combinés pour rendre le marais praticable. En analysant les représentations des traces de civilisation dans le marais on voit qu'elles sont dosées précisément, et que tout aménagement doit être discret et évoquer l'artisanat... "Les boulevards le long des roseaux", et "les véritables autoroutes" que sont les grands canaux bouleversent l'équilibre maintenu entre marais *sauvage* et marais entretenu. Le marais doit rester accessible, mais les chemins ne doivent pas s'éloigner des chemins d'autrefois.

Toutefois, il semble que cette architecture soit une frontière commode à l'univers du marais, elle renforce ainsi la position d'enclave dans laquelle se complait la Brière, et légitime son rôle de "poumon vert".

A TRAVERS LE ROSEAU

## De la coupe du roseau

“On allait loin, jusque sous Camer. On allait jusque là-bas, couper les roseaux on les attachait on les mettait debout à sécher, et on les portait 4, 6 sur les épaules jusqu’aux Fossés-Blancs. On coupait le plus qu’on pouvait jusqu’à qu’on trouvait des bons (...) On était ..habitué, on faisait not’ train-train, tout seul. Et on connaissait nos roseaux, on voulait pas qu’ils soient mélangés avec d’autres, y en avait qui mettaient beaucoup d’herbe dedans. Mais on connaissait nos roseaux ! (...) Vous avez pas couru dans les roseaux, on arrive, y a une butte, après on a un trou. Et puis tous les roseaux sur l’épaule, on tombait plus d’une fois, fallait se relever et reprendre le paquet sur le dos. Pour les hommes naturellement c’est moins dur, sont plus forts quand même. On a toujours dit que c’était pas un travail de femmes mais j’étais pas la seule.”

“je sais même pas si les gens coupent des roseaux. J’ai pas été voir. J’ai même pas été à la fête. On vieillit et puis c’est tout.”

\* Du "grand roseau propre", vertical et exploitable... au "petit roseau minable"

Au yeux des anciens, la colonisation rapide de la roselière ajoutée à l'inexploitation des surfaces anciennement fauchées augmente l'effet d'abandon et de "gâchis". Le roseau, qu'ils appellent encore le "chaume", n'est pas considéré comme un envahisseur. Ils se le représentent comme une production utile et un signe des richesses du marais prodiguées à l'homme ; et si sa densité rend l'accès difficile elle perpétue néanmoins les traditions de pénibilité des traversées du marais. Mais le "petit roseau minable", celui qui choque le regard réel, véhicule les mêmes images que le roseau qui "meurt, et remeurt et re-remeurt" responsable du comblement. Il bouche l'horizontale en mourant et la verticale en poussant.

\* Du roseau vertical impropre au roseau horizontal propre

Le roseau se dresse de la surface vers le ciel, c'est l'élément vertical dont on nettoie le marais, pour lui rendre sa pureté horizontale. Il devient le "marais propre" dont l'apparence horizontale est la condition de l'accès à ses profondeurs : profondeur verticale cachée au fond des trous de tourbe excavés par les anciens, et profondeur horizontale située à l'horizon de la "Butte des Pierres". Le roseau fauché permettait de faire apparaître le marais, de marcher à sa surface et d'ouvrir à sa verticalité. Aujourd'hui, la verticale reste apparente au-dessus du marais, mais ce n'est pas sa place. Et devant le spectacle de roseaux coupés on s'exclame : "comme ça c'est propre."

"Il a été un temps en Brière, qu'il y avait rien du tout. J'ai vu dans ma jeunesse et mon père m'en a parlé, on voyait la butte des pierres qui était à je ne sais combien de kilomètres. Y avait ni jonc, ni ajonc, ni roseau, rien du tout", "on regardait les endroits c'était beau, c'était nu, c'était propre." Voilà la Brière exploitée, la Brière horizontale, pure... et idéalisée :

*Alors ça ressemblait à quoi la Brière, à des champs coupés? : "ah non ! ça ressemblait pas à des champs, parce que c'était coupé n'importe comme... y avait des endroits, il va rester ça, y en a d'autres il va rester ça..."*

\* L'homme , le roseau, la tourbe, la perche...

La coupe du roseau, c'est aussi une coupe de la verticalité, elle dégagait la place pour tourber.

Le tourbage creusait le marais, et tout en verticalité.

Enfin, la coupe du roseau ouvre la vue.

L'homme garde contact avec la verticalité de la Brière, il se dresse sur son chaland, sa perche prolonge son corps vers le fond du marais. Et l'imaginaire vient au secours de la tourbe oubliée, et par l'intermédiaire de l'eau, remet le Briéron en contact avec la Brière, avec le paysage vertical où s'enracine son histoire.



Puis le roseau épouse la tourbe, d'un mélange inconnu et mystérieux...

### III. L'ÉPAISSEUR DU MARAIS ... le roseau épouse la tourbe

#### A. LA BRIERE SENS DESSUS DESSOUS

Mélange et chamboulement

1. "Le chamboulement"

Deux phénomènes mettent le marais sens dessus dessous : cataclysme originel, et le tourbage

2. Le marais "entre terre et eau"

Où le paysage renversé se redresse

3. Représentation du tourbage

La main du créateur

#### B. ORGANISATION DE LA BRIERE

1. Dessus, dessous et au milieu

Au milieu, entre la tourbe et l'horizon, un peu au-delà de l'épaisseur de l'eau... : Le "milieu"

Au-dessus

Au-dessous : le marais, la tourbe

2. Les anguilles et "la vermine"

Anguille impure ? Marais impur ?

"La Vermine"

3. Le mélange des matières

Le mélange et l'intrication des éléments : la matière du marais

Tellurique ou végétale

Pas de feu pour la fumée

Le silence et la couleur de l'air

4. "Il faut aimer l'eau qui s'écroule..."

a. La nature de l'eau

b. L'eau élément tabou socialisé !!!

c. Les pouvoirs de l'eau

d. L'eau du marais

Conclusion : L'ombre des matières

## C. L'EAU : UNE FENETRE SUR LE MARAIS

Les accès à la verticalité : eau et cataclysme

1. Médiation entre l'intérieur et l'extérieur
2. Médiation entre le réel et l'inconscient
  - "quand je rentre du boulot, je laisse la voiture, j'enfile mes bottes et je suis parti."
  - "un bol d'air pur"
3. Médiation entre le monde du marais et le monde des hommes
  - a. De la réalité sociale au fantasme
  - b. Du chaos originel au chaos final

Création

Le marais transmet la mort

"La brière coule !"

Les sources du marais

Les sorcières d'épouvante

"Ces eaux croupies par l'attente d'un second déluge"

Le rapport au corps



### III. L'ÉPAISSEUR DU MARAIS

... le roseau épouse la tourbe

Seul élément remarquable à s'étirer plus haut que le dessus du marais : le roseau. Mais il a ceci de particulier que ses racines s'insinuent très profondément dans la tourbe, ainsi il est un médium entre le monde des hommes et celui du marais. C'est l'illustration du principe qui structure l'épaisseur du marais, tant symbolique que matérielle : l'intrication du dessus et du dessous. De sa pointe à son rhysome, le roseau traverse l'épaisseur du marais et l'épaisseur de l'eau. Il est le lien entre l'élément humide (l'eau), l'élément aérien (tellement absent du discours sur le marais : le ciel), et l'élément virtuellement solide : la tourbe. Suivons encore la flèche du roseau qui donne sens à l'épaisseur du marais et traversons la tourbe.

Nous allons nous attacher à décrire la Brière selon les modes de perception des Briérons, façonnés par le tourbage qui coupe dans l'épaisseur du marais, ainsi la verticalité servira de fil conducteur à notre exposé. L'image verticale du marais n'est pas donnée en tant que telle mais doit être reconstruite à partir d'éléments disparates extraits du discours technique sur le tourbage ou sur le comblement, et de légendes et anecdotes dont le marais est le théâtre.

L'épaisseur du marais ne se réduit pas à une simple stratification géologique, ni même à une stratification des moments de son histoire. Certes, de nombreux témoins rappellent cette histoire à la mémoire collective : présence de bois fossiles âgés pour les plus anciens de 4.500 ans, tourbe formée depuis cette époque, et en surface, traces des trous de tourbes excavés par les anciens, traces de leur coups de salais (outil pour couper la tourbe).

Mais, comme nous allons le montrer, cette épaisseur est aussi et surtout chargée du sens donné à l'ensemble du marais de Brière.

#### A. LA BRIERE SENS DESSUS DESSOUS

##### Mélange et chamboulement

Les mystères de la nature et de la création du marais sont réduits aux notions de mélange et de chamboulement. L'intrication entre le dessus et le dessous figurée par le roseau est la clef de la compréhension des classifications qui ordonnent le marais dans les représentations briéronnes de la nature. On parlera essentiellement en terme d'épaisseur, pour classifier les stratifications, et on organisera les manifestations des associations des "quatre éléments".

## 1. "Le chamboulement"

Le texte de Chateaubriant qui relate un cauchemar, est une description apocalyptique. C'est un instantané du chaos et de la création, un bouleversement accéléré, une intrusion du temps dans la matière du paysage.

"... Les flammèches de son feu de tourbe avaient des ondulations étranges... elles se transportaient sur les objets comme les feux follets sur le nez des chalands... c'était même une danse mouvementée, capricieuse, qui s'élevait dans les airs et jusqu'au plafond... les murs de la chaumière ne leur faisaient plus d'obstacle, elles se répandaient par toute l'étendue de la nuit ; elles cabriolaient par les vastitudes d'un marais de ténèbres, parmi des troncs d'arbres noircis, roulés dans une eau morte... Il leur poussait un visage de feu, des mains de feu... elles étaient tout un peuple de minuscules génies grouillant par milliers, qui s'emparaient des arbres, les enfouissant au plus profond de la vase et de tous côtés, oeuvrant de leurs doigts diligents, reproduisaient en un éclair le lent travail des siècles.

Aoustin n'était plus dans sa chaumière, il pataugeait dans cette boue, nullement effrayé, nullement dépaysé, parmi des génies korrigans qui ne lui faisaient aucun mal et ne s'apercevaient même pas de sa présence.

Les uns glissaient à la surface des eaux, y jetaient mille débris, feuilles, bois mort, broussailles, qui dans l'instant se décomposaient, à vue d'oeil pourrissaient, en même temps que ce sirop visqueux, passant du fluide au solide, formait un terreau semblable au moût de vendange, d'où jaillissaient, dans la musique du vent, les prèles, les roseaux et les fougères.

Les autres, immergés dans les profondeurs, tels des mineurs et des scaphandriers, non moins agiles, brassaient les fanges lourdes infatigablement. Et de leur brassage perpétuel naissait un entrelacs chevelu de plantes aquatiques, sphaignes, laiches, jonchées, carex, prèles, choins, qui elles aussi, se corrompaient en merveilleuse promptitude, escaladées par d'autres encore, et sans cesse, qui se repaissaient de l'amalgame limoneux des mortes, qui mouraient à leur tour, toujours plus innombrables et plus agglutinées.

Enfin, à travers la lame d'eau, ces tiges animées aspiraient à s'unir aux racines des plantes supérieures ; les rameaux des laiches embrassaient les racines des roseaux, mille bras surgissaient pour parfaire cette étreinte, et tout cela pourrissait aussi... Lacis gluant, spongieux, qui buvait et comblait l'intervalle liquide ; tourbe de poix, ténèbres de la tourbe naissante.

Il étouffait. Il était prisonnier au fond de ce chantier torride où les plantes s'enlaçaient à son corps, il n'avait plus la force de repousser ces murailles souterraines qui se refermaient toujours, et il implorait les sources qui, çà et là, coléreuses, autour de lui bouillonnantes, cherchaient en haut les interstices, et soulevaient comme d'une épaule de grands dômes de gazon. Quand soudain la croûte gonflée céda de place en place, les sources délivrées jaillirent, coulèrent en nappes apaisées, et ce fut, dehors, la lumière du jour sur de grands lacs aux noirs rivages". [Chateaubriant p.213 - 216]

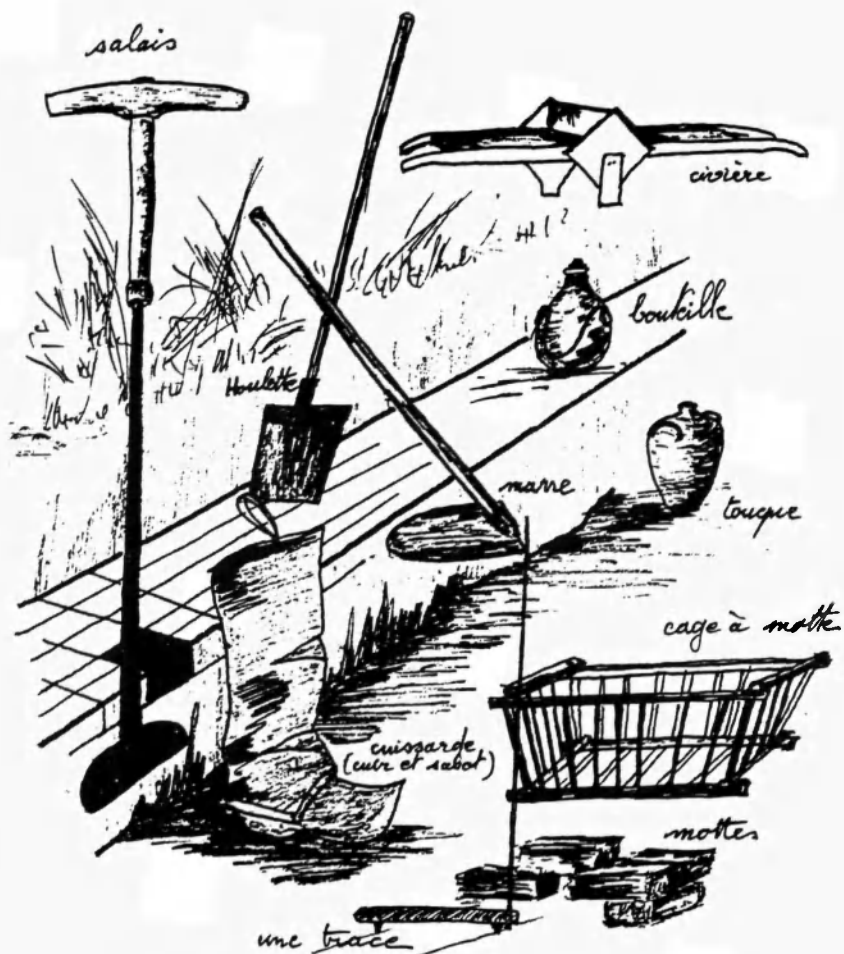
Deux phénomènes mettent le marais sens dessus dessous : cataclysme originel et tourbage

L'origine du marais est perçue comme un cataclysme qui aurait renversé une forêt : un raz de marée accompagné parfois d'un effondrement de terrain. Et c'est au coeur même de la tourbe que l'on trouve aujourd'hui de grands arbres noirs fossilisés et gorgés d'eau mais qui prennent la dureté de la pierre lorsqu'ils sont secs : les "mortas". Ainsi, ce qui était dessus, les arbres de cette forêt originelle, est aujourd'hui dessous. Et que l'on évoque, avec nos interlocuteurs, les mortas ou les origines du marais, les deux phénomènes renvoient inlassablement l'un à l'autre. Énoncée avec perplexité, l'explication du bouleversement est maniée avec circonspection. Avec son mystère insondable l'existence de ce "chamboulement" marque les consciences. Et le même terme de chamboulement est utilisé pour décrire l'aspect du marais après le tourbage (alignement de trous, amoncellement de tourbe à leur côté). Lors de cette opération le marais est ouvert, sa matière en est visible, elle est sortie et posée sur le dessus. C'est ce qu'on appelle "lever la motte": l'homme se place dans le trou ou sur la tourbe (à la manière de quelqu'un qui utilise une pelle ou une pioche), mais quelle que soit la méthode employée, après avoir taillé une brique, il doit la soulever et la poser sur le bord du trou. Quant aux mortas trouvés, ils sont aussi mis à part, et on abandonne en général ce trou : la motte n'y est pas "bonne". Le trou risque, en effet d'être inondé par un afflux d'eau et une fois le morta retiré, l'espace n'est plus géométriquement propre à la coupe. Les mortas utilisés comme bois de charpente étaient eux aussi sortis et posés sur le dessus.

Ce chamboulement provoqué par le travail de l'homme, s'il est mis en parallèle avec le bouleversement originel, se donne à voir comme une remise en ordre : ce qui a été inversé reprend son sens, les mortas reprennent leur place au-dessus du marais et peuvent, à nouveau, se dresser vers le ciel comme on le voit dans certain jardin. Ainsi, la Brière, espace apparemment anthropisé, dont les trous de tourbe forment des plans d'eau et les buttes en herbe sont des pâturages est, si on regarde plus en profondeur, la matérialisation des désordres de la nature: la Brière, est perçue comme une nature sens dessus dessous. En assimilant l'intervention de l'homme au processus inversé de la création de la Brière, les Briérons intègrent leur action à la logique du fonctionnement de leur univers.

## Du tourbage

“Si je trouvais un beau “butteau”, un endroit, on coupait là : c’est une place comme vous verriez une maison. Vous faisiez des trous, des “sondis” pour voir la Brière, à quelle hauteur qu’elle est. Après on écobait ça pour que l’emplacement soit pas pris : on prenait une pelle chacun d’un bout, on enlevait la première pelle, on les mettait sur le côté et à mesure on les mettait sur les autres, les unes sur les autres. Quand c’était bien éclairci, on parait la Brière et puis on salaisait deux rendes à la fois. Vous prenez six rendes de large, et vous en coupez deux et puis après ça va bien plus vite.”



## 2. Le marais "entre terre et eau"

"Notre comportement vis-à-vis de la pollution consiste à condamner tout objet, toute idée susceptible de jeter la confusion sur, ou de contredire nos précieuses classifications." [Douglas 1971 : 55]

C'est ainsi que s'explique la vision extérieure sur le marais, sur ses habitants, qui sont méprisés, craints et encore aujourd'hui marginalisés. Un extrait des impressions d'un voyageur en 1832 illustre cette position.

"Nous voici devant une cabane. Entrons.

Un nuage épais remplit l'enceinte, ondoie, tourbillonne au gré du vent. C'est une fumée âcre et noire qui s'échappe d'un vaste amas de tourbe enflammée ; elle vous suffoque et voile votre vue. Peu à peu, à travers cette atmosphère nébuleuse, vous croyez apercevoir des fantômes qui se meuvent lentement ; puis enfin apparaît une figure jaune, sèche, morne et stupide que recouvre à moitié une barbe épaisse et qu'abrite un bonnet de laine brun, puis vient un corps immobile, enveloppé de sombres vêtements : c'est la personne du propriétaire du logis, c'est le chef de famille(...)

Et cette large figure qui ressemble à l'ébauche informe d'un sculpteur, cette peau noire et ridée, cet oeil fixe ? que pensez vous que ce puisse être ? Vous ne devinez pas?

Tout cela forme l'ensemble de la physionomie de l'épouse(...)

A ces marmots accroupis autour du foyer, vous demandez la fraîcheur, la naïveté du jeune âge : l'influence du pays pèse déjà sur eux de tout son poids, la fleur de la jeunesse s'est fanée en eux, et les voilà mornes, blêmes, impassibles comme leur père.

"Eh bien regardez maintenant du haut de ce monticule le beau fleuve qui arrose le jardin de la France : c'est la Loire... Les vaisseaux des deux mondes glissent sur la surface, et de ce côté, voyez le mouvement, la vie, sur cette route, la civilisation nous entoure, mais on dirait qu'elle ne peut franchir ce fatal cercle noir.

(...)

Et d'abord, remarquez cette étrange prévoyance de la nature qui, pour protéger son ignorance et lui épargner la peine d'ensemencer pour vivre, a placé à ses pieds des trésors faciles à exploiter. Cette terre noire, qui attriste vos regards, voilà sa richesse, et il ne l'échangerait pas pour la poudre d'or du nouveau monde. " [Ludovic 1832]

Nous avons déjà évoqué le malaise des Briérons pour classer la Brière entre la terre et l'eau. Pourtant le marais n'est pas conçu comme un lieu ou une matière pourrissante, comme c'est le cas dans l'imaginaire populaire.

Au voyageur de passage, la Brière offre la vision du pourrissement, mais à y vivre, l'on voit que ce marais ne pourrit pas, il vit, respire, pousse, il est

sonore et odorant. C'est justement la décomposition incomplète des végétaux maintenus sous l'eau, à l'abri de l'air, qui est à l'origine de la formation de la tourbe. Et la fermentation des vases, mise en évidence par les bulles qui accompagnent la perche qui ressort de l'eau, ou les lueurs des feux follets qui, dit-on, courent parfois à la surface de l'eau, ne sont pas inquiétants mais familiers.

Ce qui semble une pourriture au regard extérieur est une "manne inépuisable" aux yeux des Briérons, et cela semble n'être qu'un équilibre parfait entre le temps figé dans l'absence de fermentation et celui qui est constamment rattrapé par l'homme, qui coupe tourbe et roseau, entretenant ainsi le marais dans un état d'équilibre dynamique.

### Où le paysage renversé se redresse

La disparition du marais semble à certains dans l'ordre des choses : "la forêt reprend son bien". C'est l'action humaine, dit-on, qui permet aux arbres de reprendre leur place, car en recreusant les canaux, les graines enfouies depuis le premier cataclysme refont surface. Si les "hioches" sont considérées comme la peste du marais, les arbres colonisateurs ont droit à plus de respect du fait qu'ils font partie de la remise en ordre du marais.

### 3. Représentation du tourbage

Pour tous, aussi bien les Briérons agriculteurs de l'ouest que les Briérons jardiniers de l'est, on retourne la terre pour la faire produire, c'est ce geste propre au labour que l'on reproduit pour extraire la tourbe. L'esthétique des Briérons est marquée par les techniques agricoles et ce qui est exploité doit l'être selon les règles de cette exploitation : ne rien gâcher (par souci de rentabilité et par respect de la production), et pour cela travailler un terrain bien entretenu. Mais après le tourbage, le terrain est rendu inutilisable pour toute autre exploitation (on privilégiait le fourrage et la litière quand le terrain s'y prêtait). "Derrière nous c'était un trou, c'était inondé l'hiver, y avait rien à chercher après", ce spectacle rappelle que les richesses de la terre ne sont pas inépuisables. A ces "trous et ces bosses" le regard juxtapose les terres cultivées nivelées et ordonnées, et l'on entend parfois dénigrer le paysage d'après le tourbage : "y avait de beaux marais, et puis d'autres il avait été coupé de la tourbe deux fois déjà, ça faisait des trous, des marécages, l'eau dormait...". Ces trous et bosses qui caractérisent les descriptions du tourbage sont parfois des critères pour prouver l'abandon d'un terrain : "Avant y avait pas de trous ! Maintenant le terrain est peut-être uni, mais c'est jamais coupé. Alors la gâche elle tombe quand il pleut l'hiver, ça fait des trous et puis c'est plus uni et c'est plein de trous et de bosses que voulez-vous ?"

Il arrive même que la tourbe soit tenue pour responsable du désordre de la nature, et toujours nimbée de mystère. Ainsi on raconte que c'est sa

présence qui est responsable de la stérilité d'un pré : elle s'est alliée avec le feu et depuis lors, c'était vers l'année 1900, il ne pousse plus que du roseau. Et ce pré devenu marais s'en trouve par-là déclassé aux yeux des Briérons .

Ainsi, le tourbage bouscule les représentations de l'exploitation agricole mais il met en même temps les Briérons en contact avec la dimension sacrée des mystères de la formation de l'univers. Ce regard ambivalent explique les nombreuses contradictions du discours sur le paysage des "terrains de motte". On en parle tantôt avec le respect dû aux choses qui dispersent la pensée à leur seule évocation, tantôt avec un mépris mesuré pour autant de démesure dans l'exploitation.

### La main du créateur

Pourtant ce paysage montre autre chose, notamment le chamboulement originel qu'il reproduit. Par le tourbage les Briérons font alors face à l'histoire du marais et prennent part au redressement de cette verticalité renversée. En effet, ce paysage qui s'ouvre à eux, proche et mystérieux, reste celui d'une nature dont le travail lent et puissant apparaît dans cet étonnant bouleversement des agencements. Là, l'homme défait méthodiquement ce que la nature a construit, il construit à son tour et ressort des fonds du marais ce qui y a été enfoui. Ce contact avec une nature chaotique rapproche l'homme de la Nature, en y introduisant un ordre différent bien que cohérent avec celui de la création, il se donne le pouvoir de dominer le chaos.

## B. ORGANISATION DE LA BRIERE

### 1. Dessus, dessous et au milieu

L'analyse du discours recueilli auprès des Briérons a permis de distinguer trois espaces pertinents pour décrire l'épaisseur du marais de Brière. Ils traduisent l'importance des stratifications et opèrent une dichotomie effective entre le monde des hommes et le monde propre au marais.

*Au milieu, entre la tourbe et l'horizon, un peu au-delà de l'épaisseur de l'eau... : Le "milieu"*

Cette partie émergée du *vrai paysage*, investie différemment aujourd'hui mais vivante de l'intérêt qu'on lui porte. Le milieu, c'est cet aspect du marais que l'on découvre en s'y promenant, c'est le marais vivant du mouvement des roseaux agités par le vent, des bruissements du vent dans les roseaux, des

irisations sur les piardes... C'est le marais dans lequel il faut se déplacer et passer du temps, pour le connaître, le temps nécessaire pour être au moins tombé une fois dans l'eau.

De la pointe des roseaux à leurs racines, c'est un "milieu" digne des écologistes, où grouille une vie des plus intenses, dont le regard expérimenté traque les manifestations : mouvements de l'eau agitée par une anguille qui "voyage", nids de canne, crottes de ragondins, ragondins, cannes...

Cette épaisseur est variable selon la taille, ou l'absence des roseaux, variable aussi selon le niveau de l'eau.

#### *Au-dessus :*

Au-dessus de la pointe des roseaux le regard est happé par l'horizon qui s'étend jusqu'au bord de la Loire. Aux bords de Loire où se trouve cet espace transitionnel, à l'interface du monde extérieur et du monde du marais : Trignac et ses forges, Donges et ses raffineries, Saint-Nazaire et ses chantiers... C'est de là que proviennent les menaces réelles ou imaginaires. Que ce soit la dépossession du marais par de gros promoteurs, la technologie moderne responsable de l'anéantissement de l'exploitation traditionnelle du marais ou la volonté imprévisible des eaux : raz de marée (catastrophe créatrice ou destructrice), marée ou crue de Loire. C'est là que se joue le destin du marais.

Ce regard horizontal ignore le ciel. On ne s'interroge pas sur l'infini des cieux ou la finitude de la voûte céleste, l'univers paraît renversé, ce sont en revanche les profondeurs illimitées du marais qui troublent l'entendement. Vers le haut il n'y a rien, car tout se passe vers le centre et vers le fond.

#### *Au-dessous : le marais, la tourbe*

L'horizon s'enfonce dans la tourbe. C'est le tourbage, qui avait matériellement mis l'homme en relation avec le marais. Du paysage connu, témoin et identitaire, ce vrai paysage que les hommes d'autrefois "chamboulaient" mettant à nu sa matière, du paysage dont les matières, les trous, les hommes étaient les constituants, il ne reste que la partie immergée, que la mémoire entretient.

La fin du tourbage a éloigné les Briérons du vrai marais, néanmoins cette distance laisse la place à un fort investissement symbolique, une autre relation s'instaure, plus affective et qui se nourrit d'imaginaire. Le dessous reste l'univers propre au marais, tandis que le milieu devient un univers propre à l'homme.

## **2. Les anguilles et "la vermine"**

Si le marécage n'a pas de connotation négative et que même la "saleté" y est valorisée, qu'est-ce qui, dans le marais est impropre et fait partie du



domaine de la souillure,? ("rentrer noir du marais", c'est prouver qu'on y a travaillé comme les anciens et c'est adopter la couleur qui définit toute chose appartenant à son univers.)

### Anguille impure ? Marais impur ?

Dans ses commentaires sur les abominations du Lévitique, M. Douglas souligne que "tout groupe de créatures non équipé pour le mode de locomotion qui lui est imparti dans son élément, est contraire à la sainteté.

Les derniers animaux impurs sont ceux qui se traînent, rampent ou grouillent sur la terre. Ce mode de locomotion est explicitement opposé à la sainteté. ( Lév., XI, 41-44). (...)

Qu'il s'agisse de ramper ou de grouiller, ce mouvement est toujours de forme indéterminée. Et si les principales catégories d'animaux sont toutes définies par leur type de mouvement, alors le grouillement, mode de propulsion qui n'est propre à aucune classe particulière défie toute classification de base. Les bêtes qui grouillent ne sont ni les poissons, ni les oiseaux, ni les bêtes à viande. Les anguilles et les vers vivent dans l'eau, mais pas comme des poissons ; les reptiles vivent sur terre, mais pas comme des quadrupèdes. Toutes ces créatures ne participent à aucun ordre." [Douglas : 75]

Mais l'anguille, ou plutôt *les anguilles*, sont l'objet de la pêche principale. Elles sont isolées dans une catégorie précise. On distingue les "poissons" de "l'anguille" : les techniques de pêche à l'anguille sont spécifiques ("bosselle" ou nasse, "fouine" ou trident), et distinctes des autres pêches aux engins destinées au poissons (trois-maillles, louves, araignée...), la pêche à l'anguille est ouverte toute l'année, tandis que la pêche aux "poissons" est réglementée. L'anguille "voyage", elle se déplace, surtout par tempête, sinon elle se "terre" dans la vase et c'est la "fouine" jetée au hasard qui fouille la vase à la recherche des anguilles "emmêlées ensemble". On dit qu'elle est toujours terrée sous les piardes asséchées, et attend le retour de l'eau. Mi-aquatique, mi-terrestre, son domaine c'est celui du marais, de la tourbe, et du dessous. Elle est l'habitant caractéristique du marais, et il est intéressant de noter que dans l'imaginaire populaire, elle est hors catégorie, et suscite les mêmes dégoûts que le marais auquel on l'associe. Au contraire les Briérons s'accommodent de cette association, ils sont accoutumés à ces "anomalies de la nature". Ils classifient les différentes sortes d'anguilles selon la couleur de leur ventre, leur grosseur et leur longueur, et la qualité de leur chair. Là où l'imaginaire populaire voit la saleté et le dégoût, les Briérons voient des pimpenaux, des civelles, des anguilles rouges, et des blanches.

"A l'hiver c'est le pimpenneau que vous prenez, à l'été c'est de la rouge. Le pimpenneau c'est noir et blanc, y en a de plusieurs sortes : tout blanc comme le poisson qui sort de mer, y a beaucoup d'anguilles de Loire qui rentrent en Brière, ceux-là sont plus blonds que les autres mais sont pas si bons."

La perception des matières gluantes est aussi abordée par Mary Douglas : "Toucher quelque chose de gluant c'est risquer de se diluer dans la viscosité. Ses longues colonnes qui tombent de mes doigts me font penser à ma propre substance coulant dans une mare gluante." [Douglas : 58]. Les anguilles produisent un mucus, elles sont visqueuses et il faut les saisir avec des "ciseaux à anguille". Pourtant, c'est avec joie qu'on se rappelle en Brière, cette pêche au carrelet si abondante "que les anguilles passaient par dessus bord et que le chaland était blanc d'écume."

### "La vermine"

En Brière, la vermine désigne aussi bien un lieu ensauvagé que les habitants de ces lieux. C'est un mot à forte connotation négative et qui est employé aussi bien pour nommer une catégorie de faune ou de flore qui se loge dans les espaces abandonnés par l'homme, que pour nommer ces espaces eux-mêmes : "c'est que de la vermine !" me dit un Briéron en enveloppant le marais d'un geste large. Ces espaces abandonnés offrent l'image de la disparition de la communauté, de la perte de contrôle sur l'environnement qui lui est conjointe, sont dits "malpropres", par contraste avec le temps passé où "c'était bien fait, c'était propre". L'espace envahi par la souillure l'est de façon d'autant plus radicale que lexicalement le vocable qui définit l'impur, "malpropre", est l'antagoniste de celui qui désignait la normalité : les champs étaient "propre". Les cultures continuent d'être associées à la sphère domestique et leur abandon, pense-t-on, est cause de l'insalubrité des habitations : "maintenant c'est que des ronces derrière la maison, ça donne de l'humidité aux murs, y a pas d'aération."

Aujourd'hui la souillure occupe les espaces abandonnés, mais autrefois ? Sans doute le marais qui appartenait au quotidien, et qui était totalement maîtrisé, jusqu'à sa plus petite parcelle, était-il un espace profane et pur. Alors, comment se sont modifiées les sphères du pur et de l'impur lors de la translation des activités quotidiennes du marais vers les chantiers ? Je pense que l'on peut concevoir les chasses du soir ou du matin, effectuées avant ou après le travail et que le système des quarts facilite, comme un rite purificateur, une ré-affirmation de l'appartenance au monde du marais, monde de l'eau. L'ouvrier des chantiers doit se laver du feu antagoniste de l'eau et se ré-approprier ce territoire en y réaffirmant sa capacité nourricière et en perpétuant la tradition : une passée du soir en mémoire du travail que les anciens allaient faire sur le marais en rentrant du chantier. (Ce phénomène est bien mis en évidence dans le film de 1947 "Brière et briérons".)

"Si j'étais du matin, je pouvais pas y aller je faisais les quarts, mais sinon j'allais le matin à la chasse, c'était plus fort que moi, elle avait pas besoin de me réveiller, le bonhomme était réveillé, le chien aussi."

### 3. Le mélange des matières

Après l'exposé des représentations et significations données à l'ordonnancement particulier du marais, nous allons nous intéresser de plus près aux éléments qui le composent et à leur mélange. Le mélange et l'intrication des éléments n'est autre que la transposition dans la matière du bouleversement que figure la Brière. C'est une interprétation et une intégration dans la matière de ce chamboulement.

Un Briéron parle ainsi de la création du marais : "Dans les 2, 3000 ans les feuilles se sont mélangées, la terre s'est mélangée, la vase, les arbres parmi, on trouve un espace de terre qui est spécial, qui sèche. La Brière c'est un trou(...)"

C'est le mélange des éléments qui donne au marais ses pouvoirs. Le marais est un principe actif de vie, de par la richesse du mélange de terre et d'eau : "C'est fertile le marais : toute cette eau, cette terre, ce soleil, c'est formidable." Cette richesse si souvent évoquée est encore symbolisée dans les légendes par la présence du château au centre du marais, et le trésor présumé de la "Buttes des Pierres":

"Si vous êtes sur la Butte des Pierres, vous ne trouverez pas de Brière, de tourbe, ou sur le trésor, vous trouverez pas non plus, peut-être des Louis d'or."

#### Le mélange et l'intrication des éléments : la matière du marais

Les quatre éléments primitifs : l'eau, la terre, le feu et l'air, sont présents dans l'univers tant matériel qu'imaginaire du marais, mais à l'état de mélange. Ils se dissolvent ou se soudent, s'évaporent, se condensent, s'altèrent, se désagrègent pour renaître sous les formes de "bô" ou de "grabô", de "recou", de "ribô" ou de "paris", de "motte" ou de "noir", d'eau noire, de roselière ployant sous les vents d'ouest, de risées sur les piardes et les coulines.

Ce qui sert de support à l'imaginaire est tout ce qui n'est pas matière du quotidien, éléments tangibles prélevés sur le marais pour le "rapport" ou la consommation personnelle, telle la tourbe et le roseau. En revanche ce seront leur transcription vaporeuse ou liquide qui seront le décor des fantasmes sur le marais, ce sont elles qui baignent le marais dans une atmosphère mystérieuse : la fumée de la tourbe qui se consume, les cendres du paysage dans lesquelles le chasseur s'enfonce et dépiste son gibier, la brume qui, dit-on, "remonte du canal", et efface le marais ne laissant plus voir que la pointe des roseaux, la vase liquide dans laquelle la perche s'enfonce sans jamais trouver le fond.

#### Tellurique ou végétale

Elle est solide virtuellement : elle sèche et durcit, s'effrite en poussière ou en "terre noire", ou encore se dissout en vase. L'épaisseur du marais, c'est celle de la tourbe, jusqu'à sa surface, celle où l'on pose le pied, au contact souple et

au son mat.

Déjà évoqué pour aborder la classification des terrains la proximité terres/marais est encore signifiante du point de vue de l'organisation des matières comme en atteste cette explication des travaux du Canal du Nord : "Quand ils ont fait le canal qui vient directement à venir aux Fossés-Blancs, ils sont rentrés en terre, un petit peu, le bord du marais montait en terre, alors ils ont fait marche arrière pour reprendre plus bas en Brière, la terre est moins dure... alors on l'appelle la 'torse' parce que ça fait un tournant... si elle avait continué comme ça elle serait allée plus loin au Fossés-Blancs, mais c'est rocailleux, y a des rochers tout ça, c'est pour ça qu'ils ont abandonné, ils ont repris dans le marais c'était de la tourbe... ils arrivaient sur terre c'était trop dur, tandis que là-bas ils arrivaient dans le marais, c'était de la grosse terre noire."

#### la composition de la tourbe

L'épaisseur du marais est peu stratifiée. Le "gazon", la "terre" et la "motte" se superposent au-dessus des graviers, rochers, vase des marais ou glaise que l'on trouve pêle-mêle. Les fonds du marais sont connus jusqu'à une certaine limite : "Le piquet, il est profond dans l'eau, dans la vase, il est profond dans le sable"

La tourbe est conçue comme un mélange lié à la formation du marais: elle est faite de terre, de végétaux et de temps. La qualité de la tourbe augmente en fonction de sa pureté : de la tourbe "fine, pure et compacte", à la tourbe "piailleuse" que l'on peut casser d'un main.

La matière du marais est unique. "Tourbe" ou "terre noire" on la rencontre sous des formes différentes selon son état plus ou moins liquide ou solide : la vase est de la "tourbe diluée", la tourbe est ferme comme du bois. Ce qui est liquide est humide et s'effrite, ce qui est solide est sec et dur. C'est la dureté du sol qui indique l'emplacement de la tourbe : "La tourbe faut la sonder. Vous tâtez au pied, vous voyez où c'est plus dur, où y a pas de roseau, dans les piardes, où que c'est le plus dur vous faites un petit trou, vous en trouvez "

La "terre noire" est a priori exploitable, tandis que la vase ne l'est pas (vase des marais, glaise, ou vase du fond des canaux). La vase est l'élément du marais qui matérialise le mélange entre terre et eau, elle doit être retirée du fond des canaux pour qu'ils soient praticable, elle y est impropre et si la baisse des eaux la laisse apparaître elle l'est encore plus. Lorsqu'elle est recyclée on l'appelle le "noir" ce qui l'identifie au marais et à son principe de fertilité, on peut alors la mélanger aux autres terres : celles des jardins.

#### sa nature : terre, végétal, combustible

Les mystères des emplacements de la tourbe, de sa profondeur et de sa qualités sont expliqués, quand ils ne laissent pas complètement perplexe, par une organisation du sous-sol par veine de terrain : "Vous savez j'ai vu couper de la motte, et en-dessous de la motte y avait du gravier. Alors c'est difficile à

comprendre, on enlevait gros comme ça de motte et la dernière motte, y avait du gravier en-dessous. Alors allez donc comprendre quelque chose, c'est une veine de terrain qui passait et des fois y avait du terrain labourable, même pas à cinquante mètres, à la sortie du marais de Penlo, y avait de la motte et même pas à cent mètre y avait du grain, du blé qui pousse dans les champs en haut et la motte dans le bout.". Ici, l'attitude face aux graviers nous montre que ce sont des matières qui ne sont pas socialement signifiantes et qui limite la connaissance de l'épaisseur du marais. Parfois considérée d'une nature végétale, elle est humide, on dit qu'elle "repousse" et on la coupe dans les mêmes termes que le roseau. Sa repousse est aussi associée à des mouvement telluriques : "la tourbe est poussée par en-dessous", elle est toujours liée à la vie souterraine de la Brière.

Le plus souvent l'humidité est considérée comme un élément extérieur : la tourbe c'est la motte sèche prête à brûler. Elle est associée aux autres combustibles : le charbon pour sa qualité, le bois pour son pouvoir calorifique, le fuel pour son caractère inflammable. La bonne tourbe "dure plus longtemps et fait des flammes, tandis que la mauvaise tourbe dite "piailleuse" "brûle comme de la paille". La sphère domestique s'étendait du centre du marais au coin de la cheminée, et la tourbe était un élément constitutif du quotidien des Briérons :

"Ça fait de la fumée. Le matin y a beaucoup de cendre, des lessiveuses de cendres. Le soir on ramenait la cendre par dessus pour qu'elle prenait pas dans la nuit. Quand on se réveillait le matin, elle enlevait la cendre elle arrachait la braise et mettait la casserole dessus pour chauffer not'café, il nous brûlait pas, mais il avait le goût de fumée."

#### son extraction

Plus le terrain est élevé, plus la tourbe se trouve profond et donc difficile à extraire, mais elle est facile "à rouler", c'est à dire à transporter. Par contre, si le terrain est bas (et mou), "la tourbe est à fleur de terre" mais la "rende " s'infiltré d'eau. Comme dit un ancien tourbeur pragmatique : "il faut choisir entre beaucoup de terre à enlever ou patauger en coupant. J'ai vu des endroits où y avait un frimas de terre, et puis la tourbe dessous, mais ben dame , y avait de l'eau."

Le tourbage met l'homme en contact avec le marais, ce contact est si proche qu'il est parfois blessant, irritant, salissant mais il ennoblit toujours le Briéron : "La terre de motte c'était gluant, alors ça pissait et puis ça collait quand ça séchait (...) des fois on voyait que les yeux avec la boue et ça collait à la peau. Alors quand on enlevait ça le soir c'est tout juste si le sang venait pas, la mère elle rouspétait : "alors les draps et tout ça (...) la peau était toute brûlée ça faisait mal surtout (...) des fois on mettait de la terre de motte pour la rafraîchir, alors ça trempait malgré tout. Et des fois pour l'enlever ça mettait deux ou trois jours avant que ça parte complètement.

## Pas de feu pour la fumée

Lorsque le feu s'empare de ces lieux, comme il noircissait les murs au côté de l'âtre, il noircit l'horizon d'une fumée à l'odeur inquiétante. Les feux de Brière sont très spectaculaires, l'impuissance ressentie devant ce phénomène ne laisse que la fascination et la désolation, on reste de longues minutes devant sa porte à contempler le front des flammes, et plus d'un se déplace à la nuit pour aller voir le feu qui embrase la roselière. Si le feu semble s'être apaisé, les Briérons disent, avec beaucoup de gravité, que le "feu est dans la tourbe", c'est un danger plus terrifiant encore car il s'attaque à la vie du marais ("c'est un spectacle d'apocalypse"). Le feu "couve dans la tourbe", consumant le marais, sans flamme, sournois et souterrain. C'est cette fumée noire, à l'odeur si familière, qui, plus que les flammes, est une manifestation de la rencontre du marais avec le feu.

La Brière est intimement associée au feu car elle doit sa valeur à la présence du combustible qu'est la tourbe. "Quand on coupait la tourbe on en ramassait un tombereau, on avait des grandes cheminées énormes, on en mettait une derrière avant de faire le feu, ça entretenait la braise, ça brûlait tout doucement y avait pas besoin de craquer une allumette, y en avait pas."

Les industries implantées en Brière ont contribué à élaborer une tradition de maîtrise de feu : au 19<sup>ème</sup> siècle le tiers de la population d'Herbignac était occupé à la fabrication de poteries, les forges de Trignac sont restées en activité jusqu'au début du siècle, et la construction navale est elle-même une maîtrise de l'eau et du feu.

C'était aussi une pratique d'entretien du marais : en hiver le feu était mis à la roselière. Ainsi dans le marais, le feu maîtrisé n'est pas craint et il est purificateur : "c'est plus propre quand c'est brûlé."

Mais l'allumage des feux en Brière a pris une dimension qui dépasse celle du phénomène culturel de tradition et d'entretien. Ces deux dernières années le feu a duré plusieurs mois (pour finir en feu de tourbe), et il semble qu'il a été un outil de manifestation contre la gestion des niveaux d'eau qui, dit-on, favorisait les agriculteurs, il est surtout le symptôme d'un dysfonctionnement de la société Briéronne : "si le fonctionnement du marais était normal, il y aurait peut-être eu le feu, mais ça n'aurait pas été de façon anarchique, on savait mettre le feu". Ce phénomène met l'accent sur le manque de solidarité et d'unité (même s'il y a une solidarité de fait par le silence au sujet des responsables) et souligne le manque d'entretien (feux aux broussailles). Il traduit la dégénérescence d'une pratique traditionnelle ancestrale, mettant en évidence la perte de maîtrise de l'environnement.

## Le silence et la couleur de l'air

"on respire le grand air dans les chantiers y a beaucoup de gens qui meurent de l'amiante."

L'air, quand à lui, est "pur". Comparé à l'atmosphère des "chantiers", des H.L.M, des routes encombrées, de la voie expresse. Et cet air est plus pur encore quand il se mêle à la fraîcheur de la nuit et à la clarté de ses sons.

Debout sur son chaland c'est en plein ciel que le percheur se dresse, il s'enivre de cet air bienfaiteur qui lui insuffle une vie nouvelle.(cf, infra, médiation entre le réel et l'inconscient)

"On respire un bon bol d'air après on est comme un sou neuf."

#### 4. "Il faut aimer l'eau qui s'écroule..."

Il faut aimer l'eau qui s'écroule  
et submerge le sol  
l'emprisonnant dans une gange liquide  
Les plantes pourrissent lentement dans ce désert de  
nacre  
froides parois qui embrassent leurs rameaux  
et ceux-ci se colorent de reflets d'incendies et de sacres  
corrompus par cette langue très mobile  
dont la moiteur augmente le nombre que j'ignore  
mesure des avatars des choses et de leurs longues  
vicissitudes

LEIRIS (M.),1943 - Haut Mal, *Nuages*. Paris : Gallimard.

L'eau de la Brière n'est pas une "eau dormante", ou une "eau morte". Si on ne peut la regarder couler comme celle d'une rivière, ou aller et venir comme la mer, en Brière on a conscience néanmoins d'un courant, et d'un renouvellement ("l'eau nouvelle" n'est-elle-pas l'eau qui tombe du ciel). Chacun peut voir évoluer tout au long de l'année les surfaces émergées, et les surfaces en eau ou peut observer avec précision toujours, avec obsession parfois, la variation des niveaux d'eau (Il fait d'ailleurs l'objet de contrôle et de relevés scientifiques).

Substance essentielle, elle est crainte, et adorée, sa puissance et l'étendue de ses pouvoirs sont mal connues et mal maîtrisées. C'est "l'eau noire", eau du marais par excellence, l'eau nourricière, et l'élément humide (et non aqueux), qui donne la vie. C'est une eau que l'on craint au point de l'ignorer, et de n'évoquer que ses niveaux, de ne se représenter que son caractère humide. En effet l'élément aqueux n'existe pas en tant que tel dans l'imaginaire lié au marais. Lorsqu'on en parle, les supports de l'imaginaire, des discussions ou des descriptions, sont son épaisseur, sa hauteur, son niveau mais non sa fluidité, sa liquidité, son opacité, sa brillance ou ses reflets. Puisqu'il faut en parler, c'est de son épaisseur qu'il sera question, une épaisseur qu'il s'agit de traverser et non pas de s'attarder à mesurer. Ce n'est pas à l'eau en tant que substance qu'il faut s'intéresser, mais à son épaisseur comme elle apparaît à travers la vitre d'un aquarium, et l'on s'interrogera sur les raisons qui poussent les Briérons à s'attarder dans ses nimbes.

## **a. La nature de l'eau**

L'eau, imprévisible et indomptable, est à la fois eau de mer, eau de Loire, eau du Brivet, cette petite rivière qui traverse le marais. On la dit saumâtre, ni tout à fait salée ni tout à fait douce. Cet hybride qui n'est pas tout à fait quelque chose, ni intègre, ni absente, est là pourtant.

Elle se tient dans une zone mal définie, instable dans sa superficie, elle l'est aussi dans son épaisseur. En effet, où commence-t-elle ? Où est la nappe phréatique, où est le fond sec et solide du marais ? Où s'arrête-t-elle ? Dans les brumes et la rosée du matin, dans le brouillard d'automne ou les glaces de l'hiver. Elle est partout, du dessus au dessous. Et sur tout, parce qu'elle couvre le dessus du marais. Elle continue de le recouvrir, comme elle l'a recouvert dans sa violence créatrice. Son domaine s'étend au-delà des apparences et du concevable, l'eau s'étend du dessous au dessus, jusqu'à la nappe phréatique, jusqu'au ciel, jusqu'aux nuages, jusqu'à la Loire, et la mer. C'est un élément que l'on ne peut délimiter même dans l'espace géographique restreint de la Brière, d'une composition inconnue que l'on ne peut classer (mélange des eaux). Elle se présente comme un élément inquiétant et non classifiable. On en parle donc très peu, et la pauvreté du vocabulaire pour la décrire atteste de cette distance.

Impropre, tout ce qu'elle contient l'est aussi. On ne parle pas de ses couleurs, on la dit toujours noire ou sans personnalité ("elle prend la couleur du fond"), on ne parle pas de sa végétation aquatique qui n'est que "pourriture" et "saleté", et disparaît avec elle, "s'aplatit sur le sol quand l'eau baisse". On ne parle pas non plus du reflet du ciel, pourtant si présent à l'oeil de l'observateur extérieur. Seule la vertu de l'humidité est reconnue à l'eau. On parle encore moins de sa surface, l'eau est un sujet tabou puisqu'il renvoie obligatoirement à la question des "niveaux d'eau", expression socio-identitaire des conflits entre chasseurs/pêcheurs et éleveurs. Mais il semble que l'appropriation sociale dont elle fait l'objet par le biais des conflits autour des niveaux d'eau se présente comme une réaction à l'angoisse que suscite cet élément.

## **b. L'eau, élément tabou socialisé !!!**

Indomptable. L'homme tente de la maîtriser : les premiers ouvrages datent seulement de la moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, mais jusque là la marée pénétrait librement. Il n'y a donc pas une longue tradition de maîtrise des eaux, et les conflits qui entourent aujourd'hui la gestion des niveaux d'eau sont trop récents pour être signifiants du point de vue de la symbolique de l'eau, ils sont plutôt une manifestation du changement des usages sociaux du marais, et un moyen de renforcement identitaire. Ce n'est pourtant pas par hasard si c'est l'attribut de l'eau le moins maîtrisable, et le plus controversé qui sert de véhicule pour en parler : son niveau. En fait, la représentation des



niveaux d'eau, renferme le sens donné à l'eau dans le marais. On note tout d'abord que le niveau est ici un concept d'épaisseur. Ce n'est pas sa surface horizontale trop vaste, trop variable, découvrant ou recouvrant des espaces retrouvés ou perdus, qui sert à parler de l'eau, mais son "niveau", notion susceptible d'accepter plusieurs valeurs, qui possède une transposition rationnelle, mesurable, qui peut être discutée à l'aide d'arguments concrets. La conception verticale du niveau se confirme dans l'expression couramment employée de "hauteur des niveaux d'eau", on constate qu'encore une fois ce n'est pas au plan horizontal qu'il est fait référence.

Cette notion qui évoque la fluctuation (on parle d'ailleurs souvent de la "variation" des niveaux d'eau) exclut la possibilité d'un contrôle total. Même si ces variations sont contrôlées, et orientées, elles restent tributaires du temps météorologique et s'alignent sur le calendrier des activités saisonnières (pacage au printemps, chasse à l'affût et pêche en hiver). Elles sont de surcroît différées dans le temps, une forte pluie n'aura d'effet sur le marais qu'une dizaine de jours plus tard, et restera sans effet si la terre est sèche. Il n'en reste pas moins que ces grandeurs chiffrées sont le seul biais pour parler et mettre en scène cet élément indomptable qui met l'homme à la merci du marais. Les inlassables discussions autour de la maîtrise des niveaux d'eau font penser aux conversations abondamment entretenues par les commentaires sur "le temps qu'il fait". Elles sont ainsi prétexte à aborder, sans qu'il n'y paraisse, des sujets importants à fort investissement affectif, tel la politique, et l'eau, élément-tabou. Parler des niveaux d'eau, c'est aussi dé-dramatiser les craintes qui entourent l'élément, et peut-être se protéger en ne l'ignorant pas tout à fait.

### c. Les pouvoirs de l'eau

L'eau, créatrice au moment du cataclysme originel, l'est encore au cours des siècles où s'est effectué la turbification. Mais elle peut aussi être destructrice: comme elle a créé le marais, elle peut y apporter la mort, par la sécheresse ou le comblement. Le comblement du marais est associé à l'angoisse devant la Mort et à l'épuisement de toutes les ressources. Il est associé à d'autres fantasmes, tel l'enlèvement, la noyade, les raz de marée dévastateurs. La noyade fait d'ailleurs l'objet de moqueries ritualisées, on accompagne chaque départ en Brière d'un joyeux : "va pas te noyer", et on moque gentiment le jeune Briéron qui a pris son premier "bain" en l'appelant "le noyé". Plus sérieusement le danger réel est évoqué lorsqu'on raconte meurtres ou suicides en Brière, ou encore le risque que l'on encours lors des chasses d'hiver, que "le chaland se fende net et que l'on coule à pic, mort de froid". Le comblement est perçu comme une menace intemporelle, qui n'est pas mesurable en unités de temps. Autant la création du marais a été brutale, autant sa mort s'étend à l'infini du temps. Une sécheresse est à l'échelle de la vie d'un homme, mais le comblement, le boisement, s'évaluent à des "je ne sais combien de milles d'années". Si l'on peut citer l'événement qui présida à sa création, l'événement qui consacra sa mort n'a pas de réalité temporelle :

ce sera le moment où l'on ne pourra plus dire que la Bière est un marais. La vie et la mort du marais se situent sur deux modes temporels différents : une naissance instantanée, mais une disparition lente, un évanouissement, une perte de sens progressif, par la disparition de l'eau, élément visible du dessus et qui préserve le dessous.

#### **d. L'eau du marais**

On l'appelle "l'eau noire". Ainsi qualifiée, sa parenté avec le marais est affirmée, elle prend la couleur de la tourbe, cette couleur qui ennoblit tout ce qui approche le marais, la couleur du "pays noir", où les travailleurs rentraient noirs du marais, ou les mortas sont noirs, où la terre est noire, jusqu'à la vase de marais qu'on appelle le "noir de Brière".

Lors de ma première excursion en Brière, j'avais avec précision, scrutant le sol, évitant avec soin les trous et surveillant la tenue de mes bottes à toute fin utile. Je ne doutais pas que mon guide se délectait déjà de l'histoire qu'il raconterait aux autres si, dans un moment d'inattention, je perdais l'équilibre pour "prendre un bain" ou abandonner ma botte dans un trou d'eau. Je m'agrippais à des poignées de joncs pour maintenir mon équilibre et arrivée au coeur du marais je vis avec satisfaction que mes mains étaient noires : de vraies mains de Briérons. On en rit (moins que si j'étais "tombée dedans") et on me montra le seul moyen de laver mes mains souillées : il fallait les frotter avec l'eau du marais. Ainsi l'eau noire enlève le noir, l'eau du marais reprend son bien. Ou bien le restitue-t-elle au marais, jouant son rôle d'intermédiaire entre l'homme et la tourbe.

#### **Conclusion : L'ombre des matières**

Les ombres de ces matières planent sur le marais, intangibles ou mystérieuses, mais vivantes et mouvantes comme son âme. L'imaginaire s'en empare et l'esprit de la matière joue avec les voyageurs. L'eau avec la terre végétale forme une vase que l'on dit "organique" dans le langage scientifique, mais "collante" à la perche qu'il est difficile d'extraire.

L'eau avec l'air devient cette brume qui égare et fascine.

Tout Briéron s'est un jour fait prendre par la brume, et c'est avec une inquiétude encore vivante que l'on fait le récit de cette lutte contre le marais. Aoustin, le garde de Brière, héros du roman de Chateaubriant, s'égare avec sa fille dans ce marais pourtant si familier :

"Quand, tout à coup, sa perche s'enfonça à plus de la moitié de sa longueur, il en fut tout surpris, même stupéfait ! Il fit quelques brasses, mais sa perche lui révéla encore le même niveau extraordinaire ! ...

(...) Il cherchait le vent, mais le vent soufflait en tourbillon. Alors, dans cette fumée de ténèbres, sous cette malédiction des puissances du ciel et de la

terre, il partit devant lui, en comptant les coups de perche.

(...)Il avait beau sonder les fonds, tâter les rives avec sa perche, il ne voyait point de nom à mettre sur cette eau et cette vase.(...)

La brume était devenue comme la substance universelle. Plus de bois taillis, le bateau, la perche, toute image terrestre s'était effacée."

## C. L'EAU : UNE FENETRE SUR LE MARAIS

Moi, je l'ai vu l'eau du marais, j'y ai laissé courir ma main, accoudée au bord d'un chaland, elle n'est pas noire, elle est ambrée comme du thé, elle s'illumine au soleil, on a envie d'en éclabousser le ciel, de regarder la Brière au travers d'une de ces gouttelettes... l'eau serait bien alors une fenêtre sur le marais, même pour l'ethnologue en visite.

### Les accès à la verticalité : eau et cataclysme

Les accès du marais se retrouvent dans cette verticalité (qui pourtant met en évidence la fermeture, son comblement), au travers de l'eau médiatrice et de l'infini du cycle de la création (d'un cataclysme à un autre). Les surfaces en eau diminuent, envahies par la roselière, c'est un accès de plus qui se ferme et une "forêt vierge" qui s'ouvre et rappelle la "forêt originelle". L'eau définit l'espace du marais, c'est elle qui supporte l'embarcation et permet d'y entrer. C'est à travers elle que le percheur prend contact avec le fond du canal. Et c'est en ouvrant les vannes pour "tirer" l'eau que l'on accédait à la tourbe du marais. D'un point de vue symbolique elle est la porte de la Brière, initiatrice et médiatrice, porteuse des fantasmes liés au marais, elle noue la relation entre l'homme et le marais, la Brière, et la tourbe.

### 1. Médiation entre l'intérieur et l'extérieur

Lors de sa création, une vague gigantesque venant de la mer, (l'extérieur) s'est abattue sur la Brière. Cette eau créatrice a continué de pénétrer librement au gré des marées (de l'extérieur vers l'intérieur), et jusqu'à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elle menait les marins de Brière de Saint-Joachim à Bordeaux (de l'intérieur vers l'extérieur).

A l'origine du marais, elle est également à l'origine de la spécificité de la région, elle est garante de son identité. Le comblement du marais qui se manifeste par la disparition des surfaces en eau est une menace de banalisation du milieu, mais aussi de la région. L'eau est un fort catalyseur identitaire, comme le prouve la vivacité des conflits autour de l'eau.

Des voies de passage relient le "monde du marais" à "l'extérieur". Il y a des ponts : ("là où on habite c'est des marais, d'ailleurs tu verras, il faut

toujours traverser des ponts pour entrer ou pour sortir de chez nous"). Il y a aussi des passages secrets pour le relier : on raconte qu'un château se dressait à l'emplacement de la Brière (il est lié à la plupart des légendes de création), les passages souterrains sillonnaient encore le fond marais, aux points stratégiques de la région (châteaux alentours, locaux de la maison du parc...)

## 2. Médiation entre le réel et l'inconscient

"quand je rentre du boulot, je laisse la voiture, j'enfile mes bottes et je suis parti."

La Brière est aujourd'hui pratiquée comme espace de loisir, ce qui ne va pas sans modeler la relation que les Briérons entretiennent avec "leur marais". Le marais devient un lieu de fuite de la réalité de la soumission à une contrainte qui pour l'individu prend la forme du rôle qu'il doit incarner pour assurer le bon fonctionnement de la société à laquelle il appartient ( et qui est une traduction individuelle de la contrainte que représente l'intégration de la petite communauté briéronne au mouvement global et évolutif de la société moderne, au progrès... ) Les modes d'appropriation en vigueur en Brière et leur justification par le travail permettent aux Briérons d'exercer un certain pouvoir de domination sur le marais. Cette forme d'appropriation donne le sentiment de se trouver sur le marais en maître absolu et d'avoir sur lui tout pouvoir. ("C'est mon domaine", "c'est mon royaume", "je suis chez moi", "c'est mon jouet").

### "un bol d'air pur"

La Brière est aussi un lieu d'évasion où l'on vient prendre un "bol d'air pur". Cet air-là ressemble plus à une attitude de fuite et d'isolement, c'est l'air dont on gonfle ses poumons pour ressentir le "calme" et la "tranquillité" du marais, c'est un air socialement thérapeutique, un air qui vide l'individu de son contenu social et lui réinsuffle son identité personnelle. Une identité faite de communion avec la nature et d'harmonisation avec l'univers. L'homme sur le marais se sent "libre", et "seul" il ressent une solitude sociale, et une harmonisation avec son environnement, il s'ouvre au monde et à lui-même, il s'abandonne à la grandeur dominatrice de la Nature.

### 3. Médiation entre le monde du marais et le monde des hommes

#### a. De la réalité sociale au fantasme

L'eau, vivante, mouvante et non-maîtrisée ouvre au monde du marais par l'expérience initiatique du voyage à travers la Brière. Les récits de chasses héroïques et de promenades aux accents tragiques, montrent que les Briérons s'engagent dans le marais, conscients d'un danger innommable parfois assimilé à la mort mais ressortent toujours plus forts de cette expérience.

Le vrai Briéron est celui qui a quitté le port, a pris son chaland, a voyagé en Brière, s'y est perdu, et ainsi a appris à le connaître. Ainsi, le voyageur affronte divers dangers (se noyer, se perdre sans retour) en cherchant toujours à atteindre le centre du marais ("la bordure c'est pour les touristes, le coeur du marais c'est pour les Briérons"). Il acquiert l'expérience de la Brière : la connaissance de ses pièges (trou de vase), la difficulté de ses accès (augmentée par l'ensauvagement), les techniques de perchage, et l'équilibre sur le chaland. Mais ce n'est qu'après plusieurs parcours que l'initié subit l'épreuve du "bain" et consacre ainsi son appartenance au marais : il fait parti des "vrais Briérons, ceux qui ont passé assez de temps dans le marais pour être tombé au moins une fois". Le "noyé" est celui qu'on moque à son retour de Brière, il est y est mort symboliquement, dans la communion parfaite qu'est *l'enlissement*, aboutissement de l'appartenance au marais.

"C'était bien la série des malheurs qui se continuait, et cette fois - l'eût-il jamais cru ? - par la Brière elle-même, instrument de cette corruption. A son tour, la sournoise, la fourbe, elle s'efforçait de faire échouer là sa vie, de l'enlacer, de l'étouffer dans ses bras..." [Chateaubriant 1923 : 430]

Par bravade, par jeu, par surprise, beaucoup ont été confrontés au risque de "tomber d'ans". Les termes qui évoquent un tel événement hésitent entre la noyade criminelle ou accidentelle, comme si le danger que l'eau recèle ne pouvait être défini et nommé.

L'eau est le lieu interstitiel, où s'opère le passage, non d'un groupe social à un autre, mais d'un univers à un autre et dont la clef n'est donnée que lors de rites. Se rendre dans cet univers c'est se rendre dans le marais où le rituel de chasse ou de promenade hebdomadaire s'effectue. Cependant, avant d'être le domaine des loisirs et d'entrer dans la sphère symbolique qu'il occupe à présent, le marais à longtemps été le lieu d'initiation au travail, à la solidarité et à toutes les épreuves du quotidien.

"Quand fallait bouger la tourbe, on bougeait la tourbe à l'un aujourd'hui, le lendemain c'était à un autre. On embauchait les gosses surtout, on était galopin quand on avait sept, huit ans on était fier d'aller, puis on mettait de la guinche sous le ventre parce que la motte c'était mouillé alors pour pas se

tremper on mettait du fourrage en dessous [rires]. Des fois, quand on était des filles et des gars, on se barbouillait avec la motte comme ça, ou bien la tête dans le tougis, des fois ça arrivait. Dame on rigolait comme ça ! Surtout quand y avait personne à surveiller, si y avait que des gosses, ben dame la motte est pas trop bien bougée, et y en avait de cassée. Et si y avait des vieux, et des parents qui étaient là, quand y avait trop de casse, il en expédiait un ici, un autre là, pas tous les deux ensemble."

Une femme de soixante ans se rappelle : "Combien de fois ils m'ont foutu dans la rende, c'était l'été j'allais prendre un bain."

Les baptêmes de l'eau sont souvent liés à l'enfance et autour de cette anecdote se lisent les rapports familiaux :

"j'allais à la nage derrière, je suivais le bateau, sur la bordure au démarrage, je voulais monter dans le bateau, ma mère elle voulait pas, je voulais monter pareil (...) on était tout gosse, on allait dans le bateau et on tombait dans la flotte [rires], ma mère nous frottait, elle nous disait vous n'irez pas d'dans longtemps"

## **b. Du chaos originel au chaos final**

### **Création**

Une légende raconte que la Brière appartenait aux Korrigans, et à la famille Japhet. Chacun y habitait à son tour le dessous et le dessus. Mais un jour, ne voulant plus redescendre dans le sous-sol, la famille Japhet y enferma les Korrigans, se gardant pour elle la vie au soleil. Ceux-ci continuent de rappeler leur présence aux hommes en tirant sur les perches par en-dessous la vase et l'eau. L'univers souterrain de la Brière est occupé par une existence très semblable à celle de la surface, cette assimilation se retrouve dans certaines légendes de création : Fédrun est une commune "ilienne" environnée de marais, réputée pour avoir le plus "vécu du marais", on raconte que les premiers habitants vivaient au fond des canaux et se sont réfugiés sur l'île au moment de la montée des eaux. Cette légende met l'accent sur l'appartenance au monde du marais recouvert par les eaux.

### **Le marais transmet la mort**

Le marais est également porteur de la mort. Indompté, il est dangereux. Sournoisement, le marais menace l'homme :

"Il risque de n'être plus marais, petit à petit, il risque de provoquer des inondations, petit à petit mais catastrophiques".

Cette crainte de l'imprévisibilité et de l'impossibilité d'observer l'avancement du phénomène, vision de la malignité sournoise du marais, se double d'une vision catastrophiste de l'exercice de son pouvoir :

“Alors il sera plus marais (...) l’eau montera, montera (...) si on laisse faire, l’eau viendra à l’intérieur des terres et nous envahira et on aura les pieds dans l’eau, ça sera comme à Nîmes ou ailleurs”.

On note ici que les plus grands dangers sont à craindre, non pas du marais, mais de ce qu’il sera après sa transformation, une nature redevenue sauvage et mystérieuse. Le marais évoque également l’image la plus suggestive de la mort de l’homme, celle de la maladie :

“Il y a des maladies, des microbes qui se développent, c’est une infection totale (...) une pollution, c’est abominable”.

“La brière coule !”

C’est une réalité car au fil des années on rehausse les routes dit-on : “de Camer à Saint-Joachim, c’était noyé.”

L’effondrement de la Brière est une autre forme de l’angoisse issue de la crainte de la disparition du marais et liée au fantasme d’enlèvement. Chateaubriant raconte comment cette angoisse s’exprimait avant même que l’on ne parle de comblement :

“Nous continuions d’avancer, quand, soudain, c’était au tournant d’un îlot de joncs, à l’entrée d’une piarde, Aoustin, au mépris de l’instabilité de son bateau, se précipita à l’avant, enfonçant sa perche à coups redoublés.

- Nous allons chavirer, lui dis-je, qu’y a-t-il ?

Mais Aoustin n’entendait pas, il continuait son manège et ses jurons, sondant le fond de l’eau à remonter le long du chaland, dont il fit ainsi tout le tour. Enfin d’un geste découragé, il laissa retomber sa gaule.

- Elle se noie ! dit-il enfin d’une voix morne, il n’y avait là que deux pieds d’eau... aujourd’hui la perche y passerait toute... c’est comme ça partout... mais c’est la première fois que je m’en aperçois ici !

Et il se remit à barrater les fonds avec violence.

- Tenez, tenez, criait Aoustin, qui avait poussé un peu plus loin et constatait le même affaissement, tenez, et dans ses yeux de laque passa l’éclair d’une sorte de terreur. Alors il se releva et ne bougea plus ; il semblait contempler au dessous de lui quelque chose de mort.

Il la voyait dans sa jeunesse à lui ; il entendait encore les premières rumeurs selon lesquelles l’eau commençait à gagner sur la Brière et que celle-ci coulait lentement, lentement, comme un navire qui s’est fait une voie.

La Brière s’enfonçait, la Brière sombrait comme si quelque géant de l’air eût pesé sur elle continuellement, pour la faire disparaître, pour la noyer.”[Chateaubriant : 60-65]

## Les sources du marais

Les infiltrations d’eau lors du tourbage revêtent un caractère familier et sympathique ce qui est rare en ce qui concerne l’eau du marais. De nombreuses sources, pense-t-on, souterraines sourdent ou jaillissent, elles sont

imprévisibles, on ne connaît pas leur emplacement, mais elles sont un lien entre l'homme et l'univers du dessous.

### Les sorcières d'épouvante

Les créatures qui habitent les eaux du marais sont effrayantes, Châteaubriant décrit le dernier voyage de l'héroïne dans la Brière.

"Tout à coup, il entendit des cris sauvages, un bruit de mains claqua sur le bordage; le bateau se couchait d'un côté; il jeta sa perche et accourut : la fille, à genoux contre le rebord, penchée sur l'eau, se débattait contre des visions qu'elle avait. A tâtons, dans l'obscurité, il tâcha de la saisir, de la ramener à sa place, car un chavirage dans ces conditions les laissait tous les deux condamnés sans espoir. Mais elle se défendit. Elle y employait une énergie sauvage, et le repoussant, elle reprenait la lutte avec les êtres qui lui apparaissaient. Le brouillard n'existait pas pour ses yeux : elle les voyait, les désignait : c'étaient des sorcières d'épouvante qui assaillaient le bateau, des furies noires qui nageaient bouches dehors, en traînant, disait-elle, leurs cheveux parmi les herbes ! ... l'eau était couverte de ces têtes horribles et menaçantes, qui se dressaient, montraient leurs yeux de feu, voulaient mordre dans l'embarcation et l'entraîner au fond." [Châteaubriant 1923 : 433]

### "Ces eaux croupies par l'attente d'un second déluge"

Les bulles qui accompagnent la perche lorsqu'elle traverse l'eau, s'éloignant de la surface du marais pour rejoindre la surface de l'eau, nous rappellent qu'un monde souterrain habite la Brière, et que l'eau est en même temps une manifestation de cette vie, sa source essentielle, sa respiration. Ces petites bulles gonflées de méthane traversent l'épaisseur de l'eau, pour s'allumer en feux follets les jours d'orage. A cette image se superpose celle de l'architecture métallique du terminal méthanier, elles s'associent pour évoquer les images catastrophiques de la fin du marais: cataclysme, ou fin du monde liée à la technologie humaine.

"Le terminal méthanier si ça explose ça fait trente fois la bombe d'Hiroshima, alors ici on est rayé de la carte."

### Le rapport au corps

Finalement la dernière épreuve est celle de la vieillesse du corps malade qui ne peut plus se rendre dans le marais. Les épreuves, le travail en Brière, l'humidité ont raison de la vaillance des Briérons "si on est malade maintenant c'est parce qu'on a trop travaillé en Brière". Mais pour d'autre c'est sans regret et avec un sourire que l'on évoque le temps passé : "je partais d'ici à pied, j'aurais presque fait le tour de la Brière à travers le roseau et la vase. Aller et retour ! Je partais à deux heures du matin à travers le roseau... et trempé comme une soupe !" et il ajoute en faisant tourner ses poignets : "et puis après on paye !"



## L'invisibilité du ciel et de l'eau

A mes interrogations on a répondu : "Si les Briérons ne parlent pas ni du ciel ni de l'eau c'est que leur préoccupation était de survivre."

Certes, mais aujourd'hui ? La roue a tourné me dit-on, on n'exploite plus le marais. Et malgré une grande tradition d'invisibilité du ciel et de l'eau, un tel paysage s'offre au regard, les reproductions photographiques montrent en particulier des aspects que l'oeil ne saisit pas.



## CONCLUSIONS

\*Du "point de vue"

\*Du point de vue social  
Chaos et indivision

\*Du point de vue de l'imaginaire  
Voyage et création : le proche, le lointain et l'altérité

## \*Du "point de vue"

Le marais ne s'offre pas à l'analyse comme un espace clos, il est traversé par un cours d'eau, il joue le rôle d'exutoire du bassin versant, il était le lien entre une communauté et les grandes villes du début du siècle.

Pourtant le thème de la fermeture est très présent dans les discours sur la Brière. C'est la question de l'entretien du marais qui occupe l'essentiel des discussions à son sujet, et nous nous trouvons en face d'un marais inexploité, abandonné, dont l'image est associée à la mort. Ce qui caractérise ce processus d'ensauvagement est ce que les écologues appellent la "fermeture du milieu et sa banalisation" par une espèce colonisatrice unique : le roseau. Mais en même temps que ce milieu se ferme à la diversité biologique, il ferme les accès de la Brière à la vue, à la pénétration, au contact avec la matière. Certains le disent "impénétrable", il est difficile d'y circuler en dehors des grands canaux, il n'y a pas de visibilité et les Briérons perdent le contact avec la matière du marais dont ils étaient si proches autrefois. En outre, on repère dans le discours sur sa disparition les termes de la dialectique de la fermeture : le marais se "bouche", se "comble", se "colmate". Toutes les actions pour la protection de la Brière tendent à enrayer ce phénomène de fermeture (on "ouvre" des piardes). L'accès matériel n'est plus possible, on se hisse pour mieux voir, pour voir cette "étendue à perte de vue" qui s'offrait au milieu du marais, et que l'on doit chercher du haut d'un belvédère. Cependant, certaines sphères de son univers sont encore dans l'ombre, et le paysage reste incomplet.

## \* Du point de vue social

### CHAOS ET INDIVISION

A propos des interdits de mélange des eaux de provenance différente chez les indiens Yurok de Californie du Nord, M. Douglas pense "qu'on ne peut (les) interpréter correctement qu'en tenant compte de la fluidité, de l'absence de forme qui caractérise leur vie sociale où la compétition joue un rôle décisif." [Douglas : 143]

De même en Brière : le marais est, nous l'avons montré, symbole de mélange et de création ; le régime d'indivision qui régit sa propriété foncière est à mettre en relation avec ce chaos des matières. Autant les Briérons remettent de l'ordre dans la nature "chamboulée" en levant la motte du dessous au dessus, autant il est difficile de mettre de l'ordre dans le social, la règle d'indivision ne privilégie personne en particulier, et pourtant l'usage du marais est individuel (depuis qu'il est un espace de loisir). On se trouve devant la contradiction suivante : être propriétaire du tout sans droit d'usage protégé. S'en suit un marquage territorial très codifié, et une compétition farouche pour l'appropriation des espaces, et des territoires de chasse ou de pêche. C'est un système de propriété anarchique où tous les coups sont permis,

trouer les bosselles, tirer dans les chalands, mettre le feu aux coupes de fourrage, mettre des pics en métal dans les gravières pour couper le passage au tracteur. Ces tentatives relèvent soit du règlement de compte entre chasseurs et éleveurs qui convoitent un même espace pour des usages antagonistes en matière de gestion des niveaux d'eau, soit du rappel (ou pourrait-on dire de l'infraction) au respect du code tacite qui partage la Brière. Il s'agit toujours d'une compétition pour l'espace dont la propriété n'est jamais acquise et s'entretient au prix d'une fréquentation régulière. Elle se voit parfois consacrée par la toponymie : on montre au touriste "la piarde à Eugène", ancien garde de Brière et star médiatique (plusieurs passages à la télévision et de nombreux entretiens radio), et dont on dit qu'il "en a fauché sa part". Et à la périphérie de la Brière les mêmes conflits se déroulent, les limites floues et fluctuantes du marais sont à l'origine de toutes les convoitises.

Malgré une gestion organisée en syndicat (composé de 21 syndics, élus locaux représentants des habitants des 21 communes), c'est l'anarchie qui régit les droits d'usage, celle-ci est je crois à mettre en parallèle avec le chaos que représente le marais, et l'acharnement avec lequel les Briérons tentent de mettre de l'ordre dans la spatialité de la Brière, que ce soit en concevant la coupe de la motte comme une remise en ordre, ou en revendiquant la nécessité d'un entretien mécanisé du marais. Ainsi face au désordre social qui règne dans le marais, et qui est lié à la règle d'indivision, sur laquelle on ne veut pas agir puisqu'elle garantit une propriété que l'on dit menacée, on tente d'introduire de l'ordre par l'intervention matérielle en réduisant le chaos par une anthropisation apprivoisante, et ordonnatrice. C'est là que les volontés se rencontrent, que le consensus se fait à l'endroit même où l'on s'affronte. Il faut "empêcher le marais de se combler", de continuer son cycle qui de "Forêt Originelle" le conduit à l'état de "forêt sauvage", ce qui est, comme l'explique les botanistes du parc, l'aboutissement du comblement, qui débute déjà de façon visible par l'atterrissement et la colonisation des saules cendrés et des bouleaux.

"La forêt reprend son bien" m'explique un Briéron très assidu des réunions d'information du Parc.

Chaos, cycle et anarchie sont trois termes pour parler de la même irréalité, de cette réalité impalpable qu'est le temps. Une communauté pérenne qui avait un passé immuable, se retrouve jetée dans le cours de l'histoire, la petite, celle de l'amélioration du niveau de vie, des flux de migration vers les grandes villes, de l'industrialisation, et de l'abandon des activités traditionnelles sur le marais, du colmatage du marais, de la désuétude de son statut d'indivision. Mais il reste tout de même quelque chose de ce passé : le marais de Grande Brière Mottière. Et la question se pose crûment : "On a un marais, que pourrait-on en faire, le protéger, le conserver, le rénover, le rajeunir, le restaurer, le valoriser, le cultiver, le lotir, l'aménager, le faire visiter ?". l'ambiguïté des situations de transition qu'est en train de vivre la Brière qui ne trouve pas son nouveau statut conduit à des réactions

sociales violentes (comme il est de coutume en Brière, et personne ne me contredira car cela fait l'amusement et la fierté de chacun) et à des prises de positions radicales. Ce moment hiatal de l'histoire de la Brière voit émerger deux nouvelles idéologies de secours qui se forment en réaction aux absurdités de la survivance de modèle paysagé, comme du modèle juridique, inopérants. L'indivision obsolète, et le marais désuet, partage les Briérons, entre les "individualistes" et les "altruistes"<sup>8</sup> : "On est propriétaire de la Brière, tout est à tout le monde, mais rien n'est à personne" se plaint un altruiste, en passe peut-être de devenir un égoïste individualiste et de dire "c'est une étendue immense qui n'est à personne." Voilà deux façons d'articuler le social au spatial et qui forment un pont entre ces deux facettes du marais : les hommes et la nature.

### \* Du point de vue de l'imaginaire

#### VOYAGE ET CREATION : LE PROCHE, LE LOINTAIN ET L'ALTERITE

Un imaginaire du lointain est en train de se former, en même temps que s'éduque la pensée Briéronne à l'écologie scientifique et à la protection de la nature. Les Briérons apprennent que les anguilles blanches, les rouges, les pimpeneaux, les civelles, font toutes partie d'une même espèce, qui vient ici accomplir son cycle de reproduction, après un voyage d'une année depuis la mer des Sargasses.

"je préfère le marais à la mer, en mer il n'y a pas de végétation...peut-être aux Sargasses mais je n'y suis jamais allé."

Nous voilà "rendu" très loin, l'exotisme nous ouvre ses portes, et on oublierait presque, que les anciens racontent qu'une anguille géante se faufilant à travers le marais aurait laissé derrière elle les innombrables canaux qui la sillonnent...sans doute avant de s'en retourner vers la mer des Sargasses. Et si pour une fois l'imaginaire de l'ethnologue vient au secours de l'imaginaire briéron, il ne fait nul doute qu'il ferait bon accueil à cette légende du voyage et de la création, qui n'est pas sans rappeler celle des Kongs<sup>9</sup>. Ils sont venus du lointain Orient pour mourir ensevelis par le marais, et leur chef marqua des sabots de son cheval les limites de la Grande Brière. Voyage et création, deux thèmes qui se sont mêlés dans l'imaginaire de ce peuple de navigateurs en leur temps, mais farouchement replié sur lui-même, jusqu'à l'endogamie et la haine entre villages voisins, et qui cherche vers l'extérieur, dans l'altérité si terriblement crainte les origines de son existence.

Le voyage, c'est celui de l'initié au cœur du marais, comme celui du percheur qui se rend sur sa piarde, ou encore celui du visiteur occasionnel, mais toujours le marais s'offre au regard et à l'expérience à travers un voyage,

---

<sup>8</sup> classification proposée par un de mes interlocuteurs.

<sup>9</sup> Nouvelle légende de création inventée par le conteur Paul Burban.

un déplacement où curiosité, dépaysement, aventure et découverte sont les termes de la rencontre avec la Brière.

La création, c'est la création originelle présente dans le paysage du marais, aussi bien au regard de l'étranger que du Briéron, cependant lui seul se réserve le droit d'intervenir et d'introduire les stigmates de la société, et de la civilisation, suivant un dosage dont des siècles d'exploitation lui ont appris la précision.

\* \* \*

"Chansons"  
LEIRIS (M.), 1943  
Haut Mal, Paris : Gallimard.

Un terreau de racines mouillées  
sur un sol étendant jusqu'au bout des regards  
son radeau fait de planches uniformes liées par l'horizon  
c'est là que pousse loin des avenues fatales et des rencontres de hasard  
l'herbe brûlante des chansons

Quand nous mêlerons nos voix  
jetée hors du gouffre des gorges où s'entasse le brouillard  
à celle qui projettent leurs cadences spirales  
colonnes à rainures torsées  
au-dessus de la plaine enchaînée  
l'hélice des chants montera très haut en l'air  
et son bourdonnement sera plus doux que celui du houblon  
les jours où le vent souffle et fait trembler les perches légères  
auxquelles les tiges l'enlacent  
comme à un coeur s'enlace une tresse de cheveux blonds

Puis un escalier se creusera  
et sa vrille secrète s'enfoncera dans la terre

nous conduisant au fond de cette caverne aux voûtes étranges  
où les cendres de celles qui furent des laves très rieuses  
abandonnent leur soieries embrasées  
leurs scories de velours  
pour acquérir la ténuité des spectres  
Alors le ciel vous trahira  
vous qui n'aimez que la lumière  
et loin des rives coutumières  
vous vous perdrez dans l'océan des maux

Telle est la chanson des cratères

\* \* \*

## BIBLIOGRAPHIE



## BIBLIOGRAPHIE

### . Paysage et sciences sociales.

- BLOCH (M.), 1952 - *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*. Paris : A. Colin
- BOZON (Michel), THIESSE (Anne-Marie), 1987 - *La terre promise : gens du pays et nouveaux habitants dans les villages du Valois*. Royaumont : Fondation Royaumont. 210 p.
- BOZON (M.), CHAMBOREDON (J.C.), FABIANI (J.L.), 1979 - "Les usages sociaux du cadre naturel", in : ARF - *Actes du colloque de Lyon Forêt et société*, Actes Sud.
- BRAUDEL (F.), 1958 - *La longue durée*. Paris : Annales.
- CHAMBOREDON (J.C.), 1980 - "Les usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation", *Revue Française de Sociologie*, XXI, n°44-46, janv. - mars 1980
- CHAMBODERON (J.C.), MEJAN (A.), 1983 - *La constitution du regard touristique: l'exemple de la provence*. Paris : Ecole Normale Supérieure.
- CHASSAGNE (Marie-Elisabeth), 1981 - *Des ruraux face à leur paysage et à leur avenir*. Paris : Ecole polytechnique, laboratoire d'Econométrie. 219 p.
- CHIVA (Isac), 1967 - "L'espace rural, création de l'homme", pp. 64-68, in : *Les journées nationales d'études sur les Parcs naturels régionaux*, Paris : Documentation française.
- CLOAREC (M.), 1985 - "Des paysages", *Etudes Rurales*, juil. - dec. 1984, pp. 267-290.
- CONAN (M.), 1985 - "Fragments d'histoire des formes culturelles du regard sur les Parcs naturels", in : *Histoire et idéologie de la protection de la nature*, Actes du colloque de Florac, Paris : L'Harmattan.
- DECOUFLA (A.), 1972 - "Une anthropologie de l'aménagement de l'espace", *Cahiers internationaux de sociologie*, 1972, vol. 2.
- DESCOLA (P.), 1986 - *La nature domestique*. Paris : Ed. MSH
- DUBY (G.), WALLON (A.), 1975,1976 - *Histoire de la France rurale*. Paris : Le Seuil.
- DUFOUR (Annie-Hélène), 1985 - *Entre bouasque et bronde ; étude ethnologique de l'espace dans une commune du littoral provençal*. Paris: CNRS.
- DOUGLAS (Mary), 1971 - *De la souillure*. Paris : Maspero.
- FENELON (P.), 1970 - *Vocabulaire de géographie agraire*. Tours : Publication de la faculté des sciences.
- FLATRES ( P.), 1979 - *Paysages ruraux européens*. Rennes : Université de Haute - Bretagne.

- GUILLE-ESCURET (G.), 1989 - *Les sociétés et leur nature*. Paris : Armand Colin.
- HALBWACHS (M.), 1925 - *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Alcan.
- JODELET (D.), 1985 - *Les représentations sociales*. Paris : Fayard.
- JOLLIVET (M.), MATHIEU (N.), (sous la dir. de), 1989 - *Du rural à l'environnement*. Paris : L'Harmattan.
- KALAORA (B.), 1981 - *Le musée vert ou le tourisme en forêt*. Paris : éd. Anthropos.
- KALAORA (Bernard), LANEYRIE (Philippe), MICOUD (André), 1986 - *Les représentations sociales de l'espace rural et le développement local : le cas de la forêt dans le Parc Naturel Régional du Pilat*. Compte-rendu de recherche pour le Ministère de l'Environnement (S.R.E.T.I.E.). Saint-Etienne : C.R.E.S.A.L (U.A. du C.N.R.S. n°89), mars 1986. 128 p.
- LE GOFF (J.), 1978 - "L'histoire naturelle", in : *La nouvelle histoire*, Paris, Retz.
- LENCLUD (G.), 1980 - "De quelques facteurs sociaux de la transformation des paysages : Niolins", *Ecologia Mediterranea* n°6.
- LENCLUD (G.), 1981 - "Le paysage : organisation techno-économique et organisation symbolique" in : *Actes du séminaire Jardins et paysages*, 21-23 oct. 1981, Versailles : ENSP. 14 p.
- LEVI-STRAUSS (C.), 1971 - *Les Mythologiques t. IV, L'homme nu* - Paris : PBN
- Lire le paysage, lire les paysages. Actes du colloque de Saint-Etienne 1983. Saint-Etienne : CIEREC. 314 p.
- LIZET (Bernadette), DE RAVIGNAN (F.), 1987 - *Comprendre un paysage : guide pratique de recherche*. Paris : INRA (coll. "Ecologie et aménagement rural"). 147 p.
- LUDOVIC, 1832 - "La Brière", in : *Esquisse Bretonne*, t. XV du Lycée Américain.
- LUGINBUHL (Yves), 1986 - *Le paysage du Boischaud : une identité*. Paris : S.E.G.E.S.A./ C.N.R.S., 1986. 115 p.
- MARCEL (O.), 1989 - *La connaissance du paysage de 750 à nos jours*. Paris : Champ Vallon.
- MARTINELLI (B.), 1979 - "L'appropriation de l'espace : la toponymie", in : *Communauté paysanne et système de production*, Thèse, Aix-en-Provence, vol. 1, pp. 144-194.
- MEYNIER (A.), 1982 - *Les paysages agraires*, Paris : A. Colin.
- *La perception des paysages*. Actes du colloque de l'université de Lyon II, 1975.
- PICON (B.), 1978 - *L'espace et le temps en Camargue*. Le Parabou : Actes Sud.
- ROGER, (A.), GUERY (F.), 1991 - *Maîtres et protecteurs de la nature*. Seyssel : Ed. -

ROCHEFORT (R.), 1974 - "La perception des paysages", *Espace géographique* n°3.

- ROUPENEL (G.), 1932 - *Histoire de la campagne française* . Paris : Grasset.

- ZONABEND (Françoise), 1984 - "Une perspective infinie : la mer, le rivage et la terre à la Hague (presqu'île du Cotentin)", *Etudes Rurales* 93-94, janv. - juin 1984.

- ZONABEND (F.), 1989 - *La presqu'île au nucléaire*. Paris : Ed. O. Jacob.

#### . Anthropologie des marais.

- BERARD (L/), 1983 - *Terres et eaux en Dombes, technologie et droit coutumier*. Paris/Lyon : Presse Universitaire de Lyon/M.S.H. 254 p.

- BILLAUD (J-P), 1984 - *Le marais Poitevin* . Paris : L'Harmattan.

- DIENNE (Comte de ), 1981 - *Histoire du dessèchement des lacs et marais en France avant 1789* Paris : Champion.

- PAPY (L.), 1941 - *La côte atlantique de la Loire à la Gironde* . Bordeaux.

#### . Le marais de Brière

- CHAMPOLLION (H.), 1981 - *La Brière* . Rennes : éd. Ouest-France.

- CHATEAUBRIAND de (A.), 1923 - *La Brière* . Paris : Grasset.

- CHATEAUBRIAND de (A.) - *Au pays de Brière*. Paris : J. de Gigord, ed.

- GUERIFF (F.), 1979 - *Brière de Brumes et de Rêves* . Nantes : Bellanger.

- GUILLEMIN (R.), 1977 - *Mystérieuse Brière* . La Baule : éd. des Paludiers.

- VINCE (A.), 1977 - *Entre Loire et Vilaine*. Rennes : Thèse de doctorat, étude de géographie humaine.

- VINCE (A.), 1981 - *Brières naguère...* .Saint-Nazaire : Imprimerie Le Fur.

- VINCE (A.), 1980 - *Notre Brière , origine des marais , mise en valeur*. Saint-Nazaire : Imprimerie Le Fur.